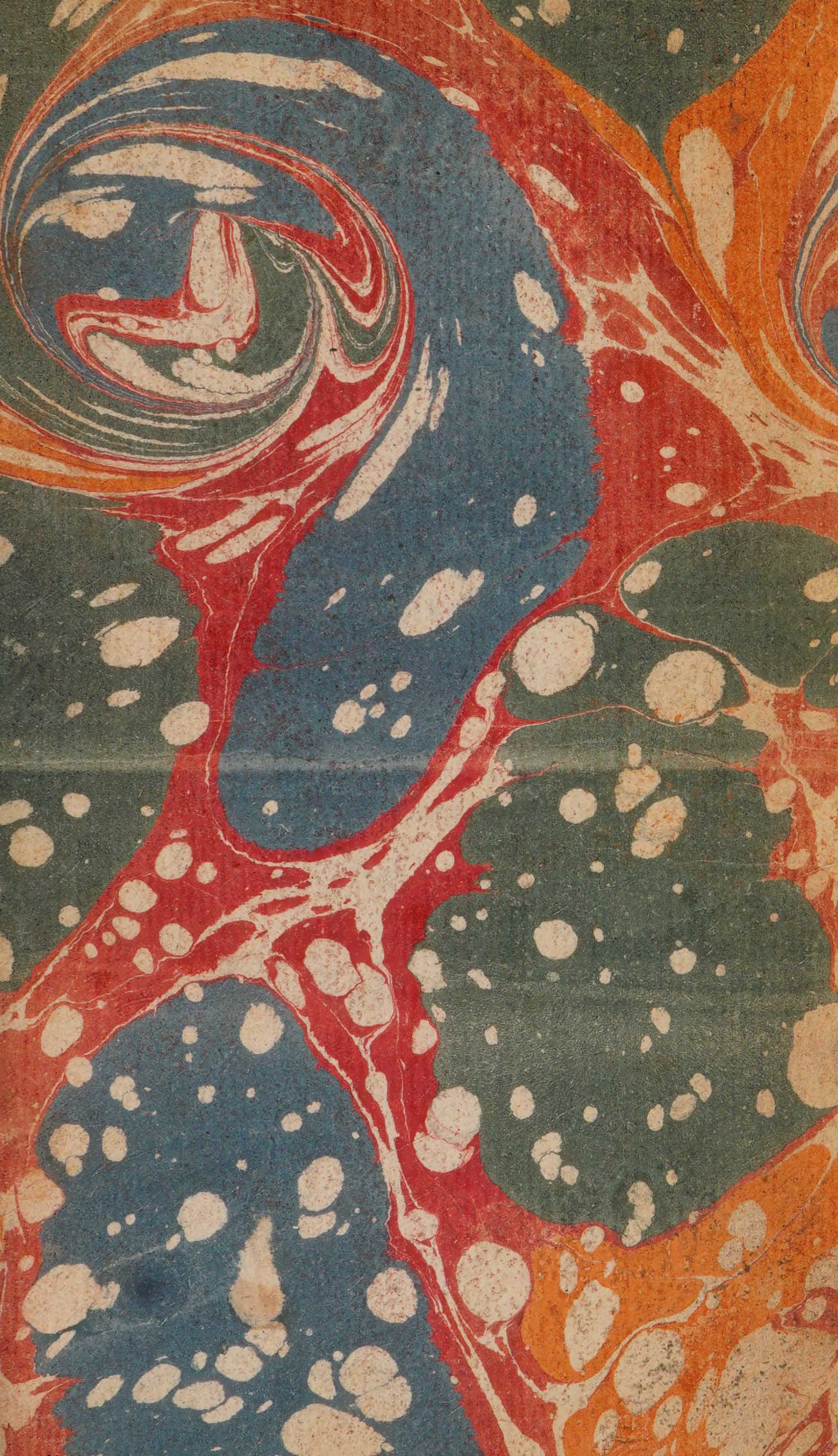






par andry ou ~~Helquet~~ . (1725.)

~~Dissertation en forme de lettre sur le livre~~ des maladies des os. par - 1725

Le Chirurgien médecin, ou lettre au sujet des Chirurgiens qui exercent la médecine.

Hunauld, F.J.

DISSERTATION

en forme de lettres, au sujet des ouvrages de l'auteur du livre sur les maladies des os [i.e. J.L. Petit] ... Par Monsieur xxx. On trouve à la suite de la dissertation, Le chirurgien médecin ... Par M.A.R.D.E.M. [i.e. F.J. Hunauld]

Paris: F. Babuty. 1726.



TABLE

DE CE QUI EST contenu dans la Dissertation en forme de Lettres au sujet des Ouvrage de l'Auteur du Livre sur les Maladies des Os.

REMIERE LETTRE,

SUr le Livre des Maladies des Os, p. 1

Et particulierement sur le Chapitre de la luxation de la Machoire inferieure. On rend raison de tout ce qui regarde cette luxation, p. 11

SECONDE LETTRE.

On continuë la même matiere, p. 61

Réponse aux deux Lettres précedentes, 111

TROISIE'ME LETTRE

Sur les Mémoires donnez à l'Académie Royale des Sciences, par l'Auteur du Livre des Maladies des Os, 113

Réflexions sur le Mémoire qui a pour Titre : De quelques-unes des fonctions de la Bouche, 124

QUATRIE'ME LETTRE.

Réflexions sur le second Mémoire qui regarde les fonctions de la Bouche, 166

CINQUIE'ME LETTRE, 215

Réflexions sur le Mémoire qui a pour Titre : Description d'un Fœtus difforme, 216

Réflexions sur le Mémoire qui a

pour Titre : Deſcription d'une Boëte de nouvelle invention pour le pancement des fractures compliquées de la jambe, 225
Réflexions ſur le Mémoire qui a pour titre : Un nouvel Inſtrument de Chirurgie, 232
*Réflexions ſur le Mémoire qui a pour Titre : De l'*ΥΔΡΟΚΕΦΑΛΟΝ, Hudrokephalon, *Hydrocephale, tumeur de la téte,* 237
Réflexions ſur le Mémoire qui a pour Titre : Obſervation Anatomique & Pathologique ſur les chûtes qui cauſent une luxation de la Cuiſſe, dont les Auteurs n'ont point écrit, 241
Réflexions ſur le Mémoire qui a pour Titre : Obſervation ſur la Rupture des Tendons qui s'inſerent au talon, que l'on nomme tendons d'Achille, 261

Réflexions ſur le Mémoire qui a pour Titre : Pluſieurs Obſervations ſur une Maladie des Os nouvellement connuë, 278

Réflexions ſur le Mémoire qui a pour Titre : Proprietez & Deſcription d'une Machine de nouvelle invention ſervant à réduire les Os caſſez & démis ; enſemble la maniere de s'en ſervir, 285

Réflexions ſur le Mémoire qui a pour Titre : Obſervation ſur un Ulcére carcinomateux & fiſtuleux, qui perce le fond de l'eſtomac en dedans & les téguments de la region umbilicale en dehors, 296

Fin de la Table.



DISSERTATION
EN FORME DE LETTRES SUR LE LIVRE DES MALADIES DES OS.

PREMIERE LETTRE.



ONSIEUR,

L'Auteur du Traité des Maladies des Os n'est point enco-

I. LETTRE.

re tranquile possesseur de la gloire qu'il attendoit de son Ouvrage. Ses Adversaires peu contents de l'avoir attaqué du côté de la Physique & de la Médecine, ont voulu le combattre sans avantage: ils l'ont attaqué sur l'Anatomie & sur la Chirurgie même. L'Auteur du Traité, qui avoit apparemment puisé la connoissance de l'action des Muscles dans ces beaux principes de méchanique, d'où il avoit tiré l'explication de la *force* de la Poulie & de la Moufle, a fourni une ample matiere à la critique que vous avez lûë.

Peut-être croira-t'on qu'il entre un peu de fiel dans la conduite de ses Adversaires: je ne me mêle point de lire dans les esprits; je serois cependant assez porté à penser qu'ils en

veulent ſurtout au fond de complaiſance que cet Auteur (au jugement même des Lecteurs les plus indulgents) fait un peu trop paroître en ſa faveur dans ſon Ouvrage.

L'amour - propre , quelque part qu'il ſoit, eſt toujours mal placé. Tout engage un Auteur à être modeſte. Il n'eſt pas juge dans ſa propre cauſe , & c'eſt ſe tromper que de prétendre pouvoir forcer les hommes à nous eſtimer par l'eſtime que nous faiſons paroître pour nous mêmes ; car ces mêmes hommes, qui , jaloux au dernier point de la liberté de leurs ſuffrages, ſçavent ſi bien nous loüer quand nous le méritons , ſe font un plaiſir de nous abaiſſer & un devoir même, ſi le ſujet de notre vanité eſt mal fondé. Alors c'eſt à

I. LETTRE. nous que nous devons nous en prendre si nous nous trouvons maltraitez. Lisez, Monsieur, la Fable qui suit.

FABLE.

La Poule & l'Oeuf.

LOin de son Poulalier, une Poule égarée
Avoit erré long-tems : à la fin retirée
Dans certaine masure, en grattant le terrain
Elle y trouvoit par-ci par-là du grain :
Dans une orniere elle alloit boire,
Et ne mouroit sans plus ni de soif ni de faim;
Avant qu'elle pondît un œuf un beau matin,
Oeuf sterile, œuf sans suc, mais œuf enfin.
La pondeuse ravie dans ce climat lointain
Croyoit être déja mere d'un beau poussin.
Que n'a t'elle quelqu'un pour témoin de sa gloire ?
Pondre dans le desert! Mais mon sort à la fin
S'adoucit, disoit-elle, & j'aurai compagnie,
Poulettes & cochets agréable megnie.
Cet œuf est ici le premier,
Ce ne sera pas le dernier.
Là dessus du nid elle saute,
Chante à l'entour d'une voix haute,
Et d'un petit œuf frais pondu
Veut que le bruit soit au loin répandu.
Courte joye & frivole gloire!

Un Renard qui dormoit dans un terroir voiſin
Se reveille à ſon chant. Ho, ho, dit-il, ſoudain
Une Poule en ces lieux pondre ! l'eût-on pû croire ?
Hé, ma foi je vous croquerai,
Et votre œuf je le grugerai,
Madame l'acouchée, ou bien je ne pourrai.
Pour tâter de ces mets je ferois une lieuë,
Voire deux, voire trois : favorable réveil,
Et pour gens d'apetit plus doux que le ſommeil ;
Allons, c'eſt grand hazard ſi j'y laiſſe ma queuë.
Ainſi dit, ainſi fait, il vient à petit train
En tapinois par le chemin
Que prennent ſes pareils quand ils vont à la quête,
Car en ce point Renards ont de la tête.
Le Matois arrivé reconnoît la maiſon,
Entre, ou pour mieux dire ſe coule
Dans la chaumiere à l'abandon
Où la pauvrette au nid couvoit ſon œuf mignon ;
Ne lui dit point bonjour, & ſans autre façon
Ne fait qu'un déjeûné de l'œuf & de la Poule.

Il me ſemble qu'on pourroit aſſez bien faire l'application de cette Fable à l'Auteur du Trai-

I. LETTRE.

té des Maladies des Os & à son Livre (a) : *Ce Livre dans lequel il avoit placé toutes ses complaisances :* (b) *qui surpassoit infiniment la premiere Edition qu'il en avoit donnée, laquelle valoit déja mieux que ce que tous les Auteurs avoient écrit sur la même matiere* (a) : *qu'il sembloit annoncer aux Traducteurs afin qu'ils fissent part à toutes les Nations des rares trésors qu'il contient* (b) : *qui devoit le combler de gloire & faire la fortune de son Imprimeur.*

(a) Voyez la Préface du Livre des Maladies des Os.

(b) Ibidem.

(a) Voyez la Préface du Livre des Maladies des Os

(b) Ibidem.

Que sont devenuës ces grandes idées ? Quel est le sort de cet Ouvrage ? Il n'est sans doute que trop semblable à celui de l'Oeuf de notre Fable. O malheureux Enfans, que votre naissance est funeste à ceux de qui vous tenez le jour !

Vous êtes sans doute étonné, Monsieur, que je parle

ainſi d'un Livre que vous ne vous déterminez pas facilement à condamner. Vous ne déſapprouvez point les critiques qu'on a faites de quelques-uns de ſes morceaux. Vous tombez d'accord que cet Auteur ignore beaucoup de choſes, mais vous le croyez bon Anatomiſte & bon Chirurgien. Vous convenez qu'il a fait des fautes groſſieres dans le Chapitre de la Luxation de l'Humerus, » mais les autres » Chapitres en peuvent être e» xempts, dites-vous ; & c'eſt » peut-être le ſeul dans lequel » il s'en eſt gliſſé ou par ſa né» gligence ou même par igno» rance. On s'apperçoit que ce dernier mot ne vous échappe qu'à regret ; & c'eſt pour corriger ce que vous y trouvez de dur, que vous continuez ainſi :

I. LETTRE.

» Car il se peut fort bien faire
» que dans une matiere aussi va-
» ste que les Luxations, l'Au-
» teur n'ait jamais étudié celle
» de l'Humerus, & cependant
» être parfaitement au fait des
» autres.

Que ne lisez-vous, Monsieur, le Livre tout entier ? vous en porteriez sans balancer un jugement aussi juste qu'il seroit different de celui que vous en avez fait. Mais puisque vous craignez de vous en rapporter à vous-même, parce qu'il y a longtems que vous n'avez pensé à ces matieres, que le seul desir de joindre la connoissance du corps humain à tant d'autres que vous possedez, vous a fait apprendre; examinons ensemble, si vous le trouvez bon, quelque Chapitre de ce Livre; celui de la Lu-

xation de la Machoire inferieure par exemple. Si vous voulez bien ſuivre une perſonne à qui vous ſerviriez de guide en toute autre occaſion, j'eſpere vous faire voir qu'il n'y a pas moins de fautes dans cet Article que dans celui de la Luxation de l'Humerus.

I. LETTRE.

Nous n'irons pas bien loin pour en trouver, dès les deux premieres lignes il s'en préſente en foule. Voici ce qu'on y lit. » La Machoire inferieure eſt jointe par un double genou avec les deux os » des tempes à chacun deſquels » ſe trouve une cavité qui de » chaque côté reçoit le condile » de la Machoire.

1°. Si nous demandons à notre Auteur ce qu'il entend par articulation, par genou, il nous le dit page 9. Réflexion

I. LETTRE.

cinquiéme en ces termes : » Les » genoux ne sont point bornez » dans leurs mouvements, puis» qu'ils font l'adduction, l'ab» duction & la rotation. Voyons si nous trouvons dans l'articulation de la Machoire inferieure les conditions requises pour le genou dans cette définition quoique tronquée. Le mouvement de rotation se fait lorsqu'un corps est mû au tour de son axe. Or dans quel tems & comment est-ce que la Machoire se meut au tour de son axe ? Par quels secours ? Quels sont les muscles qui lui font faire ce mouvement ? Et quel est l'axe de la Machoire ?

A la vérité lorsque nous portons un côté de la Machoire sur l'autre, comme il arrive principalement quand on broye les aliments, il se trouve dans la

Machoire un mouvement de rotation, mais ſeulement dans la branche du condile qui ne quitte pas ſa place ; ce qui ne peut pas plus donner lieu de dire que la Machoire a un mouvement de rotation que de dire que la cuiſſe fait un mouvement de rotation dans le tems qu'elle fait l'adduction & l'abduction, parce qu'alors ſa tête & ſon col ſont mûs ſur leur axe.

I. LETTRE.

J'ai avancé que notre Auteur s'étoit trompé dans la définition qu'il a donnée des articulations par genou, en diſant *qu'elles font l'adduction, l'abduction & la rotation*, & il me ſemble que j'ai eu raiſon ; car le poignet ne fait point la rotation ſur l'avantbras, ni les premieres phalanges des doigts ſur les os du métacarpe, quoique ces pieces ſoient articulées par

I. LETTRE. genou, comme il le dit lui-même, page 10.

Mais n'est-ce point que notre Chirurgien ignore ce qu'on entend à present par le mouvement de rotation ? Il est vrai que les Auteurs n'ont point distingué le mouvement en fronde de celui qui se fait sur l'axe, & qu'ils se sont servi d'une maniere assez confuse du terme de rotation : mais un Anatomiste de nos jours entre les mains duquel toutes les parties du corps semblent, à la faveur des belles méchaniques qu'il y découvre, prendre des beautez qu'elles n'avoient pas auparavant, ayant remarqué que les muscles nommez Rotateurs de la Cuisse, lui faisoient faire un mouvement sur son axe, & que cet os en faisoit un different en décrivant un cône, a appellé

mouvement de fronde celui qui ſe fait de la derniere maniere dans quelque partie que ce ſoit, & a laiſſé le nom de rotation à celui qui ſe fait ſuivant la premiere maniere, c'eſt à dire à tout mouvement ſemblable au mouvement que les muſcles rotateurs donnent à la cuiſſe ; diſtinction qui étoit d'autant plus néceſſaire que des parties comme le poignet & les premieres phalanges des doigts, peuvent , comme je l'ai déja dit, faire l'un ſans faire l'autre.

Quoique cette judicieuſe remarque ait été faite de nos jours, un Anatomiſte & ſurtout un Anatomiſte de l'Académie des Sciences, n'eſt pas plus excuſable de l'ignorer que de ne pas connoître l'Artere de Rruich , la ſituation du

I. LETTRE.

Cœur, la communication de la portion dure avec tous les nerfs du Visage, &c. qui sont des découvertes que nous devons à des Auteurs qui vivent encore. Quel Astronome que celui qui ne sçauroit pas que Saturne a sept Satellites ?

2°. NOTRE Auteur dit dans le Passage que j'ai cité, que les Condiles de la Machoire sont logez dans la cavité qui se trouve à chaque os des tempes. Dans ces derniers os il y a deux cavitez ; dans la Machoire il y a deux condiles ; ç'en est assez à notre Auteur pour conclure que les condiles sont loges dans les cavitez. Ainsi raisonnent ceux qui comme lui ne réfléchissent point, & qui, occupez de leurs seuls préjugez lorsqu'ils dissequent, ne voyent pas ce qui est dans le

ſujet, & voyent préciſément ce qui n'y eſt pas: car 1°. l'Anatomie de ces parties découvre le contraire de ce que dit notre Auteur: 2°. la raiſon ſans le ſecours du ſcalpel prouve que les condiles de la Machoire ſont placez ſur la partie poſterieure des (*a*) éminences qui bornent en devant les cavitez glénoïdales, mais non pas dans ces cavitez.

I. LETTRE.

(*a*) éminences tranſverſales.

La ſituation naturelle de la Machoire inferieure eſt d'être un peu éloignée de la ſuperieure; alors ou bien il ſe trouve une eſpece d'équilibre entre les muſcles releveurs de la Machoire & les digaſtriques, ou ſi l'on veut n'y faire entrer pour rien les digaſtriques, les muſcles releveurs n'obéïſſent ni à la puiſſance qui les fait ſe contracter, ni à celle qui fait qu'ils

I. LETTRE.

se relâchent, & sont abandonnez à l'élasticité & à la tension naturelle de leurs fibres ; si dans ce tems donc les condiles étoient placez dans les cavitez glénoïdales, ce seroit inutilement qu'on voudroit tirer la Machoire en arriere : en vain les parties posterieures des puissans muscles crotaphites agiroient-elles ; elles ne feroient que presser les condiles contre les canaux osseux de l'Oreille.

Ce n'est pas cela seul qui prouve que la situation de la Machoire n'est pas telle que le veut notre Auteur. Chaque condile est garni d'un cartilage à sa partie anterieure & superieure, & il ne s'en trouve aucun vestige à la posterieure : elle en auroit cependant autant besoin que les autres à cause du continuel frotement qui se se-

roit

roit trouvé entre elle & le conduit osseux de l'Oreille. I. LETTRE.

L'Auteur pourroit dire qu'il entend seulement que les condiles sont dans les cavitez glénoïdales, lorsque la Machoire est retirée en arriere. Mais sans doute que dans la définition qu'il fait de cette articulation, il ne veut pas parler d'un cas particulier qui a besoin d'une action particuliere de certains muscles, & qui n'arrive que rarement, la situation naturelle de la Machoire étant celle dont nous venons de parler.

Pour sçavoir donc quelle est véritablement l'articulation de la Machoire, jettez d'abord les yeux sur le squelet ; vous verrez chaque cavité glénoïdale terminée anterieurement par une éminence qui s'éleve en ta-

I. LETTRE.

lu, & qui va un peu de derriere en devant, & de dedans en dehors chercher l'apophise zigmatique : cette éminence devoit avoir une telle direction par rapport à l'apophise zigmatique à la composition de laquelle elle concourt en unissant ses fibres osseuses avec celles qui viennent de la partie anterieure du trou auditif, & pour lui fournir un appui contre l'effort du masseter qui la tire assez puissamment en dedans. Il est facile à voir que le premier usage que je donne à ces éminences est tres-réel, & on ne doutera point que le second ne le soit également, si l'on fait attention que l'apophise zigmatique est si bien appuyée en devant sur l'os de la pomette, qui lui-même est si bien retenu par les os sphénoïde, maxillaire

I. LETTRE.

& frontal. Cette précaution qu'a euë la nature de ce côté est une marque de son intention en plaçant les éminences transversales. Quoique ces éminences aillent un peu de derriere en devant, on les appelle cependant transversales, parce que cette obliquité est tres-peu considerable ; elle leur est cependant nécessaire pour se conformer aux condiles qui eux-mêmes sont obliques pour des raisons dans lesquelles vous me dispenserez d'entrer, parce qu'elles m'écarteroient trop de mon sujet, dont je me suis déja éloigné.

Autour de chaque condile est colée une capsule membraneuse qui va se répandre aux environs de la cavité glénoïdale & de l'éminence dont nous avons parlé, après s'être

I. Lettre. attachée à tout le bord du cartilage qu'on appelle mitoyen, parce qu'il est placé entre les pieces osseuses. Ce cartilage est tres-mince dans son milieu & un peu plus épais vers ses bords, de sorte que les condiles sont parlà véritablement reçus chacun dans une cavité, mais qui, comme vous voyez, n'est pas celle de l'os des tempes. Voilà quel est l'articulation de la Machoire inferieure avec l'os des tempes; voyons à présent quels mouvements cette articulation permet.

Lorsqu'on tire en devant une des branches de la Machoire, ce qui se fait par la contraction du ptérigoïdien externe du même côté, elle décrit l'arc d'un cercle dont le centre se trouve dans un point alors immobile du condile de l'autre

côté. Voilà d'abord un mouvement dont on parle peu, & dont il n'y a point d'exemple dans le corps humain. I. Lettre.

Mais ce condile qui dans ce mouvement eſt ainſi porté en devant, gliſſe avec ſon cartilage mitoyen ſous l'éminence où il eſt placé. C'eſt un mouvement arthrodial ; c'eſt auſſi le même mouvement lorſque les deux condiles à la fois, toujours accompagnez de leurs cartilages, ſont portez en devant par les deux ptérigoïdiens externes, ou portez en arriere par l'action des parties poſterieures des crotaphites, & lorſque par l'action combinée d'un des ptérigoïdiens externes & du crotaphite du côté oppoſé la Machoire eſt directement tirée de gauche à droit ou de droit à gauche, c'eſt encore

une suite de l'arthrodie.

I. LETTRE. Comme la Machoire n'est qu'une piece & que ses deux condiles sont reçus dans les deux cavitez des deux cartilages mitoyens, voilà une vraye charniere ; & tous les mouvements que la Machoire peut faire en tant que ses condiles se remuent dans ces cavitez, se bornent à la raprocher ou à l'éloigner de la superieure, ce qu'on peut appeller flexion & extension.

Vous voyez, Monsieur, après ce que je viens de dire, combien il est peu vrai que la Machoire inferieure soit jointe avec la superieure par un double genou, & que ses condiles soient logez dans les cavitez glénoïdales, comme notre Auteur l'avance : vous voyez au contraire combien cette articu-

lation eſt particuliere, & de combien de mouvements differents elle rend la Machoire inferieure capable.

I. LETTRE.

Cette belle doctrine n'eſt point nouvelle ; il y a pluſieurs années qu'un ſçavant Anatomiſte l'enſeigne, & notre Chirurgien auroit dû lui-même l'apprendre lorſque comme Démonſtrateur il a eu le bonheur d'aſſiſter à ſes leçons.

Voilà dès le commencement des fautes bien groſſieres. Mais continuons, s'il vous plaît. Il dit à la même page, que la Machoire ne ſe peut luxer en arriere directement de droit à gauche, ni de gauche à droit. Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur, qu'en arriere directement de droit à gauche.

On lit immediatement après que les racines des apophiſes

I. LETTRE.

maſtoïdes & le canal oſſeux de l'oreille, empêchent la luxation en arriere. Vous trouverez bien, Monſieur, dans le ſquelet les apophiſes maſtoïdes: mais je gagerois bien que vous ne verrez pas comment elles peuvent empêcher la Machoire de ſe luxer en arriere. Que d'abſurditez dans ces deux lignes! Ce ſont le canal oſſeux de l'oreille & la racine de l'apophiſe ſtiloïde qui ſeuls font un obſtacle inſurmontable à cette luxation. Les canaux oſſeux de l'oreille & les racines des apophiſes ſtiloïdes empêchent que les condiles n'aillent juſqu'aux maſtoïdiennes. D'ailleurs, dans quel tems ſelon lui les condiles pourroient-ils y aller? Seroit-ce quand la bouche eſt fermée? Il dit plus bas que la Machoire dans cette ſi-

tuation ne ſe peut luxer en devant, à cauſe que les racines des apophiſes zigmatiques ſont trop élevées : mais les canaux oſſeux de l'oreille le ſont encore davantage. Seroit-ce quand la bouche eſt ouverte ? Encore moins. Car de quelque façon qu'il faſſe donner un coup ſur le menton, les condiles ſe trouveront ſeulement preſſez contre les cavitez glénoïdales. I. LETTRE.

Mais dans ce paſſage, que veut dire notre Auteur par les racines des apophiſes maſtoïdes ? Ce ne pourroit être au plus que lenr extremité inferieure qui fit quelque choſe.

EN BONNE FOI, je ne ſçai ce que je dois penſer de notre Auteur lorſque je lis que les racines des apophiſes ſtiloïdes, ou pour me ſervir de ſes termes, que les éminences oſſeuſes deſ-

I. LETTRE.

quelles sortent les apophises stiloïdes, empêchent de côté & d'autre que la Machoire puisse se luxer de droit à gauche ou de gauche à droit. Ne seroit-ce point que notre Auteur ayant consulté une tête, dont les apophises stiloïdes étoient rompuës, auroit pris les apophises épineuses de l'os sphénoïdal pour les racines des apophites stiloïdes? Quelque peu vraisemblabe que paroisse d'abord cette conjecture, elle n'est que trop bien fondée; car il ne dit pas un mot des apophises épineuses, qui seules cependant avec les parties voisines des os pierreux empêchent cette luxation. Quoi, un Chirurgien qui démontre l'Anatomie dans les Amphithéâtres, un Anatomiste, du moins un homme qui en occupe la place à l'A-

cadémie Royale des Sciences ne connoît pas les apophises épineuses de l'os sphénoïde, & ne les sçait pas distinguer des racines des apophises stiloïdes ! I. LETTRE.

Vous vous étonnez sans doute, Monsieur ; mais revenez de votre surprise, il y a dans la suite d'autres traits qui la mériteront mieux En attendant continuons toujours le même Article, il est fécond en fautes.

NOTRE AUTEUR DIT, en parlant du déplacement d'un condile ou des deux à la fois, que pour que l'un ou l'autre arrive, il faut que la bouche soit ouverte ; » car tant » qu'elle sera fermée, ajoûte-» t'il, il n'arrivera point de » luxation.

Deux choses ont donné lieu

I. LETTRE.

à cette erreur : 1°. L'emboitement des condiles dans les cavitez glénoïdales des os des tempes, qui est chimerique, comme je l'ai prouvé : 2°. Parce qu'il n'a pas sçû qu'un coup porté à un des angles de la Machoire inferieure de ces personnes sur tout qui les ont fort *prominents*, & comme saillants, pouvoit la luxer du même côté. Mais il est facile de se convaincre qu'un tel coup, pour peu qu'il soit violent, pousse en avant le condile du côté frappé, l'oblige à rompre sa capsule, & à déchirer ses ligaments. Il s'ensuit donc delà que c'est sans fondement qu'il dit, qu'il n'arrivera point de luxation, la bouche étant fermée, » parce que les condiles sont » tournez du côté opposé au » seul chemin qu'ils peuvent

» prendre pour ſortir de leur » lieu. Il n'eſt pas beſoin de vous dire que le condile, la bouche étant ouverte ou fermée, eſt pouſſé par le coup dont nous parlons de derriere en devant, *qui eſt le ſeul chemin par lequel la luxation ſe peut faire.*

I. LETTRE.

COMME je n'écris point par paſſion, je ne ſerai point injuſte; ainſi puiſque je le blâme dans les endroits où il a fait des fautes, je le veux loüer dans ceux où il n'en a point fait. Saiſiſſons-en promptement l'occaſion, de peur de ne la pas retrouver dans la ſuite, & diſons à ſa gloire, que s'il eût gardé la même conduite dans le Chapitre de la luxation de l'Humerus, il n'eût pas donné un ſi beau champ à l'Auteur de la Lettre au Journaliſte. Ici la critique la plus fine ſe

I. LETTRE.

trouve en défaut sur le détail de chaque muscle de la Machoire en particulier. Il a pris le sûr, mais l'unique moyen qu'il pouvoit prendre pour s'en mettre à couvert. Voulez-vous sçavoir comment il a fait ? Le voici. Il n'en a pas parlé.

PASSONS à un autre Article, Monsieur. C'est des causes & des signes de la luxation de la Machoire & de leur explication dont nous allons parler. Ne vous attendez pas à moins de fautes que vous en avez vû jusqu'ici. Je vous en promets même une fois plus, & j'en ai une bonne raison ; c'est que cet Article contient deux feüillets, & que l'autre n'en remplit qu'un.

IL SEMBLE que notre Auteur soit peu content d'avoir placé successivement & dans près de

deux pages toutes les fautes que je viens de vous rapporter : on diroit qu'en faveur du Critique il les a voulu réünir ſous un même coup d'œil ; il les répete preſque toutes dans une ſeule page.

C'eſt dans cette même page qu'il examine pour la ſeconde fois quelle doit être la ſituation de la Machoire pour pouvoir être luxée. Il y examine auſſi quel eſt l'effet des differents coups portez de differentes manieres ſur la Machoire, & il conclut qu'elle ne peut être luxée que par un coup donné ſur le menton, & avec cette condition qu'il faut que ce ſoit de haut en bas.

Pag. 78. t. 1. du Livre des Maladies des Os.

Je viens de vous faire voir qu'un coup porté de derriere en devant ſur l'angle & la branche montante de la Machoi-

Pag. 28.

I. LETTRE.

re, soit qu'elle soit rapprochée de la superieure ou qu'elle en soit éloignée, est capable de la luxer d'un côté, s'il est assez violent : mais ce n'est pas le seul qui le puisse faire. Un coup donné perpendiculairement sur un côté de la Machoire pousse le menton du côté opposé, recule le condile de ce côté opposé jusques dans la cavité glénoïdale, le presse fortement contre le canal osseux de l'Oreille, & fait sortir l'autre condile de sa place.

La résistance de la part des muscles n'est certes pas fort considerable. Je ne vois que la partie posterieure du crotaphite du côté qui a reçû le coup, & la partie anterieure du ptérigoïdien interne de l'autre côté, qui soient obligez de prêter dans le tems du déplacement du condile.

Vous voyez donc, Monſieur, qu'un tel coup, ainſi que le premier dont j'ai parlé, luxera la Machoire d'un côté, quand même elle ſeroit appliquée à la ſuperieure. Il eſt vrai qu'il faudra en ce cas plus de force.

I. LETTRE.

Un autre coup encore qui pourra luxer la Machoire, mais ſeulement quand elle ſera abaiſſée, c'eſt celui qui ſera porté comme le précedent ſur un côté de la Machoire, mais dans une direction oblique, je veux dire un peu de bas en haut. Il faut qu'il ſoit violent, parce que ſuivant qu'il eſt plus ou moins oblique, une partie plus ou moins grande de ſa force eſt comme abſorbée dans le choc, ou plûtôt par la preſſion qu'il cauſe au condile contre l'éminence tranſverſale;

I. LETTRE.

car ce choc devient un obstacle à l'autre partie de la force, qui tend directement à faire sortir le condile.

On voit assez que dans les deux derniers cas que je propose, plus le coup sera donné près du menton, & plus facilement il luxera la Machoire, parce qu'il sera plus éloigné de la résistance.

Je m'étonne encore que notre Auteur n'ait pas apperçû qu'un coup donné sur le menton, sur tout s'il est saillant, comme il se trouve dans plusieurs personnes, est capable de luxer la Machoire, quoiqu'elle soit rapprochée de la superieure autant qu'elle le peut être: il est vrai que ce coup, outre la difficulté que lui opposent alors les ligaments, ainsi que quand elle en est éloi-

gnée, a de plus à vaincre la force avec laquelle les muſcles ſont contractez ; c'eſt un obſtacle conſiderable : mais il peut être ſurmonté par un coup violent, & ç'en eſt aſſez pour le placer au rang des cauſes qui ſont capables de luxer la Machoire.

I. LETTRE.

Voilà un bien plus grand nombre de cauſes de luxation de la Machoire inferieure que notre Auteur n'en admet ; je croi cependant que ſi vous y voulez faire attention, vous trouverez qu'elles ſont toutes bien fondées.

C'EST un fait conſtant, que dans la luxation de la Machoire la bouche reſte ouverte. Liſez, s'il vous plaît, de quelle façon notre Auteur dit que cela ſe fait. » La Bouche reſte » ouverte, parce que les con- Pag. 75.

I. Lettre.

» diles se sont glissez en devant » sous l'appui des muscles (ce » sont ses termes) & se trou- » vent dans la ligne droite qui » va de leur origine à leur in- » sertion ; de sorte que n'étant » pas suffisamment éloignez de » l'appui, ils ne peuvent en se » contractant qu'appliquer & » presser les condiles contre la » base du crâne sans les mou- » voir, ce qui sera facile de » concevoir à ceux qui auront » quelque teinture des Mécha- » niques.

Notre Auteur, en avançant cette explication, ne croit pas que les apophises coronoïdes, quand la Machoire se luxe, aillent s'appuyer contre la partie posterieure & inferieure des zigoma ; ce qui suffiroit pour tenir la bouche ouverte. Or si les apophises coronoïdes ne

vont point jusques là, les condiles ne sont point sorti de dessous les éminences transversales; il ne faut plus que des yeux pour voir que les condiles dans cette place ne se trouveront que dans le plan de la douziéme portion au plus de chaque masseter, qui de la partie la plus posterieure du zigoma va précisement à l'angle de la Machoire. On ne peut pas dire la même chose de la partie du ptérigoïdien interne qui va à cet l'angle; car son autre attache n'est pas si posterieure que celle du masseter dont nous parlons.

Mais pendant ce tems là que fera le reste du masseter? Extrêmement tendu par le coup qui a fait la luxation, il tâchera de se contracter, & il se contractera en effet, & fermera

I. LETTRE.

la bouche, tirant en haut, comme il fait, la baze de la Machoire, à laquelle il est attaché depuis son angle jusqù'à plus d'un pouce vers le menton, à la baze de la Machoire, dis-je, qui forme presque un angle droit avec sa portion qui soutient le condile. L'onziéme partie de chaque masseter par le seul avantage de sa situation sera capable de vaincre ce que j'ai nommé sa douziéme; la diziéme agira avec une force double; la neuviéme avec un effort triple, &c. de la résistance qu'elle pourroit trouver dans cette douziéme.

D'ailleurs la Bouche se fermant, cette douziéme portion n'acquereroit peut être pas une demi ligne de longueur au delà de celle qu'elle a lorsque rien ne la contraint; au lieu

que la premiere portion ſe trouve longue de plus d'un pouce qu'elle ne l'eſt, la Bouche étant fermée.

I. LETTRE.

Quant au ptérigoïdien interne, il eſt clair qu'étant attaché à la baze de la Machoire du côté interne, de la même maniere que le maſſeter l'eſt à l'externe, il fera comme lui effort pour fermer la bouche.

CES MOTS qu'on lit à la fin du raiſonnement de notre Auteur, que je viens de rapporter, *cela eſt facile à concevoir par ceux qui ont quelque teinture des méchaniques*, me jettent je ne ſçai quel trouble dans l'ame. Je croyois avoir aſſez bien montré qu'il s'étoit trompé : mais à preſent, je vous l'avouë, je ne ſçai que penſer ; car, Monſieur, la longue étude & la profonde méditation placent

I. LETTRE.

quelquefois les Sçavants dans d'heureux points devüë, d'où ils font des découvertes, qui se présentent à eux d'une maniere si évidente, qu'ils croyent qu'elles doivent être apperçuës des yeux les plus foibles. Comme nous avons de grandes preuves du sçavoir de notre Auteur dans les Mathematiques, & que j'ai plus que personne raison de me défier de mes lumieres, je n'ose tout à fait prononcer, je vous prie, Monsieur, de décider, si la Critique que je viens de faire, est juste; vous déciderez encore, s'il vous plaît, si l'explication qui suit, vaut mieux que celle qui se trouve dans le Livre des Maladies des Os.

EXPLICATION

I. LETTRE.

EXPLICATION DE LA MANIERE DONT SE LUXE LA MACHOIRE, ET POURQUOI LA BOUCHE RESTE OUVERTE.

DANS L'ETAT naturel, lorſqu'on ouvre la Bouche, aucun des muſcles de la Machoire ne s'oppoſe à ſa luxation, ſi ce n'eſt la portion poſterieure des crotaphites.

Les condiles ne ſont point dans les cavitez glénoïdales, (ainſi que je l'ai fait voir) mais ſur le talu des éminences tranſverſales qui s'élevent à leur partie anterieure. La réſiſtance que ce talu oppoſe à la luxation ſeroit même vaincuë par l'action des muſcles maſſetes & ptérigoïdiens internes combinée avec celle des ptérigoïdiens externes lorſ-

I. LETTRE.

qu'ils se contractent (car la Bouche étant ouverte les ptérigoïdiens externes , faites - y attention , sont aussi bien tendus que les autres) si les crotaphites en se contractant dans le même tems qu'eux , ne tiroient autant en arriere la Machoire, qu'elle est tirée en devant par les six autres muscles ; c'est du moins les seuls crotaphites qui empêchent qu'elle ne se luxe lorsque la capsule articulaire & les ligaments sont rompus.

Si donc, la Bouche étant bien ouverte, un coup est porté avec violence sur le menton de haut en bas , les parties anterieures des massetes & des ptérigoïdiens étant par la seule ouverture de la Bouche déja beaucoup allongez , elles empêcheront le menton de descendre autant que la violence du coup l'y

obligeroit, & contribueront à faire faire la culbute aux condiles; en même tems les apophises coronoïdes seront portées en devant, & iront s'appuyer contre la partie inferieure des zigoma, à peu près à l'endroit où les os de la pomette & les maxillaires s'unissent.

I. LETTRE.

Il n'est pas à present fort difficile de deviner pourquoi la Bouche reste ouverte pendant tout le tems que la Machoire est luxée.

Ce qui a empêché notre Auteur de consentir que les apophises coronoïdes allassent jusqu'aux zigoma, c'est qu'il a été étonné par la grande distance qu'il a cru être entr'elles & les parties anterieures des zigoma. Il étoit faussement persuadé que dans la situation naturelle les condiles étoient reculez jus-

I. LETTRE.

ques dans les cavitez glénoïdales, & comme s'il n'eût eu qu'à remettre la Machoire d'un squelet, il n'a pas pensé que ces parties étoient garnies de leur périoste, non plus qu'à l'attache des tendons des crotaphites aux apophises coronoïdes.

En effet, ces tendons qui ne pouvoient être attachez aux faces externes de ces apophises, tant à cause des massetes que parce qu'elles ont moins de surface que les internes, & que parce que tirant en dedans chacune de ces apophises, les deux parties de la Machoire, qui jusqu'à un certain âge sont séparées au menton, n'eussent pas manqué de bâiller, de saillir en dehors & de retarder leur réünion, ces tendons, dis-je, sont attachez à leurs faces in-

ternes & recouvrent leurs bords. De cette façon l'eſpace compris entre le zigoma & l'apophiſe coronoïde de chaque côté, qui n'eſt grand que dans l'imagination de notre Auteur, ſe trouve diminué au point que les apophiſes coronoïdes vont toujours juſqu'à l'os de la pomette, quand même la cauſe de la luxation ne ſeroit qu'une grande ouverture de Bouche, comme il arrive quelquefois en baillant, &c. on en doutera encore moins ſi l'on fait attention que les condiles, en ſe déplaçant, font une eſpece de ſaut de deſſus le bord du cartilage mitoyen ſur l'os avec qui il n'eſt pas de niveau.

Il n'y a qu'un coup donné ſur les dents inciſives ou ſur le menton de haut en bas, qui puiſſe luxer la Machoire des

I. LETTRE.

deux côtez; les autres coups qui seront portez, ou perpendiculairement, ou obliquement de bas en haut sur un côté, ou de derriere en devant sur un angle & la branche montante, ces coups, dis-je, ne la luxeront que d'un côté. Dans tous ces cas l'apophise coronoïde du côté luxé ne portera pas à l'endroit du zigoma où elle eût porté si la luxation eut été des deux côtez, mais beaucoup plus près du nez. Quant au condile non luxé, il est retiré jusques dans la cavité glénoïdale.

Il arrive quelquefois qu'en riant ou en bâillant, la Machoire se luxe. Comme on commence, quand on rit, à faire une grande & subite inspiration, on ouvre extrêmement la Bouche comme pour faire entrer l'air dans les poumons,

& plus promptement & en plus grande quantité; or un grand écartement de la Machoire inferieure eſt capable de la luxer ſi les capſules & les ligaments ſont ou rompus ou extrêmement foibles, comme vous le verrez plus bas. Quand on bâille, outre la grande ouverture de la Bouche, il ſe rencontre une cauſe qui n'aide pas peu la luxation. Il y a dans le bâillement un relâchement & une contraction violente de preſque tous les muſcles. Dans cet état de convulſion, en quelque façon générale, les digaſtriques ſe trouvent extrêmement contractez, & tirent la Machoire en bas avec force au delà de ce qu'elle a accoutumé de deſcendre, & ils peuvent faire faire la culbute aux condiles, d'autant plusfacilement

I, LETTRE.

que leur attache à la Machoire est tres-propre pour cela, & que les parties anterieures des muscles releveurs, plus allongées que les posterieures, lorsque la bouche est ouverte, ne peuvent plus gueres prêter.

J'ai dit que les portions posterieures des crotaphites retirent en arriere la Machoire, moyennant les apophises coronoïdes ausquelles les tendons de ces muscles sont attachez : mais lorsque la Bouche est ouverte autant qu'elle le peut être naturellement, il y a quelque chose de particulier ; car 1°. les parties les plus anterieures de ces portions des crotaphites tirent alors en haut & même en devant les apophises coronoïdes. 2°. Les parties les plus posterieures ne les tirent plus directement en arriere, elles se coudent

dent ſur une eſpece de goutiere qui eſt au commencement du zigoma près le trou auditif, & par là changent de direction. Ainſi la force avec laquelle les apophiſes coronoïdes étoient tirées en arriere, ſe trouve diminuée. 3°. Les fibres antérieures de ces muſcles ſont beaucoup plus tenduës que les poſterieures. Ces fibres antérieures, quand on commence à fermer la bouche, tirant donc en devant les apophiſes coronoïdes, pendant que les maſſeters & les pterigoïdiens internes, tirent dans le même ſens les angles de la Machoire, & les ptergoïdiens externes les condiles, elle ſe luxera, ſi la capſule & les ligaments oppoſent peu de reſiſtance, ou s'ils n'en oppoſent point, ainſi qu'il arriva apparemment à la perſonne* dont il eſt parlé, la ſe-

I. LETTRE.

* Pag. 79. du Livre des Maladies des Os.

I. LETTRE.

conde fois qu'elle se luxa la Machoire.

De tout ce que je viens de dire, il suit que c'est sans raison, que notre Auteur attribue, page 79. la difficulté & la rareté de la luxation de la Machoire aux muscles. Mais, Monsieur, c'est peu qu'il soit en contradiction avec la raison, il l'est encore avec lui-même sur le même article, & à la même page; car il y dit que, *si les ligaments se relâchent, la Machoire se luxe très-facilement en bâillant.* Il reconnoît donc dans ce passage, contre ce qu'il a avancé un peu plus haut, que ce sont les ligaments, & non point les muscles, qui font la difficulté & la rareté de la luxation de la Machoire.

Tout ce que je viens de dire, explique suffisamment, si je ne me trompe, de quelle façon la

luxation de la Machoire peut arriver, & pourquoi la bouche reſte ouverte. Ce dernier effet eſt dû aux apophiſes coronoïdes, qui, comme vous l'avez vû, portent contre les zigoma.

Sans doute que notre Auteur eſt bien malheureux dans ſes explications. Il confie le ſoin de tenir la bouche ouverte à des muſcles, qui font tous leurs efforts pour la fermer, & qui la fermeroient ſans ces apophiſes.

apophiſes coronoides.

LES JOÜES ſont applaties, parce que » *la Machoire » inferieure*, dit notre Auteur, » *en s'éloignant, donne occaſion aux » muſcles Buxinateurs de s'applatir en dedans.* Je ne ſçai ſi après avoir attaché une corde à un boulet, & le tenant ſuſpendu, j'aurois bonne grace de dire que ce boulet donne occaſion à la corde d'être tenduë. Il n'eſt

I. LETTRE. pas besoin d'être grand Physicien, pour ne pas s'expliquer de la sorte, non plus que pour ne pas appeller appui, l'attache des muscles. Ces façons de parler ne sont propres qu'à faire rire. Je mets encore dans le même rang les noms d'origine, & d'insertion des muscles ; ils n'échapent jamais aux personnes qui sçavent, surtout dans un Livre, qui doit être entre les mains des jeunes gens ; ces termes ne sont capables que de leur donner de fausses idées. Il y a long-tems qu'on tâche de faire perdre à certaines personnes cette derniere façon de parler, dont elles sont elles-mêmes à tous moments les dupes, parce qu'elles regardent la partie du muscle, nommé l'*Insertion*, comme étant toujours & necessairement obligée de se raprocher dans la contraction

de la partie, qu'elles appellent l'*Origine*. On leur a cependant fait voir que le contraire peut non ſeulement arriver, mais qu'il arrive très-ſouvent, c'eſt-à dire, toutes les fois que la partie qu'ils regardent comme mobile, ſe trouve fixée. S'ils vous parlent des digaſtiques, par exemple, ils ne manquent pas de vous dire, plus encore par routine, que par jugement, que leur origine eſt aux apophiſes, ſtiloïdes, & aux réinures maſtoïdiennes, & leur inſertion au menton. Cependant ſi la tête un peu fléchie, & le menton appuyé ſur une canne, ou ſur une table, ils feſoient effort pour ouvrir la bouche, ils verroient que la tête eſt retirée en arriere, nonobſtant tout ſon poids, par l'action des ſeuls digaſtriques; en tâtant ils ſe

I. LETTRE.

I. LETTRE. peuvent convaincre, que les extanseurs ordinaires n'y ont alors aucune part.

VOUS remarquerez, s'il vous plaît, que notre Auteur avance que Fabrice ab aquapedente, dit » que la bouche reste ouver-» te dans la luxation de la Ma-» choire, parce que l'apophise » coronoïde est sortie de dessous » le zigoma, & qu'elle ne peut » plus remonter.... mais que » cela n'arrive qu'aux grandes » luxations, dans lesquelles il y » a un écartement considera-» ble de la Machoire. » Notre Auteur fait parler Fabrice d'une façon bien étrange. Ce Mede-cin n'a jamais prétendu dire (ainsi que le fait entendre la citation de notre Auteur) qu'il y eut de petites & de grandes lu-xations de la Machoire : il ne dit point non plus, que l'apo-

phiſe coronoïde aille percer le muſcle maſſeter pour aller plus anterieurement que le Zigoma, ou ce qui eſt la même choſe, *que l'apophiſe coronoïde ſorte de deſſous le zigoma* (car l'un ne peut être ſans l'autre). Voicy le paſſage de Fabrice; * *Non enim luxatur maxilla, niſi proceſſus acutus ipſius elabatur infra os jugale & non amplius surſùm redire queat: Deorsùm autem labi proceſſus ille non poteſt, niſi in maxima oris apertione.* Si quelqu'un auſſi charitable que M. Petit Medecin, qui ces jours paſſez à l'Académie rendit à notre Auteur en François mot pour mot un endroit de Verheien, lui eût expliqué de la même maniere le paſſage Latin que je viens de citer, il eût ſçû que Fabrice a dit que *la Machoire ne ſe luxe point, que l'apophiſe coronoïde ne tombe ſous le*

* *Chirurgia univerſalis libro quinto de Luxationibus.*

I. LETTRE.

zigoma, n'aille s'appuyer à la partie inferieure du zigoma, *d'où elle ne peut remonter. Or l'apophise coronoïde ne peut aller sous le zigoma, que la bouche ne soit fort ouverte*, &c.

NOTRE AUTEUR dit que lorsque la Machoire est luxée, le masseter & le crotaphite font une saillie en dehors. Quant au masseter, il peut paroître la faire, parce que les jouës sont applaties; mais le crotaphite ni ne la fait, ni ne doit paroître la faire. Sans attendre, Monsieur, que l'occasion d'une Machoire luxée se presente pour vous en convaincre, ouvrez beaucoup la bouche; vous verrez que le crotaphite saillit moins alors, que lorsqu'elle est fermée. Vous ne doutez pas à present que ce ne doive être la même chose dans le tems de la luxation,

ſi ce n'eſt que ce muſcle étant plus tendu, il eſt encore plus applati.

Comme cette ſaillie des muſcles, ſurtout du crotaphite, eſt imaginaire, la preuve qu'il nous en donne ne vaut rien; mais elle ne pêche pas ſeulement par ce côté, elle eſt de plus *foncierement* fauſſe; car non ſeulement il n'eſt pas vrai, comme il le dit, que ce ſoit la contraction de ces muſcles qui les faſſe ſaillir pour lors, c'eſt qu'ils ne ſont pas même contractez, ils ſont ſeulement tendus.

Mais comme notre Auteur n'eſt pas le ſeul qui appelle contraction tout état d'un muſcle, ſitôt qu'il eſt tendu, il eſt bon de m'arrêter à faire voir en quoi les deux termes de contraction & de tenſion conviennent, & dans quoi ils different.

La contraction d'un muſcle

I. LETTRE.

arrive, lorſque par l'action du principe du mouvement des muſcles, il perd de ſa longueur, ou du moins qu'il tâche d'en perdre, & que dans l'un & l'autre cas il ſe groſſit.

La contraction eſt accompagnée de la tenſion du muſcle, laquelle eſt plus ou moins grande, ſuivant que la reſiſtance que le muſcle a à vaincre, eſt auſſi plus ou moins grande.

Voici les circonſtances où le muſcle eſt tendu ſans être en contraction. Elles ſont de deux ſortes. 1°. Quand je fléchis ma jambe autant qu'il eſt poſſible par le moyen des muſcles deſtinez à cette action, les extenſeurs de cette partie ſe trouvent tendus, ſans qu'on puiſſe dire d'eux, mais ſeulement des fléchiſſeurs, qu'ils ſont en contraction. 2°. Lorſqu'une

force étrangere écarte ou tient une extremité d'un muſcle éloignée de l'autre (c'eſt le cas où ſe trouvent les crotaphites dans la luxation de la Machoire) il y a tenſion ſans contraction.

I. LETTRE.

En un mot, dans la contraction d'un muſcle, la tenſion qui s'y trouve, vient du liquide, qui agiſſant contre les paroirs des *veſicules*, fait effort pour raprocher les deux extremitez l'une de l'autre ; le muſcle eſt alors gonflé. Dans les deux autres cas, la tenſion du muſcle vient, parce que la force des muſcles antagoniſtes, ou une puiſſance étrangere fait effort pour en écarter ou en écarte réellement les extremitez, & allonge ou tend à allonger le muſcle qui bien loin de faire ſaillie, & d'être gonflé, eſt plus mince que jamais.

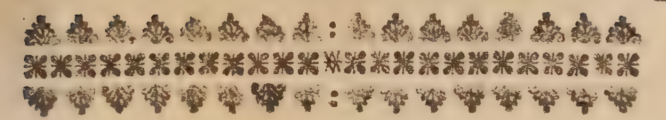
I. LETTRE.

Il est facile de voir à present que c'est une erreur de dire que les muscles crotaphites, & les masseteres soient en contraction, lorsque la Machoire est luxée, & qu'ils soient gonflez : ils sont tendus, mais seulement dans le dernier sens que vous venez de voir.

Il y a déja longtems que je m'apperçois que ma Lettre passe de beaucoup les bornes ordinaires. Elle a déja la longueur de celles, qu'on adresse à tout le monde, sous un nom emprunté, & dont on affiche le titre aux coins des ruës ; cependant comme elle ne contient qu'une partie des réflexions que je voulois vous faire faire, je les continuerai dans une autre Lettre. J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur * * *



II. LETTRE.

DISSERTATION
EN FORME DE LETTRES, SUR LE LIVRE DES MALADIES DES OS.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

JE SUIS SÛR que vous avez crû comme moi jusqu'ici, que la force relative d'un muscle dépend de la quantité de ses fibres & de la disposition de ses attaches, & que la seule quantité des mêmes fibres en fait la

II. Lettre.

force absoluë. Mais vous allez voir combien nous nous trompions l'un & l'autre, en lisant ce que notre Auteur dit à la pag. 79. du Livre des Maladies des Os, *Les muscles flechisseurs de la Machoire sont très-forts; & ils le sont d'autant plus, qu'ils sont très-courts*. Ainsi, Monsieur, c'est la *brieveté* des fibres qui rend les muscles forts. O grand Borelli, pourquoi ignoriez-vous cette raison de la puissance des muscles? Vous eussiez changé votre balance en une aulne. Que de tems, que d'étude vous vous fussiez épargné! Mais une telle découverte étoit destinée à un mortel plus fortuné. *O ter quatérque beatus! trois ou quatre cent mille fois heureux!* Cette doctrine passera jusqu'aux siecles futurs, & à sa faveur votre nom, ô illustre Auteur du

Scaron. Virgile travesti.

Traité des Maladies des Os. Et vous * ſçavant de Litre, vous vivrez éternellement, quand même votre ſçavoir ne vous répondroit pas d'une place dans le Temple de Memoire ; il ſuffit que vous ayez été Maître d'un ſi grand homme pour la prétendre. Le Philoſophe Xantus doit plus de ſa réputation à Eſope, qu'à lui-même. Pardonnez-moi, Monſieur, cet anthouſiaſme. Je ſuis plus charmé de cette belle découverte, que le DOCTEUR CHRYSOSTOME MATHANASIUS ne l'eût été, s'il eût fait certain vers, dont je ne me ſouviens plus, du Chef-d'œuvre de l'Inconnu. Quelle lumiere cette doctrine ne va-t-elle pas répandre ſur les muſcles ? Quel pas giganteſque l'Anatomie ne vient-elle pas de faire ? Croyez-moi, elle n'en a pas beſoin de

II. LETTRE.

* *M. de Litre Medecin, de l'Académie Royale des Sciences.*

II. LETTRE. beaucoup de semblables pour arriver à la perfection. Diomede dit dans Virgile, que s'il se fût trouvé dans Troyes deux hommes comme Enée, cette Capitale de l'Asie subsisteroit encore; & moi je dis que si le Ciel nous accorde un second Auteur d'un Traité des Maladies des Os, aussi fécond en découvertes que le nôtre, le corps de l'homme n'aura plus aucun de ces mysteres, qui jusqu'ici ont occupé les Sçavans.

* Labruiere.

Sans doute qu'un * Ecrivain de notre siécle avoit bien raison de dire, qu'il n'oseroit pas prononcer que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits: de peur que les hommes venant à y trouver dans la suite quelque chose de plus ou de moins, on ne rie de sa proposition. En effet, Monsieur, cette

cette propoſition géometrique n'eſt gueres plus ſûre que celle-ci, la quantité des fibres d'un muſcle fait ſa force ; cependant vous voyez qu'on ſera obligé de changer cette façon de parler.

Pour rendre raiſon des tendons qui coupent les fibres charnuës des muſcles droits du bas ventre, un homme ne ſeroit pas reçû preſentement en bonne Anatomie, à dire que ces muſcles devant avoir beaucoup de force, pour rapprocher le baſſin de la poitrine, comme lorſque nous ſommes ſuſpendus par les mains, & le tenir ferme dans cette ſituation, afin que les muſcles qui y ſont attachez, puſſent élever les extremitez inferieures, ce que la longueur de ces extremitez ne permet de faire, qu'avec une force conſiderable, un homme, dis-je,

II. LETTRE.

* *muscles droits du bas ventre.*

en bonne Anatomie, ne pour-
roit plus avancer que la natur
a trouvé moyen d'augmenter l
force de ces * muscles, en aug-
mentant le nombre de leurs fi-
bres, ce que font ces tendon
mitoyens. Cette explicatio
n'est plus recevable à compte
du jour que l'édition de son Li-
vre a signifiée sa découverte
tous les Anatomistes.

Ainsi dans les endroits où i
a été besoin de puissans mouve-
ments, si la nature y a placé de
fibres courtes, ce n'est pas pou
qu'il s'y en trouve beaucoup
mais il s'y en trouve beaucoup
afin qu'elles soient courtes.

Le changement que fera cet-
te découverte, ne s'étendra pa
à l'Anatomie seule ; je prévoi
que si elle est bien maniée
elle pourra servir à nous dé-
tromper d'une chose, que l'ex-

perience nous fait connoître, qui eſt qu'une petite portion de corde moüillée n'eſt pas en état de lever un plus grand fardeau, qu'une plus grande portion de la même corde.

II. Lettre.

C'eſt badiner trop long temps . . . . . ou plûtôt, Monſieur, ce n'eſt pas aſſez badiner ſur des choſes qui meritent plûtôt qu'on en rie, que d'être refutées ſérieuſement.

Si la Machoire reſte longtems luxée, Hippocrate dit qu'il arrive au malade une groſſe fievre, des convulſions, vomiſſement & » ſi cela eſt, dit » notre Auteur, le tiraillement » & l'extenſion du nerf qui rem- » plit le canal de la Machoire » inferieure, en eſt cauſe. Il eſt » un des gros rameaux de la » cinquiéme paire, dont l'origi- » ne eſt très-proche. Ainſi cette

II. LETTRE.

» luxation n'est point fâcheu-
» se, si elle est promptement
» réduite.

N'êtes-vous point charmé du bel effet que cet *ainsi* produit à la suite de ce discours ? *Lorsque la Machoire est luxée, un rameau de nerf se trouve tiraillé; ce rameau est considerable, ce rameau est très-près de son origine.* Ainsi *cette luxation n'est point fâcheuse.* Admirable & juste consequence !

Raisonnement de notre Auteur.

Si le Journaliste eût fait attention à ce tour, il n'eût pas manqué de le rapporter en échantillon de ces beaux morceaux, que notre Auteur dit dans sa Préface avoir eu le loisir de travailler, & dans lesquels, nouveau Pindare d'un vol audacieux, il s'est élevé si haut qu'il s'est surpassé lui-même.

Voyez la Préface.

Si c'est dans cet endroit où

ſon ſtile a égalé ce Poëte Lyrique, c'eſt apparamment dans ce même endroit qu'il compte avoir ſurpaſſé les anciens Ecrivains ; car je ne croi pas qu'aucun d'eux ait jamais penſé que le nerf qui entre dans le canal de la Machoire fut tiraillé quand la Machoire eſt luxée. En effet, comment une telle faute leur eût-elle échapée ? Il n'eſt beſoin que d'avoir des yeux pour ſe convaincre que ce nerf n'eſt ni tiraillé, ni tendu.

Si quelques anciens Auteurs, ce que je ne ſçache pas, ont avancé cette mauvaiſe explication, certes ils ignoroient l'Anatomie, & par-là ils ſont excuſables ; mais je ne m'apperçois pas que je fais en même-tems l'Apologie de notre Auteur.

II. LETTRE.

Les nerfs de la cinquiéme paire se divisent dans les Sinus caverneux de la dure-mere à côté de la selle sphœnoïdale chacun en trois branches; l'une entre par la fente sphœnoidale dans l'orbite; l'autre enfile le trou rond, & la troisiéme sort par le trou ovale ou maxillaire inferieur. C'est de cette derniere d'où part un rameau assez gros, qui entre dans le canal de la Machoire. Il est si peu vrai que ce rameau soit tendu & tiraillé, lorsque la Machoire est luxée, que même il est plus lâche que jamais. Car si vous jettez les yeux sur la tête d'un squelet, vous verrez que l'ouverture du canal de la Machoire, par où ce nerf entre, est plus proche du trou ovalaire, lorsque la Machoire est luxée, que lorsqu'elle ne l'est pas; & vous en douterez

ou maxillaire inferieur.

encore moins, ſi vous vous reſſouvenez, qu'il en eſt écarté dans l'état naturel par le cartilage, qui enduit l'éminence tranſverſale, & par l'épaiſſeur du cartilage mitoyen, au lieu que dans la luxation le condile porte ſur le pericrane.

AUTRE RAISON, ſuivant notre Auteur, des accidens qui ſurviennent au tiraillement de ce gros nerf, *c'eſt qu'il eſt très-proche de ſon origine.* Par quel exemple notre Auteur nous confirmeroit-il cette belle conſequence? ou plûtôt, par combien d'exemples lui pourroit-on confirmer que cela n'eſt pas toujours vrai? A-t-il obſervé en operant, que la peau & les chairs ſoient plus ſenſibles au viſage qu'aux bras? Il eſt vrai, par rapport au ſentiment de la peau, qu'il ſe trouve plus ou

II. Lettre.

moins vif, suivant que les *houpes nerveuses*, qui en sont les organes, sont plus ou moins à découvert; ce qui fait qu'on ne peut facilement supporter le leger mouvement d'une plume sur les lévres, pendant qu'on peut être graté dans quelques autres endroits, sans presque qu'on s'en apperçoive : mais il n'en est pas de même dans les chairs & les autres parties, il y a apparence que les nerfs s'y trouvent disposez de la même maniere. Les Panaris ne sont pas moins sensibles que les parotides, ou pour parler de parties semblables, le perioste des doigts & du devant de la jambe ne sentent pas moins que celui de l'os du front. Notre Auteur ignore-t-il combien l'on souffre, lorsqu'on serre trop vivement les doigts? D'ailleurs est-il assez Novice en

Physique

Physique, pour ne pas sçavoir (a) que le bruit, que fait un épingle en la passant sur l'extremité d'une longue piece de bois, se fait entendre aussi bien à l'autre extremité, que si la piece de bois étoit courte ?

II. Lettre.

(a) En cas qu'on admette les parties solides pour les organes du sentiment.

Comme c'est ailleurs que dans ce nerf relâché, qu'on doit chercher la cause des accidens qui surviennent à la luxation de la Machoire; souffrez, Monsieur, que je vous dise ce qu'il me semble là-dessus.

Explication de la douleur et des accidens qui surviennent a la Luxation de la Machoire.

Le Malade ressent de la douleur pendant tout le tems que la Machoire est luxée,

II. LETTRE.

ce qui vient de la tension des muscles & de ce que les condiles de la Machoire & ses apophises coronoïdes sont appuyez sur des parties, sur lesquelles ils n'étoient point appuyez auparavant, & qu'ils incommodent d'autant plus, que les muscles les y pressent.

Quant aux muscles qui se trouvent tendus, ce ne sont pas seulement ceux qui d'abord & évidemment paroissent l'être, il y en a encore d'autres.

La Langue est attachée à l'os hyoïde; l'os hyoïde est lui-même attaché aux larinx & à d'autres parties encore, & par là ni l'os hyoïde, ni la Langue toute entiere, ne peuvent gueres avancer en devant. Lorsque nous faisons sortir la Langue hors de la bouche, c'est par l'alongement de cette partie que

produit & ſon rétreciſſement & les muſcles génioglosſes.

Dans la luxation, la Machoire eſt plus avancée en devant, qu'elle ne le doit être naturellement. Par là l'eſpace compris entre l'endroit du menton par exemple où s'attachent les génioglosſes, & la baze de la Langue & l'os hyoïde ſe trouve augmenté ; vous voyez que par conſequent les muſcles qui vont du menton à ces parties ſont tendus ; tels ſont le géniogloſſe, le géniohyoïdien, le géniophraringien même, le milogloſſe & le miohyoïdien en partie, & ce qui paroîtra encore de plus particulier, mais qui n'eſt pas moins certain, c'eſt que le baſiogloſſe, le Keratogloſſe, le ſtitogloſſe, le gloſſopharingien, &c ſont auſſi tendus, car tous ces derniers muſ-

II. Lettre. cles qui vont de derriere en devant s'attacher à la langue & qui la tirent en arriere ou de côté, ou toute ou en partie, sont obligez de ceder jusqu'au point qu'il se fasse une espece d'équilibre entre eux & les differentes portions des génioglosses sur tout, lesquelles tirent la langue dans des sens tous differents. On voit par-là que la langue sera non-seulement gênée dans son corps pris en gros, mais même dans chaque partie, où des fibres, dont les directions sont opposées, aboutissent ; ainsi livrée à une espece de guerre intestine, elle ne se prêtera plus d'une maniere si aisée pour executer les mouvements, dont l'admirable varieté concourt à former tant de sons & de si differents. En effet, un muscle ne la pourra plus tirer

jusqu'au point où il la tiroit auparavant ; car son antagoniste, qui est déja un peu tendu dans le tems même que la langue est sans mouvement, ne pourra pas ceder autant qu'il avoit coûtume de faire dans l'état naturel.

II. Lettre.

Outre cette difficulté au mouvement de la part de la langue pour la formation des sons, il s'en trouve encore plusieurs autres. La grande ouverture de de la bouche empêche que l'extrémité de la langue ne touche le palais. Les lévres trop écartées ne peuvent plus par leurs differents dégrez de proximité ou d'éloignement modifier le ton. Je dis modifier le ton, car on sçait qu'il est l'effet de l'ouverture de la glotte plus ou moins grande, ainsi que de la descente & de l'*ascension* du

II. LETTRE.

IL N'EST pas besoin de longues preuves pour convaincre que la tension des muscles dont j'ai parlé, peut être de quelque consequence, si elle dure longtems. Mais on doit attendre des suites bien fâcheuses de l'état violent où se trouvent tous les muscles releveurs de la Machoire, aux ptérigoïdiens externes près. Tout le monde sçait assez combien sont considérables les accidents qui arrivent aux crotaphites en particulier : l'experience le fait voir, & lorsqu'on connoît bien la disposition & la structure toute particuliere de ces muscles, il n'y a pas lieu d'en être surpris. Que ne doit-on donc pas craindre de leur sensibilité naturelle & de la situation de leurs tendons, qui alors se trouvent pressez par le tran-

chant des bords anterieurs des apophiſes coronoïdes contre les zigoma ? Mais quand on fait effort pour fermer la bouche, la preſſion de ces parties tendineuſes augmente, & le pericrane eſt plus vivement comprimé par les condiles, ainſi il doit y avoir alors augmentation de douleur.

Dans toutes les parties dont nous avons parlé juſqu'ici ſe jette quantité de nerfs. Des rameaux de l'ophtalmique de Willis, après être ſortis de l'orbite par le trou ſourcilier, ſe perdent dans les muſcles frontaux & les crotaphites. La cinquiéme paire fournit au viſage une ſeconde branche nommée maxillaire ſuperieure; elle en fournit encore une troiſiéme, dont un rameau, qui eſt le ſeul, qui ne ſouffre point,

II. LETTRE. entre dans le conduit osseux de la Machoire inferieure. La neuviéme paire va se perdre dans la Langue & dans ses muscles. La portion dure du nerf auditif, qui communique avec presque tous les nerfs, dont je viens de parler, se répand dans les mêmes parties qu'eux. Tous ces nerfs doivent souffrir, puisque des fibres musculaires, qui en sont une continuation, ou tout au moins, qui ont avec eux une union si intime, souffrent réellement.

POUR RENDRE RAISON du vomissement, qui, comme le remarquent les Auteurs, survient à la luxation de la Machoire, si on n'y apporte point de remede, d'autres Ecrivains que notre Auteur, eussent commencé par parler de tous les nerfs, que je viens de nommer;

mais pour lui il fait ſeulement mention de la branche qui entre dans le conduit oſſeux de la Machoire inferieure : quoique ce ſoit peut-être entre toutes les ramifications un peu conſiderables, qui vont au viſage & aux environs, la ſeule, qui non-ſeulement ne ſouffre point, mais même qui ſoit relâchée. Il s'eſt contenté, peut-être même s'eſt-il felicité, d'avoir penſé à ce rameau de nerf, afin de dire que c'eſt par ſon moyen que le cerveau ſe trouve *affecté*, & de cette ſimple affectation en déduire le vomiſſement.

Mais de cette ſimple affectation du cerveau, on ne peut pas plus raiſonnablement conclure que le vomiſſement doit ſuivre, qu'on peut conclure, qu'il doit ſurvenir des convul-

II. LETTRE.

sions dans le petit doigt ; car si c'est du cerveau, que part la huitiéme paire, qui va à l'estomac ; c'est aussi du cerveau, que prend naissance la moëlle allongée, qui fournit des nerfs aux extrémitez superieures ; il faut avoüer, que c'est se contenter bien facilement, quand on a tant de choses à dire. Il faut donc suivre une autre route & chercher ailleurs l'explication de ce symptôme.

Vous vous souvenez, Monsieur, que je vous ai dit, que la portion dure du nerf auditif donne des ramifications à tous les muscles qui souffrent pendant que la Machoire est luxée ; cette portion dure en donne encore à la huitiéme paire, qui va à l'estomac. Plus bas se joint à la huitiéme paire un rameau de l'intercostal qui

eſt formé de l'aſſemblage d'une branche de la ſixiéme & de la cinquiéme paire, & plus bas encore part du plexus ſthomachique un rameau qui s'unit avec la huitiéme paire. Les plexus meſanteriques ſont compoſez de l'acis & des nerfs intercoſtaux & de la huitiéme paire : là ces nerfs s'uniſſent mille fois.

En faiſant attention à toutes ces communications, il n'eſt plus étonnant que les accidens qui arrivent à des nerfs conſiderables du Viſage, ſur tout à ceux de la cinquiéme paire, dont l'intercoſtal fait partie, ſoient ſuivis de vomiſſement.

Quant à la Fiévre, elle arrivera néceſſairement. Le ſuc nerveux coulera en abondance dans preſque tous les rameaux de la cinquiéme paire,

II. LETTRE.

de la portion dure, de l'intercostal & de la huitiéme paire, à cause de leur irritation. Les petites extrêmitez des arteres, où tous ces nerfs aboutissent, se trouveront resserées, ou si l'on veut, on peut faire dépendre la diminution de leur diametre de la tension plus forte de ces nerfs; le sang trouvera donc dans son cours plus de résistance qu'à l'ordinaire: le cœur la ressentira bientôt. Il n'en faut pas davantage pour lui faire hâter ses battemens & en augmenter la force.

On peut encore trouver cette augmentation & de force & de battement dans le cœur même, si l'on fait attention, que ce sont des ramifications de nerfs intercostaux & de la huitiéme paire qui y aboutissent.

LES AUTRES accidents &

la mort qui ſurviennent aux ſymptômes que j'ai expliqué, ſuivent néceſſairement de tout ce que je viens de dire ; je n'en ai même déja que trop dit pour un homme auſſi éclairé que vous l'êtes.

UNE DES cauſes pour laquelle le goſier reſte ſec, pendant que la Machoire eſt luxée, c'eſt ſuivant notre Auteur, * *parce que l'air y paſſe ſans modification.* Je ne vous dirai rien là-deſſus. Et que pourrois-je ajoûter au ridicule dont le Journaliſte à couvert d'une maniere ſi ingenieuſe cet endroit du Livre de notre Auteur ?

* Pag. 77.

QUAND ON LIT que la ſalive coule abondamment, lorſque la Machoire eſt luxée, à cauſe de la compreſſion des glandes ſalivales, on voudroit ſçavoir deux choſes ; la premiere, comment les glandes

II. LETTRE.

salivaires sont comprimées pendant la luxation de la Machoire ; la seconde comment la compression des glandes peut hâter leurs sécretions . mais le Lecteur ne trouvant, ni dans le Livre de notre Auteur, ni à la faveur des réflexions qu'il peut faire en lui-même , la raison de ces deux faits , est porté à penser que notre Auteur ignorant combien les glandes salivales peuvent fournir de liqueur dans l'état naturel , & qu'étant par consequent hors d'état d'en comparer la quantité avec celle qu'elles fournissent, la Machoire étant luxée, s'est déterminé au hazard à dire qu'elles en donnent plus alors qu'à l'ordinaire, & qu'ensuite pour ne pas rester court dans l'explication de ce fait supposé, il a ajoûté que cela venoit de la

compreſſion des glandes ſali-vaires. II. Lettre.

La compreſſion d'une glande eſt plus capable d'empêcher ſon action de ſécretion, que de la hâter, à moins qu'il n'y ait ſucceſſivement & compreſſion & dilatation. La compreſſion des glandes oblige la liqueur ſéparée à ſortir de ſes canaux excretoires, & à laiſſer vuides les follecules : mais ſi cette compreſſion dure longtems, le peu de ſang qui leur vient, à cauſe de la diminution du diametre de leurs arteres, ne fourniroit pas aſſez de la liqueur qui en doit être ſéparée, pour entretenir même la ſécretion ordinaire. Mais ſi le relâchement ſuit de près, les arteres ſe rempliſſent de beaucoup de ſang, la matiere de la ſécretion ſe hâte d'entrer dans les

II. Lettre.
follecules, où elle trouve peu de résistance, parce que la liqueur en vient de sortir. C'est ainsi que la sécretion de la salive & de toutes les autres liqueurs augmente.

C'est pour profiter de ces mouvements alternatifs, que la nature a placé les glandes salivaires les plus considérables, dans les endroits où elles se trouvent. Les masseteres en relevant la Machoire, compriment les parotides: les glandes maxillaires sont comprimées par la contraction des ptérigoïdiens internes, & les sublinguales par le milohyoïdien dans les differents mouvements qu'il fait faire à l'os hyoïde, & par les digastriques. Le relâchement de ces muscles succedant bientôt à leur contraction, le relâchement de toutes

toutes les glandes, que je viens de nommer, ſuccede auſſi de même à leur compreſſion. Comme la ſalive eſt neceſſaire, ſur tout lorſqu'on mange ; voilà la méchanique qui en précipite la ſécretion.

Quand je dis que la compreſſion ſeule des glandes n'eſt d'aucun avantage pour hâter leur action, je ne prétend pas parler de cette legere compreſſion, qui n'agiſſant que ſur les veines, n'eſt pas aſſez puiſſante pour ſe faire reſſentir juſques aux arteres ; car il eſt clair que dans ce dernier cas le ſang agira ſur les paroirs des arteres avec une force égale à la réſiſtance qu'il trouvera dans les vaiſſeaux veineux, ce qui fera que les parties proportionnées aux pores ſécretoires les enfileront & plus promptement &

II. Lettre.

en plus grande quantité. Mais aucune des glandes salivaires considérables ne se trouve dans le cas de cette legere compression, la Machoire étant luxée. Les maxillaires ne sont nullement comprimées, parce que dans le tems de la luxation les ptérigoïdiens internes sont moins gros qu'en tout autre tems : il n'est rien qui puisse comprimer les glandes sublinguales. Quant aux parotides, il suffit de sçavoir qu'elles ne fournissent gueres alors de salive ; car la bouche étant extrêmement ouverte, leur canal excreteur se trouve comprimé par la tension où est le buxinateur.

Après ce que je viens de dire, il semble qu'il ne reste plus qu'à conclure, que la sécretion de la salive est beaucoup

plus abondante dans l'état naturel que lorſque la Machoire eſt luxée ; il y a cependant, avant que de prononcer, quelques autres réflexions à faire.

II. LETTRE.

On peut admettre pour une des régles des ſécretions, que plus la vélocité du ſang qui va aux glandes, eſt grande, plus la ſécretion eſt conſidérable. Il s'enſuit que les muſcles, dont nous avons parlé ci-devant, étant tendus, le diamettre de leurs arteres eſt moindre qu'à l'ordinaire, & que le ſang doit refluer dans les arteres voiſins, où il ira d'une viteſſe proportionnée à la quantité augmentée. Ainſi donc, non-ſeulement les glandes dont nous avons parlé, mais même toutes celles qui ſont dans toute la bouche ayant, comme les muſcles, des arteres des caroti-

II. LETTRE.

des, elles recevront plus de liqueur qu'à l'ordinaire, & fourniront plus de salive.

De toutes ces réflexions attentivenent faites, & de toutes ces circonstances exactement comparées, il suit, quoique la vélocité du sang, qui va aux glandes de la bouche, soit plus grande, lorsque la Machoire est luxée, que lorsqu'elle ne l'est pas ; il suit, dis-je, qu'il se sépare cependant moins de salive. Car, 1°. les parotides qui sont les plus grosses n'en fournissent presque point, à cause de la compression de leurs canaux excreteurs. 2°. Parce que ni les maxillaires ni les soublinguales, qui sont après les parotides, les glandes de la bouche les plus considérables, ne sont point successivement comprimées & relâchées.

Outre les raisons que j'ai rapportées plus haut, pour prouver quel doit l'effet de ces mouvements alternatifs : Voici un exemple qui le rendra plus sensible. II. Lettre.

Il est un homme aux Invalides, auquel un coup de sabre a coupé le canal excretoire d'une des parotides ; sa jouë se trouve un peu moüillée par la liqueur qui en découle insensiblement. Quand il parle il en coule davantage, à cause des petits mouvements de la Machoire qui se font en parlant ; mais lorsqu'il mange c'est presque un ruisseau.

Comme j'ay parle' des signes de la luxation de la Machoire dans differents endroits, les voici tous rassemblez. La bouche du Malade est fort ouverte ; la salive en sort conti-

II. Lettre. nuellement, & cet écoulement doit être suivi de la secheresse du gozier & de la soif. Il vient, cet écoulement, aussi-bien que la difficulté de manger, de ce que la langue ne sçauroit s'appliquer au palais, pousser la salive & les aliments dans le pharinx & se replier dessus.

Si le Malade ne peut parler distinctement, j'en ai dit les raisons, aussi-bien que de la douleur * qui se fait continuellement sentir, & qui augmente quand on fait effort pour ouvrir ou fermer la bouche. Les jouës sont applaties à cause que la Machoire inferieure est éloignée de la superieure, & parce qu'étant plus avancée en devant que de coûtume, les angles de la bouche sont aussi plus avancez. Lorsque la luxation n'est que d'un côté, tous

* Pag. 74.

ces accidents ne ſont pas ſi conſiderables, & leurs ſuites ne ſont pas ſi fâcheuſes. La bouche eſt moins ouverte : le menton eſt tourné du côté ſain, de ſorte que les quatre dents inciſives inferieures répondent à trois inciſives ſuperieures, & à une canine. Il eſt encore un ſigne de la luxation de la Machoire des deux côtez, & dont notre Auteur ne parle point, quoique ce ſoit un des plus certains & un de ceux qui frappent davantage ; c'eſt que le menton ſaillit en devant, & que les dents inferieures ſont plus avancées que les ſuperieures, au lieu que dans l'état naturel c'eſt préciſement le contraire.

II. LETTRE.

Je ne sçai ſi vous ſentez comme moi, Monſieur, combien il eſt diſgracieux d'avoir

II. LETTRE.

incessamment les verges à la main. Je m'ennuye d'être à tous moments obligé de reprendre des fautes. Un Livre comme celui des Maladies des Os ne donne pas un moment de repos à un Critique. Permettez-moi d'en écarter la vûë pour quelque tems, & de me délasser à examiner une question assez curieuse, qui a rapport aux Maladies des Os.

Quand un os est rompu ou luxé, il y a des muscles qui sont alors plus relâchez qu'ils n'ont jamais été dans l'état naturel. S'il se passe beaucoup de tems sans qu'on remedie à la luxation ou à la fracture, lorsqu'on tentera la réduction, je dis que ces muscles souffriront, quoiqu'on ne les étende pas autant qu'ils le sont quelquefois dans l'état naturel. Dans la

la luxation de la Machoire inferieure par exemple, les ptérigoïdiens externes ſe trouvent extrêmement relâchez : mais la Machoire ayant reſté longtems luxée, ſi on la repouſſe en arriere, les ptérigoïdiens externes ſouffrent, quoiqu'alors ils ne s'allongent pas tant, à beaucoup près, qu'ils s'allongent dans l'état naturel, quand on ouvre extrêmement la bouche. II. Lettre.

Quand je dis que *ces muſcles ſouffrent*, je ne prétends pas avancer qu'il y ait quelque moyen d'empêcher cet inconvenient, ou qu'il ſoit de grande conſequence ; je propoſe ſeulement une queſtion que je regarde comme purement curieuſe.

Comment concevoir, dira-t'on, que des muſcles qui n'ont

II. LETTRE.

point été offensez, qui ont été dans un relâchement extrême, comment concevoir qu'ils souffriront pour prêter autant ou même moins qu'ils *prêtent* quelquefois dans l'état naturel? Rien en apparence de plus faux que cette proposition; j'ose cependant dire qu'elle est tres-vraye, & je n'ai besoin pour la prouver que d'un principe incontestable, auquel peu de personnes ont fait attention; c'est qu'un muscle laissé à lui-même dans l'animal vivant, se retire de telle façon, qu'il ne permet qu'avec peine qu'on l'étende jusqu'au point où il est naturellement. Nous en avons un exemple entre plusieurs, & qui est tres-sensible; le voici.

Un homme qui a été longtems à cheval, a beaucoup de peine à rapprocher ses cuisses

l'une de l'autre ; les muſcles adducteurs ne peuvent ſurmonter la réſiſtance, que leur font leurs antagoniſtes ; quoiqu'il ne ſoit arrivé à ces derniers, que d'être relâchez, puiſque ce n'eſt que la ſelle qui a écarté les cuiſſes. Ces derniers muſcles ſe trouvent préciſement dans l'état où ſont les muſcles, dont je parle dans ma propoſition.

On ſeroit d'abord porté à croire, que ſi dans l'exemple que je viens de citer, on ne peut rapprocher les cuiſſes, cela ne vient, que de ce que les muſcles adducteurs comprimez par la ſelle & trop longtems tendus, ont perdu la facilité de ſe contracter : mais on ſe détrompera facilement,

1°. En faiſant attention qu'on ne ſouffre point, ſi en ce cas on écarte ſoi-même ſes cuiſſes, ou

II. Lettre.

si on les fait écarter par quelqu'un : mais qu'on souffre seulement lorsqu'on veut les rapprocher.

2°. La force avec laquelle la bouche se referme lorsqu'on a remis la Machoire, qui est telle, que le Chirurgien doit craindre d'être mordu, est une preuve que les muscles étendus, du moins à un certain point & pendant un certain tems, se remettent facilement. Les sphincteres même, qui par des dilatations ou tres violentes ou fréquentes, augmentent leurs diametres, se resserrent beaucoup plus qu'ils ne le sont ordinairement, sitôt que la cause qui les élargit, est ôtée.

Quant à l'explication du principe dont j'ai parlé, elle n'est pas facile. Je vais cependant vous proposer ce que je pense.

II. Lettre.

Lorſque nous fléchiſſons l'avant-bras, nous ſentons le biceps ſe durcir à proportion que la main approche de la tête ; & ſi notre main dès le commencement ou au milieu de la flexion de l'avant-bras, ſe trouve chargée d'un poids, le biceps ſera dès lors dur aſſez conſiderablement plus ou moins : mais ſi quelqu'un approche notre main de notre tête, ſans que nous nous aidions, nous trouverons le biceps plus mol à la fin de la flexion qu'au commencement. Avant que de venir à l'explication de notre principe, je croi qu'il faut un peu nous arrêter ſur ces faits, que je tâcherai d'expliquer ſuivant le ſyſtême des véſicules, comme étant le plus reçu.

Lorſque nous fléchiſſons l'a-

II. LETTRE. vant-bras, sans qu'il soit chargé d'aucun poids, les vésicules se dilatent au premier commandement, pour ainsi dire, que leur en fait le liquide qui y entre : ou pour parler plus correctement, les vésicules, d'oblongues qu'elles sont dans l'état de relâchement, deviennent rondes, sans que le liquide fasse un grand effort pour écarter leurs parois, n'ayant à vaincre que la petite pesanteur de l'avant-bras. Voilà pourquoi l'on sentira les fibres du biceps assez lâches ; & comme les vésicules se trouvent plus remplies à la fin de la flexion qu'au commencement, voilà d'où vient que la dureté de ce muscle augmente. Mais lorsque l'avant-bras est chargé d'un grand fardeau, la force qui pousse le liquide dans les

véſicules, eſt comme arrêtée ou réprimée par le poids, qui empêche un grand & prompt écartement de leurs paroirs. Alors on doit appercevoir dans les fibres du biceps une grande roideur. II. Lettre.

Quant au troiſiéme cas, le biceps ſe trouve moins dur à la fin de la flexion qu'au commencement, parce que la perſonne qui nous fléchit le bras, eſt elle-même chargée du poids du bras, & elle ſurmonte la réſiſtance qu'euſſent fait les extenſeurs, qui dans le tems, que le bras eſt droit, tiennent, pour ainſi dire, en reſpect le biceps; il n'y aura point alors de cauſe de tenſion, & les véſicules ne ſeront point remplies; car notre volonté, qui, comme cauſe premiere, ou comme cauſe occaſionnelle,

II. Lettre.

envoye le liquide dans les muscles, n'est point, suivant la supposition, déterminée à l'y faire couler ; ainsi le racourcissement qui arrivera alors aux fibres du biceps ne sera produit que par des especes de replis de leurs differentes parties.

C'est une experience connuë de tout le monde, qu'un muscle détaché devient plus court qu'il n'a jamais été dans le corps. Ce n'est pas ici le tems de raisonner sur cette faculté, cette vertu, cette force, cette *tendance*, que les parties des fibres ont à se rapprocher les unes des autres : il nous suffit de sçavoir à present qu'elle est telle.

Lorsqu'un homme est à cheval, ses cuisses étant écartées par la selle, les fibres des muscles abducteurs des cuisses se

replient ſur elles-mêmes; leurs parties ont autant de facilité à ſe rapprocher, puiſque rien ne les en empêche, qu'elles en auroient ſi ces muſcles étoient détachez des os: leurs parties ſe rapprocheront donc de plus près, & ſe toucheront plus intimement. Il n'eſt pas étonnant après cela, s'il eſt beſoin de force pour ſurmonter une réſiſtance, qui ſera la même, & qui viendra de la même cauſe, qui unit & retient deux verres polis, deux marbres, &c. appliquez l'un ſur l'autre; delà ſuit bien clairement le ſentiment de douleur lorſqu'on voudra ſéparer ces ſurfaces qui ſe touchent; car tous les points des fibres, qui compoſent les petites parties dont les ſurfaces ſont ainſi appliquées, ſeront tirez à propor-

II. Lettre.

tion que ces surfaces résistent ; & ils seroient eux-mêms séparez, si leur adherance entr'eux n'étoit plus forte que celle de ces surfaces. Il n'y a plus qu'à appliquer aux ptérigoïdiens externes, & à tous les muscles, qui se trouvent dans le recachement dans le tems d'une fracture ou d'une luxation, ce que je viens de dire des muscles abducteurs des cuisses. Les parties de ces premiers muscles, ainsi que des derniers, se rapprochent, s'unissent, s'appliquent par leurs surfaces les unes aux autres, résistent à leur séparation, & par consequent à l'*extension* de leur corps.

Je vous avois dit, Monsieur, avant que de commencer la petite digression, d'où je sors, que nous retournerions au Livre des Maladies

des Os ; diſpenſez-moi de tenir ma parole. Je vous ai plus promis que je ne puis faire. Quand je penſe, que dans cette Lettre, & dans la précédente, je n'ai encore parcouru que huit pages du Livre de notre Auteur, je ſens qu'un plus long examen pouſſeroit ma patience à bout. D'ailleurs, je commence à m'appercevoir, qu'il m'eſt en quelque façon honteux de m'arrêter à critiquer un tel Ouvrage. Je conſens à le laiſſer deſormais continuer tranquilement ſa route vers l'obſcurité, où il eſt prêt de s'enfoncer.

J'ALLOIS FINIR ma Lettre ; mais j'ai crû que vous ne feriez pas fâché de ſçavoir la raiſon d'un certain mouvement, qu'on fait pour réduire une Machoire luxée. Si la lu-

II. Lettre.

xation est des deux côtez, l'Operateur place sur les dernieres dents molaires ses deux pouces, qu'il a auparavant garni de linge, afin de n'être blessé, ni par les inégalitez des dents, ni lorsque la bouche se referme; car il seroit mordu un peu vivement en cas qu'il n'écartât pas assez promptement ses pouces contre le dedans des joües. (Il ne se sert que d'un pouce, si la luxation n'est que d'un côté) ensuite il pousse en bas & en arriere la Machoire inferieure.

Il semble qu'il suffiroit de pousser en arriere, & que le mouvement en bas est inutile; car il ne s'agit que de replacer les condiles sur les talus, qui sont au-devant des cavitez glénoïdales, c'est-à-dire, plus en arriere & plus haut, que l'endroit où se trouvent les con-

diles luxez. Cependant cette pratique est bonne, elle est même nécessaire. C'est, disent * le Livre des Maladies des Os, & les Livres semblables pour allonger les muscles releveurs de la Machoire: Mais il est clair, que s'il y a une raison qui dut empêcher de pousser la Machoire en bas, c'est celle-là; car ces muscles releveurs, sont extrêmement tendus dans la luxation, & c'est les obliger encore à s'étendre davantage. Je ne me souviens pas d'avoir trouvé dans les Auteurs une raison beaucoup meilleure. Voici, ce me semble, la véritable; les condiles luxez ne sont plus sur les cartilages *mitoyens*; les bords anterieurs de ces cartilages, qui sont à la partie posterieure des éminences transversales, ne sont pas tout-

II. LETTRE.

* Pag. 81.

II. Lettre. à-fait de niveau avec elles, ils sont un peu plus bas. Il faut donc pousser en bas la Machoire, afin de faire descendre les condiles, pour qu'ils se placent au-dessous. Si l'on poussoit seulement la Machoire en arriere, les condiles pousseroient en même-tems ces cartilages, qui reculeroient pendant que les parties de la capsule articulaire, qui s'attachent aux cartilages & mitoyens, & aux bords de la cavité glénoïdale, le permettroient, ensuite cette capsule se déchireroit, & si l'on poussoit vivement, les cartilages se repliroient sur eux-mêmes. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble
Serviteur ***



RÉPONSE AUX DEUX LETTRES PRECEDENTES.

MONSIEUR,

VOS DEUX Lettres m'ont fait bien du plaiſir. Elles m'ont rappellé pluſieurs idées, que je n'avois plus, & m'en en donne une infinité d'autres, que je n'ai jamais euës. Mais ce ne ſont pas là les ſeuls avantages que j'en ai retiré. Elles ont ſervi à me faire connoître, que

le doute, que Descartes a établi dans les matieres de Philosophie, doit s'étendre jusques sur le mérite des Livres. Ce n'est pas assez pour juger qu'un Ouvrage est bon, que de sçavoir qu'il est d'un homme, qui a de la réputation, & qui est véritablement habile, puisque P.... qui occupe une place à l'Académie Royale des Sciences, où il a donné de si beaux Mémoires, qui, à ce qu'on m'a dit, reçoit tant d'applaudissements, quand il parle à Saint Côme, & qui est bon Anatomiste & bon Physicien, en a fait un si mauvais, ainsi que vous venez de me le faire voir. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble
Serviteur....



DISSERTATION

EN FORME DE LETTRES,

SUR LES MEMOIRES donnez à l'Académie Royale des Sciences par l'Auteur du Livre des Maladies des Os.

TROISIÉME LETTRE.

Monsieur,

Le doute, que Descartes a enseigné sur les matieres philosophiques, & que vous vou-

III. Lettre. lez avec tant de raison étendre sur le mérite des Livres, a lieu encore à l'égard des hommes mêmes.

Ce n'est pas assez, à mon avis, pour avoir une juste idée de quelqu'un, que de sçavoir ce qu'on en dit, & ce qu'il est. Aussi cet illustre * Ecrivain, qui a examiné avec de si bons yeux les cœurs des hommes de son siecle, dit qu'*il écarte* d'un certain homme riche *les valets qui le suivent, les chevaux qui le traînent, & un carosse doré, pour parvenir jusqu'à lui qui n'est qu'un fat.*

* Labruiere.

Assez souvent un homme occupe une place, qu'il ne doit qu'au hazard, à une protection ou à quelque favorable circonstance. Pour juger de lui sainement, il faut s'en rapprocher & l'examiner alors : car

la diſtance, qui a coûtume de diminuer les objets, fait préciſement le contraire à l'égard hommes. Tel paroît de loin un géant, & lorſqu'on le voit de près, on eſt étonné de ne trouver qu'un pigmée.

III. LETTRE.

Tous les avantages de l'examen, où ce doute engage, ne ſe terminent pas à nous faire appercevoir des défauts: ils ſeroient trop bornez ces avantages; on découvre quelquefois en examinant des qualitez, auſquelles on ne rend point, ou on rend trop peu de juſtice. D'ailleurs, ſoit qu'inſtruits par l'experience, qui nous a fait connoître, que les témoignages des hommes ſont ſujets à l'erreur; ſoit qu'un fond de malignité nous faſſe aimer à mal penſer des autres, nous ne ſommes jamais auſſi véritablement

III. Lettre.

perſuadé du mérite de quelqu'un, que lorſque nous l'avons reconnu par nous-mêmes. Je n'avois jamais, par exemple, aſſez eſtimé l'adreſſe & l'induſtrie de l'Auteur du Livre des Maladies des Os, quelque choſe qu'on m'en eût pû dire, avant que d'avoir vû moi-même, que tout devient dans ſes mains l'inſtrument dont il a beſoin, & ſans lequel un autre ne pourroit operer; qu'il tourne une aulne de toile de telle façon, qu'il y trouve pour ſes bandages & ſes appareils, ce que pluſieurs de ſes Confreres ne trouveroient pas dans deux aulnes; qu'ingenieux à imaginer des ſituations avantageuſes, des moyens faciles, que prompt à executer, il ne me laiſſoit pas douter, qu'il ne méritât (à quelque

choſe près) le titre de bon Chirurgien. Je dis à quelque choſe près, car quantité d'endroits de ſon Traité ſur les Maladies des Os n'autoriſent que trop cette reſtriction. III. LETTRE.

Mais ſi c'eſt avec plaiſir que je rend de lui un tel témoignage, ce n'eſt pas avec moins de juſtice que je lui refuſe le titre de bon Anatomiſte & d'habile Phyſicien, que vous lui donnez ſi liberalement.

Pour vous convaincre, qu'il n'eſt rien moins que Phyſicien, je puis vous renvoyer à l'explication, qu'il a donnée dans ſon Livre, de la *force* de la Poulie & de la Mouſle, à ce qu'il a dit du Rachitis & *de la modification de l'air* qui entre dans le poumon d'un homme dont la Machoire eſt luxée, & à mille autres traits, qui ſont au-

III. LETTRE.

tant de preuves certaines, & qu'on ne peut contester, du peu de lumiere qu'il a dans cette Science.

De cette ignorance de la Physique, j'en conclus directement & nécessairement, qu'il n'est pas bon Anatomiste. En effet, l'Anatomie sans la Physique n'est qu'un travail des mains, un fardeau pour la mémoire; l'esprit n'en reste nullement éclairé. Je ne veux pas seulement parler de cette Physique, qui est toujours prête à saisir les moindres apparences, & à élever sur les plus foibles conjectures de grands édifices, qui n'ont besoin pour rentrer dans le néant, dont ils sortent, que de la premiere réflexion d'un homme versé dans ces matieres: mais je parle de cette Physique, qui, de compagnie

avec la Géometrie, marche pas à pas, ſuit attentivement ce que lui découvre le ſcalpel, tire des concluſions immediatement appuyées ſur la ſtructure des parties, voit à quoi elle eſt deſtinée, à quoi elle ſe peut prêter, & ce qui lui répugne. Voilà la Phyſique que je demande dans un Anatomiſte. Jugez s'il en peut être dépourvû ; & vous jugerez en même tems ſi notre Auteur eſt Anatomiſte.

Si j'avois beſoin d'autres preuves du peu d'habileté de notre Auteur en fait d'Anatomie, je vous ferois reſſouvenir du ligament prétendu rond de la cuiſſe, de la maniere dont il dit que l'omoplate & l'humerus ſe touchent, de ce qu'il avance ſur les ligaments & la capſule de cette articulation,

III. Lettre.

ſur l'attache du biceps, ſur l'articulation de la Machoire inferieure ; je vous renvoyerois aux Lettres, que j'ai eu l'honneur de vous écrire : tout cela ne prouve pas moins qu'il n'eſt pas bon Anatomiſte, que cela prouve, qu'il a fait un tres-mauvais Livre ſur les Maladies des Os.

Ces réflexions ſont ſi naturelles, qu'elles ſe préſentent d'elles-mêmes. Vous les euſſiez faites, Monſieur, & même plûtôt qu'un autre, ſans un peu de prévention, dont les eſprits les mieux faits ne ſe garantiſſent pas toujours.

Ce que vous me rappellez dans votre Lettre en faveur de notre Auteur, je veux dire les grands applaudiſſements qu'il reçoit, lorſqu'il parle à Saint Côme, la place qu'il occupe

pe à l'Académie Royale des Sciences, les Memoires de cette Académie où l'on lit si souvent son nom ; toutes ces choses se rangent au tour de lui dans votre esprit, en prennent la défense, s'élevent contre les réflexions qui lui sont opposées, & les étouffent dès leur naissance.

III. LETTRE.

Je vois que c'est en vain, que je voudrois vous prouver par le Livre des Maladies des Os, que son Auteur ignore la Physique & l'Anatomie. En vain je vous en ferois compter toutes les pages, par autant de fautes qu'il s'en trouve dans celles où il a traité de la luxation de la Machoire ; vous ne manqueriez pas de me dire, qu'appliqué seulement à instruire ceux de sa profession, il n'a pas crû leur devoir parler avec e-

III. Lettre.

xactitude un langage, qui leur est inconnu; que son Livre est fait pour des Etudians en Chirurgie; mais que ses Mémoires Académiques, faits pour des Physiciens, sont écrits d'une maniere bien differente; qu'autrement on ne les liroit pas parmi ces Ouvrages, qui feront, connoître aux Siécles futurs combien ces derniers tems different de ceux qui les ont précedé par la beauté & la multitude des connoissances qu'on y a acquises.

Il faut donc que je vous fasse voir, que cet Auteur est par tout le même, soit qu'il écrive pour l'Académie Royale des Sciences, ou pour de jeunes Chirurgiens. Suivez-moi, Monsieur, dans l'examen que je vais faire de ses Memoires qu'on trouve parmi ceux de cette

illuſtre Compagnie . . . . . Mais de quel trouble ſuis-je agité en ouvrant ces Livres ? Quels ſentiments d'eſtime, de reſpect & de vénération s'emparent de mon eſprit ? O Mânes des DODART, des CASSINI, des HOMBERG, des VARIGNON, des LA HIRE, & vous Sçavants ANATOMISTES, MATHEMATICIENS, CHYMISTES & BOTANISTES pardonnez, ſi je cherche à critiquer dans ces Livres qu'on n'ouvre, que pour s'inſtruire ou pour admirer ; ils contiennent vos Productions les plus cheres, & qui feront éternellement honneur à l'eſprit humain ; mais ils contiennent auſſi des Ouvrages de l'Auteur du Livre des Maladies des Os.

III. LETTRE.

III. Lettre.

REFLEXIONS SUR LE MEMOIRE

qui a pour Titre :

De quelques-unes des fonctions de la Bouche.

HEureusement pour notre Auteur en 1715 la Classe des Eleves n'étoit point encore supprimée. Ce fut donc sous le nom d'Eleve que M. de Littre le fit entrer à l'Académie. Le premier Mémoire, qu'il y donna, c'est celui dont vous venez de lire le titre. On y trouve des choses qui lui ont véritablement fait honneur.

Mais avant que de les examiner, faisons quelques réfle-

xions sur le commencement du Mémoire. » Il n'y a personne, » dit notre Auteur, qui ne » boive & ne mange, qui ne » touſſe, ne crache & ne mou- » che ; tout le monde eſt ſujet » au vomiſſement & à rendre » des vents par la bouche. On » ſe gargariſe, on fume, on » prend du Tabac en poudre, » & on fait un grand nombre » d'actions de cette eſpece, » ſans connoître le jeu des par- » ties qni ſervent à ces fon- » ctions.

III. Lettre. Volum. des Memoires de l'Académie de 1715. pag. 141.

De qui notre Auteur veut-il parler dans ce début ? Sont-ce les Médecins, les Phyſiciens, les Anatomiſtes, qui ne connoiſſent pas le jeu des parties, qui leur ſervent à manger, à touſſer, à cracher, à fumer, à prendre du Tabac, à vomir, &c. ou ſi ce ſont ceux qui n'ont aucune

III. LETTRE.

teinture d'Anatomie & de Physique ? Si c'est à ces derniers qu'il s'adresse ; je ne vois point pourquoi de telles personnes n'igoreroient pas quels sont les mouvements des parties destinées à ces fonctions : je ne vois point même pourquoi n'ayant jamais appris quelles sont plusieurs de ces parties, elles n'en ignoreroient pas la conformation, les usages, & même assez souvent le nom ; ainsi en s'adressant à ces gens-là, c'est précisément la même chose, que si au milieu d'une nombreuse Assemblée dans laquelle il ne se trouvât pas une personne qui eût la moindre connoissance du Ciel, un Astronome s'écrioit : » vous sçavez » tous que le jour le plus court » de l'année se trouve dans le » mois de Décembre, & le plus

» long dans le mois de Juin : » mais vous ignorez tous quelle » eſt la valeur de l'arc de l'é- » cliptique que décrit dans ces » tems-là le Soleil ſur notre » horiſon.

Si c'eſt des Médecins & des Phyſiciens dont notre Auteur veut parler, je lui dirai au nom de tous, ſans avoir pour cela beſoin de recuëillir les voix, qu'il eſt dans l'erreur, puiſque la méchanique de toutes les actions dont il parle, à tres peu de choſe près, eſt aſſez bien connuë. Sans m'engager dans le long détail de leurs explications, je dirai ſeulement, que je ſuis ſurpris d'une choſe ; c'eſt que, s'il ignore quelles ſont les experiences, que tant d'habiles gens ont fait à l'occaſion du vomiſſement par exemple, & quelles connoiſſances on a ac-

III. LETTRE.

quis par leur moyen ; il ne devroit pas du moins ignorer, qu'on a fait des experiences, & que c'est une chose connuë.

TOUT CE PREMIER Mémoire roule sur les differentes manieres, dont on fait entrer les liquides dans la bouche. » On boit, * dit notre Auteur, » ou en versant le liquide, ou » en le pompant....... lors- » qu'on pompe, ou le liquide » entre seul, ou il entre avec » l'air.... S'il entre avec l'air, » on nomme cette façon de » boire, humer..... S'il en- » tre seul, voici en deux mots de quelle maniere notre Auteur dit que cela se fait. On présente le liquide à l'orifice des lévres, de telle façon qu'il le bouche entierement. Les lévres sont dans cette occasion

* Pag. 142.

l'extremité d'une pompe plongée dans un liquide ; la bouche en fait le corps, & la langue le piston : de sorte que la langue en se retirant dans le fond de la bouche est suivie du liquide pressé par l'air. Voilà donc une véritable pompe aspirante. Lorsqu'un enfant téte, lorsqu'on boit avec un biberon, un syphon, &c. c'est toujours, dit notre Auteur, le même usage de ces parties, la même méchanique. La liqueur entre dans la bouche de la même façon qu'elle monteroit dans une pompe aspirante.

III. Lettre.

Cette idée est véritablement belle, & l'on ne sçauroit trop loüer M. Bossuet Evesque de Meaux, d'avoir montré, en faisant cette découverte, qu'il n'avoit pas un esprit moins propre pour la Physique, que

III. Lettre. pour les Sciences, dont il faisoit une étude particuliere.

Oüi, Monsieur, c'est cet illustre Prélat, qui est Auteur de cette découverte; il y a plus de quarante ans, qu'il a dit dans les termes suivants : *Un petit Enfant, pour tirer des mamelles de sa Nourice la liqueur, dont il se nourrit, ajuste aussi bien ses lévres & sa langue, que s'il sçavoit l'art des Pompes aspirantes.* Vous voyez, que par ce Passage, la bouche est reconnuë pour être en possession de faire la fonction de Pompe aspirante.

Vous ne m'objecterez pas, je croi, que dans ce Passage M. Bossuet ne parle que de la langue & de la bouche d'un petit Enfant, & que dans le Mémoire de notre Auteur il est de plus parlé de la bouche &

de la langue des perſonnes avancées en âge ; car il eſt clair que M. Boſſuet n'ayant beſoin dans ce Paſſage, que d'un exemple, il n'a pas jugé à propos d'en rapporter pluſieurs, qui eſſent eu moins de force pour ce dont il s'agiſſoit. Peut-être même n'a-t'il pas eſtimé ce qu'il a dit, tout ce qu'il valoit, parce qu'il ne ſçavoit pas que cette doctrine fût ignorée. D'ailleurs, il ne s'agit que de découvrir une fois, que la bouche eſt en état de faire, & même qu'elle fait la fonction d'une Pompe aſpirante dans un cas, pour ſçavoir qu'elle la fait dans les autres cas ſemblables.

VOUS ESTES peut-être ſurpris de ce que M. Boſſuet ait pû faire une telle découverte ſur une matiere, qu'il paroiſſoit ſi

VII. Lettre.

peu cultiver. Mais revenez de votre étonnement ; il n'est point impossible qu'un si vaste génie, qui a pû rassembler un si grand nombre & de si differentes connoissances ; qui a paru dans la Chaire avec tant d'éclat ; qui a pû réünir, & mettre à la portée de tous les esprits, dans un seul petit volume, des faits aussi embroüillez que nombreux, qui composent l'Histoire de tous les Peuples ; qui a approfondi les points les plus abstraits de la Religion ; il n'est point impossible, dis-je, qu'un tel génie ait saisi une vérité Anatomique.

M. Bossuet jettoit quelquefois les yeux sur les préparations, par le moyen desquelles on enseignoit l'Anatomie à Monseigneur le Dauphin. Il

n'en fallut pas davantage à ce Prélat pour lui faire naître quantité d'idées ſur l'Oeconomie animale. Il les écrivit pour ſervir au Prince. On trouve dans cet Ouvrage des choſes qui feroient honneur à un Phyſicien. III. LETTRE.

DANS TOUS les tems il y a eu des hommes éclairez, qui ont donné lieu à des découvertes, ou qui ont eux-mêmes découvert des choſes, qui avoient échappé aux plus clairvoyants, & aux plus experimentez dans les Sciences & les Arts dont ces premiers n'avoient jamais fait aucune étude particuliere. Ce fut ainſi qu'un des plus beaux génies de ſon ſiecle Fra Paolo, ſur les ſeuls diſcours de ſon ſçavant ami Fabricius ab Aquapendente, conclud la néceſſité de la circulation du ſang, que n'avoit pû appercevoir un million de

III. Lettre.

Médecins & de curieux qui l'avoient précedé.

Il n'est peut être personne, de quelque profession qu'il soit, qui n'ait été frappé par certains traits, que le feu de la conversation ou la vivacité de l'esprit, sans le secours de la science, ont produit, & qui ont fait entrevoir des choses ausquelles on n'avoit jamais pensé. Je suis persuadé, que ces heureuses rencontres ont plus donné lieu à de belles découvertes, que les méditations les plus profondes. Il est un peu de routine dans toutes les Sciences : l'on étudie trop les uns d'après les autres, & c'est plûtôt l'histoire des pensées des hommes qu'on apprend, que sa propre raison qu'on consulte. Nous ne voyons que ce que ceux qui nous ont précedé ont

vû. Nous nous ſuivons tous pas à pas ; nous nous arrêtons où les autres ſe ſont arrêtez, & ſi quelquefois nous voulons aller plus loin, c'eſt toujours ſuivant leurs principes & leurs idées. Nous partons du point, où ils nous ont laiſſé ; de ſorte que ce ſont eux, qui penſent en nous, & non pas nous-mêmes ; c'eſt à dire, que nous penſons, comme ils euſſent penſé, & nous ne donnons point carriere à notre eſprit, qui nous eût peut-être conduit & plus loin & par de plus beaux chemins.

III. LETTRE.

C'eſt en ſe conſultant pour ainſi dire ſoi-même, que M. Boſſuet a dit de fort jolies choſes dans l'Ouvrage dont je viens de parler : mais pour le rendre plus conforme à ſon état & à ſes vuës, il a fait enviſa-

III. LETTRE.

ger l'homme, qui est le sujet de son Livre, du côté d'où l'on peut mieux appercevoir la grandeur de son Auteur; c'est pourquoi il l'a intitulé: *Introduction à la Philosophie. Ou de la Connoissance de Dieu & de soi-même.* Le nom de M. Bossuet fit naître à plusieurs personnes l'envie de lire cet Ouvrage: quelques-uns même en voulurent avoir des copies; car il ne fut point imprimé pendant la vie de M. Bossuet. Ce ne fut qu'en 1716, que quelques Libraires de la Place de Sorbonne penserent à le mettre sous la presse. Ils le firent approuver, & obtinrent le Privilege dans la même année, comme on le peut voir.

Ils avoient déja commencé à en tirer quelques feüilles, lorsque M. Bossuet Evêque de Troyes

& Neveu de celui dont nous parlons, offenſé de ce qu'on imprimoit ſans ſa permiſſion un Ouvrage de ſon Oncle, en retarda l'édition, qui ne fut permiſe qu'en 1722. C'eſt à la page 138 de ce Livre, qu'on lit tout au long le Paſſage que j'ai cité. *

III. LETTRE.

* Pag. 130.

Il ne reſte plus qu'à décider quel eſt le véritable Auteur de la découverte dont j'ai parlé. On ne peut pas dire que le Prélat l'ait priſe du Chirurgien, puiſque M. Boſſuet mourut en 1704: qu'il y a quarante ans, que ſon Ouvrage eſt fait, & que ce fut en 715, que notre Auteur a donné ſon Mémoire à l'Académie.

A préſent il ſuit de deux choſes l'une, ou que notre Auteur a pris cette idée de Monſieur Boſſuet, ou qu'il l'a auſſi

III. LETTRE. lui-même découverte. S'il ne l'a point prise de M. Bossuet, il peut se plaindre contre ceux, qui sont venus avant lui, de lui avoir volé ses pensées : mais croyez-moi, Monsieur, quand il se plaindra il ne le fera que des lévres ; car il ne sçait que trop bien, par malheur pour son amour-propre, qu'il ne se peut féliciter que de l'adresse du vol, & de l'honneur qu'il lui a fait, & non pas de la découverte même.

En effet, y a-t'il un moment à balancer sur ce qu'on doit croire en ce point ? Toute la Societé Royale de Londres, dans un Ecrit qu'elle rendit public, accusa M. Leibnitz d'être plagiaire de M. Newton au sujet des infiniment Petits ; homme cependant infiniment moins capable que notre Auteur d'u-

ne pareille action ; & cela sur une seule Lettre venuë en France, dans laquelle M. Newton avoit avancé assez peu de choses, pour qu'un esprit inferieur à M. Leibnitz n'eût pû être soupçonné de les y avoir apperçûës.

III. LETTRE.

Pour donner le titre de plagiaire à M. Leibnitz, en voilà bien moins qu'il ne s'en trouve pour le donner à notre Auteur. Le Livre de M. Bossuet a été fait pendant que Monseigneur le Dauphin apprenoit l'Anatomie, c'est à dire dans le tems que notre Auteur ne sçavoit peut-être pas encore lire, & ce Livre a été entre les mains de plusieurs personnes. Quelle présomption !

Ce n'est point pour moi une présomption mais une certitude, & ç'en seroit une pour vous indépendamment des preuves

III.
LETTRE.

que vous allez trouver, ſi avec certaines choſes, il m'étoit permis de vous citer les perſonnes, & de vous rapporter le tems, le lieu, & mille circonſtances qui dans pareils cas ſont infiniment.

MAIS POURQUOI chercher au loin des raiſons pour vous convaincre que notre Auteur n'a point avancé, ſans l'avoir lû auparavant ailleurs, qu'on peut pomper avec le ſeul ſecours de la bouche & de la langue, lorſque je puis vous prouver qu'il eſt impoſſible, qu'il ait fait cette découverte?

Vous ne douterez pas un moment de cette impoſſibilité, ſi je vous fais voir, que notre Auteur ignore, quels ſont les mouvements que la bouche fait en pompant; qu'il ignore ce que c'eſt que la peſanteur de

l'air ; qu'il ignore que l'air ſoit peſant. C'eſt ſon propre Mémoire, qui va me fournir les preuves de tout ce que j'avance. Commençons par le premier point.

III. LETTRE.

Preuve qu'il ignore quels ſont les mouvemens que fait bouche en pompant.

POUR QUE la bouche faſſe l'office de pompe aſpirante, & que la langue faſſe l'office de piſton, notre Auteur dit, page 143 ce qui ſuit. » Il faut que » le liquide ſoit préſent à l'ou» verture des lévres, qu'il la » bouche entierement ; enſuite » on rapprochera les jouës des » machoires pour diminuer l'eſ» pace de la bouche. On reti» rera la langue en arriere, & » le liquide viendra occuper » l'eſpace que tenoit la langue.

Souffrez, Monſieur, que je faſſe une petite digreſſion ; c'eſt un endroit du Paſſage que je viens de citer, qui la fait naître.

III. Lettre.

Si la Bouche est fermée ; il est clair qu'en colant contre les machoires aussi fortement, qu'il est possible, les jouës, qui les touchent naturellement, on ne diminuë pas plus l'espace de la bouche, qu'on diminuë la cavité d'une boëte de fer en appliquant un linge sur sa convexité.

Si la Machoire inferieure est éloignée de la superieure ; pour diminuer l'espace de la bouche *on ne rapproche pas les jouës des machoires*, mais on rapproche les jouës l'une de l'autre. Je ne m'arrête à cette méprise, que pour qu'elle ne vous embarasse pas dans la suite. Revenons à la question.

Dans le Passage, que je viens de citer, notre Auteur parle de pomper en bûvant dans un verre, ou dans vais-

ſeau ſemblable (comme il paroît par ces mots du même Paſſage, *il faut que le liquide ſoit preſent à l'ouverture des lévres*) & non pas de boire par le moyen du ſyphon, d'un biberon, &c. dont il parle plus bas. Or pour ſe préparer à boire dans un verre en pompant, on ne commence pas par rapprocher les jouës l'une de l'autre, ou ſi vous voulez, *les jouës des machoires*. C'eſt une précaution qu'on ne prend point. Elle n'eſt ni néceſſaire ni utile. III. Lettre.

Il ſe trouve un applatiſſement dans les jouës & même un enfoncement : mais ce n'eſt ni une condition ni une préparation pour pomper. Il arrive quand on pompe même, & il eſt l'effet de la même cauſe, qui oblige la liqueur d'entrer dans la bouche, c'eſt à dire,

III. LETTRE.

de la peſanteur de l'air, qui agiſſant & ſur la liqueur & ſur les jouës, lorſque la langue ſe retire dans le fond de la bouche, les oblige à occuper l'eſpace qu'elle laiſſe. Ce mouvement de la langue & l'enfoncement des jouës, ſe font préciſément dans le même tems, & même l'enfoncement des jouës n'eſt que la ſuite du mouvement de la langue.

Je croi que notre Auteur s'eſt étudié à dire dans ſon Memoire préciſément tout le contraire de ce qu'il auroit dû dire. Ce n'eſt point, ainſi que vous venez de le voir, pour ſe préparer à boire dans un verre, qu'on rapproche les jouës l'une de l'autre; mais c'eſt lorſqu'on ſe prépare à teter, ou à boire avec un ſyphon, un biberon, &c. Dans ces derniers cas, il faut

faut que nos lévres embraſſent exactement le mammelon ou l'extremité du biberon, qu'elles s'accommodent tellement à leur circonference, qu'il ne reſte pas le moindre paſſage à l'air ; c'eſt pour cela que le milieu de la lévre ſuperieure & de l'inferieure s'avance en devant, comme ſi nous faiſions la moüe, & que les coins de la bouche ſe rapprochent l'un de l'autre. Ainſi ſe forme la *rondeur*, qui embraſſe ſi exactement le biberon ou le mammelon. Par cette ſaillie que font ainſi les lévres en dehors, les joües doivent s'applatir, c'eſt à dire perdre cet arondiſſement, qu'en partie les dents & les machoires leur font prendre.

Si outre ce prolongement des lévres, on écarte conſiderablement les machoires l'une de

III. LETTRE. l'autre : voilà une ſeconde cauſe qui aidera à rendre les jouës encore plus applaties.

Vous voyez donc la raiſon pourquoi, lorſqu'on s'apprête à boire dans un verre en pompant, les jouës ne ſe rapprochent point l'une de l'autre; car 1°. il n'y a point alors de ſaillie de la part des lévres, parce qu'elles n'ont ordinairement qu'à embraſſer une petite partie du verre & du liquide, laquelle ſe trouve accommodée à leur ouverture naturelle. 2°. Les machoires ne s'écartent preſque pas, car la partie anterieure de la langue, qui ordinairement étenduë & applatie autant qu'il eſt poſſible, paſſe entre les dents ſuperieures & inferieures, pour aller s'appliquer comme un piſton à la ſurface, que lui préſente le li-

quide, n'a besoin pour cela, que d'un petit écartement de leur part. III. LETTRE.

A la vérité, lorsqu'on veut boire promptement & beaucoup à la fois, on commence par applatir les jouës ; il est clair, que ce n'est pas alors pour diminuer l'espace de la bouche, on souhaiteroit qu'il se pût augmenter : mais parce que les machoires sont fort écartées pour laisser passer à la fois une grande quantité de liqueur.

Ainsi l'éloignement plus ou moins grand des deux machoires, lorsqu'on se dispose à boire dans un verre en pompant, n'est point déterminé; il dépend de la petite ou de la grande quantité de liqueur, qu'on veut introduire dans la bouche, & de la maniere de pla-

III. LETTRE.

cer le verre : mais cet éloignement eſt un peu moins arbitraire, lorſqu'on boit avec un syphon ; car ordinairement ou le bout de la langue ſe ramaſſe, ſe groſſit, s'arondit & paſſe entre les dents, pour aller chercher l'extremité de ce tuyau, & s'accommoder à ſon ouverture ; ou l'inſtrument va, pour ainſi dire, chercher la langue au delà des dents ; or l'un & l'autre ne ſe peut faire ſans un écartement aſſez grand des machoires.

Je ne ſuis entré dans le détail, que vous venez de lire, qu'afin de vous faire voir, que dans tous les cas poſſibles, le rapprochement des jouës l'une vers l'autre *ne précede point le mouvement de la langue en arriere* ; ou que lorſqu'il le précede, *ce n'eſt point pour dimi-*

nuer l'eſpace de la bouche.

III. LETTRE.

POUR SUIVRE l'arrangement qui ſe trouve dans le Mémoire de notre Auteur, je devrois vous expoſer ſa doctrine au ſujet de l'air : mais comme j'ai commencé l'examen de ce qu'il dit ſur les mouvements des parties exterieures de la bouche, permettez que je le continuë. Nous reviendrons ſur nos pas.

ON FAIT quelquefois entrer la liqueur dans la bouche en inſpirant ; c'eſt ainſi qu'on prend du Caffé, du Thé, &c. Cette façon de boire s'appelle humer.

Lorſqu'on hume on éloigne les lévres des dents de devant. Notre Auteur dit p. 144 que c'eſt pour former un eſpace capable de contenir l'eau. Qui eſt-ce qui ne riroit pas d'une telle explication ? Rien ne me paroît

III. LETTRE.

plus plaiſant, que d'imaginer de l'eau ſuſpenduë entre les dents ſuperieures & la lévre de deſſus.

Explication de ce fait.

On avance les lévres quand on hume pour deux raiſons : 1°. Pour les approcher du liquide, afin qu'il entre dans la bouche en plus grande quantité ; car plus la liqueur eſt éloignée des lévres, plus il entre d'air & moins il entre de liqueur. 2°. Afin que l'ouverture des lévres devienne ronde ; autrement quand on inſpireroit, de la ſurface de la liqueur il s'en éleveroit une lame extrêmement mince, qui ne pourroit pas facilement être portée juſqu'à la bouche; car les parties d'air, qui ſe trouveroient auprès de cette lame, ſe hâtant d'entrer dans la bouche, heurteroient contre les

bords de cette eſpece de digue, & la dérangeroient; d'autres parties contenuës dans l'air, qui auroient plus de matiere que les parties de la liqueur avec un volume égal ou plus petit, en recevant de la preſſion de l'athmoſphere plus de mouvement, elles pénétreroient cette lame, & elles en écarteroient les parties de côtez & d'autres: or pour peu que ces parties s'écartent, les voilà hors de la route, qu'il leur faut prendre pour entrer dans la bouche: mais la bouche ayant une ouverture ronde, une colomne d'eau s'éleve, elle eſt portée vers la bouche ſans être preſque troublée dans ſa route; ſes parties ne ſont pas auſſi facilement écartées, que ſi elles formoient une lame. Or comme la forme de cilindre ou de paral-

III. LETTRE.

III. LETTRE.

lelipipede, que prend la liqueur en montant vers la bouche, dépend de la figure que prend l'ouverture des lévres, c'eſt pour donner à l'ouverture des lévres cette figure ronde, que la nature, d'autant plus ingenieuſe, que nous ignorons ſes deſſeins & ſes vûës, nous fait ainſi avancer les lévres en dehors.

EN VOILA ASSEZ, Monſieur, pour vous faire connoître, que notre Auteur n'eſt nullement au fait des mouvements de la bouche, quand on boit en pompant. Il ne me ſera pas plus difficile de vous prouver, qu'il ignore ce que c'eſt, que la peſanteur de l'air, & même que l'air ſoit peſant.

Preuves que notre Auteur ignore que l'air ſoit peſant.

CE N'EST PAS la peſanteur de l'air, qui le fait entrer dans la cavité d'un corps, dont on

écarte les paroirs : mais c'eſt la force que lui imprime la ſéparation des paroirs du même corps ; ou pour m'expliquer plus clairement, lorſqu'on ouvre un ſouflet, l'air ne s'y loge, que parce que ſes paroirs par leur écartement le preſſent & l'obligent d'entrer dans l'eſpace qu'ils viennent de former. Voilà, Monſieur, quelle eſt la doctrine de notre Auteur. Vous ne me croirez peut-être pas. En effet, la choſe n'eſt gueres croïable : mais liſez ce qu'il dit dans ſon même Mémoire, p. 144 ligne 9. » La ſeconde maniere » de faire entrer des liquides » dans la bouche en pompant, » dépend de la dilatation de la » poitrine. Par cette dilatation, » l'air exterieur pouſſe l'eau & » la fait entrer dans l'ouverture » des lévres «. Si vous voulez

III. LETTRE. quelque chose de plus marqué, de plus précis, s'il est possible, & de moins susceptible d'équivoque, lisez page 143 lig. 22; vous y trouverez ces mots: » Pour faire entrer la boisson » plus promptement & en plus » grande quantité, on écarte la » machoire inferieure de la su- » perieure, & la bouche occu- » pant plus d'espace au dehors » presse l'air exterieur, qui com- » prime la liqueur & la fait en- » trer dans la cavité de la bouche

N'est-ce pas dire bien clairement, que c'est à cette gêne, à cette pression, où l'air est mis par la dilatation de la poitrine & de la bouche, qu'est dûë la force, avec laquelle il entre, où il oblige ce qu'il rencontre dans son chemin d'entrer dans ces cavitez. Quelle absurdité! La colomne d'air, dont la pe-

ſanteur eſt égale à une colomne d'eau d'un pareil diametre & de trente-deux pieds de hauteur n'eſt rien, ſi nous nous en rapportons à notre Auteur; il n'en fait pas même mention, il ne la connoît pas: c'eſt l'écartement des paroirs qui fait tout. Ce n'eſt point par une autre force, que par celle que ces paroirs impriment à l'air, qu'il agit. Quelle ignorance! Et quels corollaires d'ignorance pour tous les autres points de la Phyſique! Parler de pompes aſpirantes dans le ſiecle où nous ſommes, & ne pas ſçavoir que l'air eſt peſant!

Mais, Monſieur, tâchez de vous perſuader, que votre Auteur a ſeulement voulu dire dans les Paſſages citez, que les paroirs de ces cavitez en ſe dilatant augmentent la force

Preuves que notre Auteur ignore les effets de l'action de l'air.

III. LETTRE.

avec laquelle l'air y eſt porté par ſon poids & ſon reſſort. Je veux bien en faveur de la bienveillance, que vous témoignez pour lui; je veux bien, dis-je, le ſuppoſer : mais ſi le ſentiment précedent n'eſt pardonnable qu'à un homme, qui faute d'oreilles n'auroit jamais entendu parler de la peſanteur de l'air, & qui, faute d'yeux n'auroit jamais vû aucunes des machines & des experiences, qu'on a faites à cette occaſion : ce dernier ſentiment ne peut certainement pas faire honneur à un Phyſicien de nos jours.

Tout le monde ſçait, à l'égard du ſouflet, qui par ſon tuyau communique avec l'air exterieur, qu'être dilaté & être rempli d'air, c'eſt préciſément la même choſe par rapport au

tems. Supposons cependant l'impossible, je veux dire, que les tables du souflet s'écartent de la valeur d'un pouce cube, avant que l'air y entre. L'air exterieur se trouvera alors comprimé de la valeur d'un pouce cube. Jugez combien la compression de la part de ce pouce cube aidera à l'action de la colomne d'air qui se présente à l'orifice du souflet, pour l'y faire entrer.

Mais comme l'air fait toujours effort pour entrer dans le souflet, avant même que ses paroirs se soient écartez de la valeur de la centiéme partie d'un pouce : sans doute l'air recevra une grande force de la compression, que cette centiéme partie d'un pouce imprimera à sa masse. Mais ni cette compression apparente, ni une au-

III. LETTRE.

tre encore, qu'on croiroit beaucoup plus conſiderable, ne ſont capables de rien ajoûter à la force de l'air. Si vous rempliſſez de Mercure un tube haut de vingt-ſept pouces & demi, il y reſtera ſuſpendu à la même hauteur, que ſi vous aviez fait votre experience dans un tube de ſoixante pouces. Cependant les trente-trois pouces vuidez de votre grand tube occupent un eſpace que l'air auroit rempli, ſi vous vous êtiez ſervi du petit tube, & par là l'air plus reſſerré en devroit donner des marques en faiſant monter plus haut le vif argent: ce qui n'arrive pas, parce que la matiere ſubtile qui pénetre les pores du verre, ſe loge dans ce prétendu vuide, & laiſſe l'air exterieur auſſi à l'aiſe que dans l'experience faite avec le petit tu-

be. Ou si vous voulez absolument, que les parties de l'air reçoivent une nouvelle compression, elle sera bien petite, & en se communiquant à la masse de l'air, elle ne deviendra pas sensible.

Ç'en est assez, Monsieur, sur cet Article. Je vous ai, je croi, tenu parole. Je vous ai prouvé, que notre Auteur ignore quels sont les mouvements de la bouche quand on boit en pompant, quel est leur méchanique, & quels sont leurs usages. Je vous ai prouvé, qu'il ignore que l'air est pesant, & qu'il ignore ce que c'est que la pesanteur de l'air & ses effets. Je vous ai donc prouvé, qu'il est impossible qu'il ait avancé, sans l'avoir auparavant lû ailleurs, que l'on peut pomper avec le seul secours de la langue & de la bouche.

III. LETTRE.

N'ATTENDEZ PAS que desormais je revendique la moindre chose dans le reste de ce Mémoire & dans le suivant. Je suis tres-persuadé, qu'ils ne contiennent plus rien, qui n'appartienne à notre Auteur. Tout est frappé à son coin.

QUAND ON VERSE brusquement le liquide tout à la fois dans la bouche, notre Auteur dit, que cela s'appelle *sabler*. On peut, selon lui, *sabler* de deux manieres. Ces deux manieres, suivant son calcul, se subdivisent encore en deux autres. Dans les deux dernieres *la valvule du gozier s'ouvre*, dit-il, *ou en l'eloignant de la langue, ou en éloignant la langue de la valvule, pour laisser passer tout d'un coup la liqueur* du vaisseau *dans le gozier, sur laquelle la langue se rétire aussitôt,*

tôt, pour pouſſer le liquide dans l'œſophage, & pour baiſſer l'épiglotte, afin de garantir la trachée artere. III. LETTRE.

Notre Auteur conçoit, que la liqueur ne peut demeurer dans le gozier, ſans incommoder la trachée-artere; & c'eſt pour empêcher cet accident, qu'il veut que la langue ſe retire dans le fond de la bouche, immediatement après que la liqueur y ſera, pour fermer la trachée-artere en abaiſſant l'épiglotte deſſus ſon ouverture, & pour, en preſſant la liqueur, l'obliger à entrer dans l'œſophage. Mais on voit facilement, que la liqueur ſéjournant dans le gozier, c'eſt à dire ſur l'ouverture même de la trachée-artere & aux environs, pendant que la langue ſe retire en arriere pour abaiſſer l'épi-

III. LETTRE.

glotte & pour chaſſer la liqueur dans l'œſophage, on voit facilement, que quelque prompt, que notre Auteur ſuppoſe le mouvement de la langue & l'abaiſſement de l'épiglotte, une partie de la liqueur aura eû le tems d'entrer dans la glotte.

En effet, il ſeroit impoſſible qu'il n'y en entrât pas, ſi une autre cauſe n'empêchoit les liquides d'y tomber dans le tems que l'épiglotte eſt levée. Notre Auteur auroit reconnu cette vérité, s'il eût fait attention, que lorſqu'on avale dans une ſeule fois une quantité de liqueur aſſez conſiderable pour remplir preſque tout le gozier, la langue en a déja obligé une partie d'entrer dans l'œſophage, avant que l'épiglotte ſoit ſur l'ouverture de la

trachée-artere. De plus, lorſqu'on vomit, certainement l'épiglotte n'eſt point abaiſſée : ce qui vient de l'eſtomac paſſe ſur l'ouverture de la trachée-artere ſans y entrer. III. LETTRE.

La cauſe, qui dans ces deux cas, empêche, que la trachée-artere ne ſoit incommodée, eſt la même, qui l'empêche encore dans le cas dont parle notre Auteur. C'eſt cette cauſe qu'il auroit dû chercher, & qu'il n'eſt point impoſſible de trouver. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble
Serviteur ***

IV. Letire.



DISSERTATION

EN FORME DE LETTRES;

SUR LES MEMOIRES donnez à l'Académie Royale des Sciences par l'Auteur du Livre des Maladies des Os.

QUATRIÉME LETTRE.

Monsieur,

Ceux qui font un mérite à notre Auteur des applaudissements, qu'il reçoit, lors-

qu'il parle à Saint Côme, connoiſſent bien peu ce que c'eſt que ce lieu. Croyez-moi, les lauriers, qui y croiſſent, ne ſont point des rejettons de celui, dans lequel Daphnée cherie d'Apollon fut métamorphoſée.

Les Auditeurs, qui pour la plûpart ſe connoiſſent mieux en perruque & en friſure, qu'en Anatomie ou en Chirurgie, applaudiſſent indifferemment à tout ce qu'on leur dit; c'eſt une coûtume parmi eux. Quelques-uns même, & peut-être n'eſt-ce pas le plus petit nombre, n'y vont, ainſi que les Enfans vont à l'Office pendant la Semaine-Sainte, que pour y battre des mains.

Ce n'eſt pas, que s'il eſt parmi les Chirurgiens, des gens aſſez ſimples, pour ſe feliciter

de pareils applaudissements, je veüille troubler leurs innocents plaisirs. J'en suis bien éloigné : je leur conseillerois même de se faire un mérite de l'odeur des essences & des savonettes, que répandent les mains de leurs Auditeurs.

Hâtons-nous de quitter Saint Côme, pour suivre notre Auteur sur un plus beau Théâtre.

Reflexions sur le second Memoire qui regarde les fonctions de la Bouche.

Celui-ci commence à la p. 12 des Mémoires de l'Académie de l'année 1716. Notre Auteur entreprend d'y rendre raison des differentes manieres dont se fait la déglutition. » Pour » parcourir, dit-il, toute la

» méchanique de la déglutition » des differents liquides ; je » traiterai, 1°. de celle qui se » fait imperceptiblement de « l'humidité qui coule des par- » ties qui sont au-delà de la » valvule. 2°. De la dégluti- » tion de la salive. 3°. Des ma- » nieres d'avaler les choses qui » viennent du dehors dans la » Bouche.

IV. Lettre.

La déglutition de l'humidité, qui coule des parties, qui sont au-delà de la valvule, dit notre Auteur, dans le Passage que je viens de citer, *se fait imperceptiblement*. Ce mot imperceptiblement se peut entendre de deux façons, c'est-à-dire, ou bien que cette humidité, sans autre secours, que la seule disposition des parties sur lesquelles elle glisse, & par sa seule pente, s'insinuë dans le pha-

IV. LETTRE.
rinx, & delà le long de l'œſophage juſques dans l'eſtomac ; ou bien que nous en faiſons la déglutition moyennant la langue & comme à l'ordinaire, mais ſans que nous nous en appercevions.

Je croi que notre Auteur n'a rien voulu dire, & même qu'il n'a rien dû dire, que ce que je rapporte d'abord ; car ſi par ce mot *imperceptiblement* il vouloit ſeulement faire entendre, qu'on avale cette humidité, ſans y faire attention ; il ne caracteriſeroit pas par là l'eſpece particuliere de déglutition, qu'il dit ſe faire de cette humidité : Puiſque, 1°. elle auroit beſoin des mêmes mouvements que la déglutition de la ſalive & de la boiſſon. 2°. Parce qu'aſſez ſouvent nous faiſons la déglutition de la ſalive

ſalive ſans nous en apperce-voir.

Mais à la ligne 15 de la même page, notre Auteur décide lui même la queſtion, & il ſe détermine en faveur du ſens que j'ai rapporté d'abord. Voici ce qu'on y lit. *L'humidité de la partie poſterieure de la valvule & de la racine de la langue, celle du nez & du gozier coulent imperceptiblement dans l'œſophage, celle qui moüille le plus profond du gozier ne fait que ſuivre ſa pente, &c.*

Il n'y a pas à douter après cela, que notre Auteur ne veiülle dire que ces humiditez s'inſinuent d'elles-mêmes & ſans aucun ſecours juſques dans l'eſtomac; car 1°. il dit ſeulement *qu'elles coulent dans l'œſophage*, & non pas qu'elles ſont forcées d'y entrer, façon de par-

IV. LETTRE. ler dont il ſe ſert au ſujet de la déglutition, qui a beſoin des mouvements de la langue.

2°. Il dit que l'humidité, *qui moüille le fond du gozier, ne fait, pour couler dans l'œſophage, que ſuivre ſa pente.* Si c'eſt ſa ſeule pente qui la fait couler depuis le fond du gozier juſques dans l'œſophage, il n'y a donc ni mouvement ni action des autres parties qui lui facilitent le paſſage du pharinx qui eſt entre le gozier & l'œſophage.

Après tout cela, ne doit-on pas être étonné de trouver plus
*P. 13. l. 26 bas *, que *bien entendu, que quoique ces humiditez coulent dans le fond du pharinx, elles ne pourront paſſer dans l'œſophage, ſans le mouvement de la forte déglutition, qui ne ſe fait pas ordinairement pour chaque goutte.*

Mais au reſte, cette dernie-

re réflexion, par laquelle il désapprouve les précedentes, sur quoi est-elle fondée ? Le pharinx est-il si exactement fermé, qu'aucune goutte de liqueur, pas même (pour me servir de l'heureuse expression de notre Auteur) *des humiditez* ne puissent s'insinuer entre ses plis & ses rides.

Notre Auteur dit, page 15 ligne 4, que *la valvule sert à la déglutition, parce qu'elle ouvre ou ferme le passage de la bouche & du nez conjointement avec la langue.* Voici les remarques qu'on peut faire sur ce petit article.

1o. Il n'est pas vrai, que la valvule serve à la déglutition, en ouvrant le passage du nez.

2o. La langue ne ferme point une partie du passage du nez.

3o. Il n'y a, que la valvule, qui le ferme.

IV. LETTRE.

4°. Par conſequent la valvule ſeule l'ouvre.

5°. Peut-être que notre Auteur, en diſant, que *la valvule ouvre & ferme le paſſage du nez conjointement avec la langue*, a voulu faire entendre, que la langue ne fait que prêter du ſecours & contribuer aux mouvements, que fait, pour ouvrir & fermer le paſſage du nez, la valvule, qui ſeule a cette fonction. Mais comme notre Auteur dit auſſi en même tems, que *la valvule ouvre & ferme le paſſage de la bouche conjointement avec la langue*, & comme réellement la partie inferieure de ce paſſage eſt occupée par la langue, & la partie ſuperieure par la valvule, la langue & la valvule ferment chacune une partie de ce paſſage de la bouche; on ſera obligé de prendre

dans deux differents ſens le mot *conjointement*, qui ne ſe trouve qu'une fois dans le petit article cité. Ainſi il faut que notre Auteur ait voulu, qu'en liſant, *que la valvule ſert à la déglutition, parce qu'elle ouvre ou ferme le paſſage de la bouche & du nez conjointement avec la langue*, qu'on conçût, que la valvule ouvre & ferme le paſſage de la bouche conjointement avec la langue, en tant que la valvule & la langue ouvrent & ferment chacune une partie du paſſage de la bouche; & que la valvule ouvre & ferme le paſſage du nez conjointement avec la langue, en tant que la langue facilite les mouvements, que fait la valvule pour ouvrir & fermer le paſſage du nez.

I V. LETTRE.

6°. Mais ſi l'art, que notre

Auteur fait paroître en renfermant dans un seul mot tant de choses & si differentes, peut faire honneur à son esprit, je crains, que l'endroit, où se trouve ce mot, ne donne une mauvaise idée de sa science. En effet, cela doit faire croire, qu'il n'a jamais connu les muscles salpingo-staphilins internes, qui, attachez aux parties des os pierreux les plus voisins des apophises épineuses des os sphénoïdes, descendent le long de la partie inferieure de la trompe d'Eustathius, & se vont perdre sur la face posterieure de la valvule, où les fibres d'un côté se croisent avec les fibres de l'autre. On doit croire encore; qu'il ne connoît point les muscles pharingo-staphilins, qui de l'endroit du pharinx où commence l'œso-

IV. Lettre.

phage vont en maniere d'arc à la partie inferieure laterale de la valvule ; car si la valvule sert à la déglutition en fermant le passage du nez, elle le peut aussi-bien fermer par le moyen des muscles, que je viens de nommer, qu'avec le secours de la langue.

IV. LETTRE.

7°. Quand même on entendroit par ces mots (*la valvule ouvre le passage du nez conjointement avec la langue*), que la langue ne fait autre chose, que d'aider à la valvule à ouvrir le passage du nez, je vous avouë, que je n'y comprendrois rien. L'ouverture du passage du nez est dûë aux muscles glosso-staphilins & aux salpingo-staphilins externes. Ces derniers muscles ont une de leurs attaches, ainsi que les internes du même nom, auprès de l'ouver-

IV. LETTRE.

ture osseuse de la trompe d'Eustachius, mais un peu exterieurement ; ensuite devenus tendineux, ils passent dans le crochet de l'aile interne des apophises ptérigoïdes, lequel sert de poulie, & se répandent, après s'être élargis, sur la face anterieure de la valvule. Les glosso-staphilins des côtez de la langue montent aux parties laterales de la valvule. Lorsque la valvule est relevée, ces deux paires de muscles sont les seuls qui la baissent, & qui par consequent *ouvrent le passage du nez.*

QUAND JE LIS le long article, qui commence à la page 15 ligne 11, il me semble lire un Roman, un Conte fait à plaisir; c'est un pur jeu de l'imagination de notre Auteur. De toutes les facultez de son ame, elle est celle qui lui ser-

davantage. Lorſqu'une raiſon ne ſe montre pas d'abord ; lorſqu'un fait eſt un peu difficile à examiner, elle lui préſente ce que bon lui ſemble ; & lui, un peu trop prévenu en faveur de cette trompeuſe, en adopte les phantômes, comme un autre adopteroit des véritez. J'aurois ſouhaité ne mettre ici qu'un extrait de cet Article : mais pour éviter la confuſion je ſuis obligé de le tranſcrire tout au long ; le voici.

La premiere fonction de la langue eſt de réünir & de ſe charger d'une certaine quantité de ſalive ; ce qu'elle peut faire en bien des façons. Quelquefois elle forme un creux depuis ſon bout juſqu'à ſon milieu, creux ſemblable à l'écope dont ſe ſervent les Bâteliers pour vuider l'eau de leur bateau ; ou bien elle amaſſe la ſa-

IV. LETTRE.

live entre elle & la voûte du palais en s'applatiſſant & faiſant toucher ſes bords à toute la circonference des dents & des gencives, avec tant d'exactitude, qu'elle empêche que cette liqueur ne s'y échappe. Mais pour placer ainſi les liquides, elle fait differents mouvements. 1°. Elle applique ſon bord à la partie poſterieure des dents de devant de la Machoire inferieure, enſuite elle baiſſe ſon bout au deſſous depuis l'extremité des dents juſqu'à la racine du filet, & preſſant toutes ces parties, elle oblige la ſalive qui étoit deſſous de monter deſſus; pour lors, par un mouvement tres-prompt, elle revient en preſſant & balayant, pour ainſi dire, les mêmes parties, non ſeulement depuis la racine du filet juſqu'aux dents de la Machoire inferieure, mais même juſqu'aux bords des gencives

de la Machoire superieure, ce qu'elle fait en s'applatissant pour mieux contenir le liquide dans l'espace qu'elle conserve entre elle & le palais, ou en s'élargissant pour approcher & joindre exactement toute sa circonference aux gencives de toutes les dents de la Machoire superieure, ausquels elle s'applique si bien, que la salive ne peut s'échaper. Dans cet instant cette liqueur est comme renfermée sous la voûte du palais & soutenuë par la langue qui est plus ou moins plate ou creuse, selon qu'il y a plus ou moins de salive à contenir. Une troisiéme façon de ramasser & réünir la salive, est de, &c.

Avez-vous remarqué la beauté de la comparaison, que notre Auteur fait de la figure que prend la langue en se creusant pour rassembler la salive, avec

IV. LETTRE.

l'écope dont se servent les Bâteliers pour vuider l'eau de leur bateau ? Il s'est sans doute sçû bon gré d'avoir si bien rencontré. Il n'aura manqué de se dire à lui-même avec Sosie :

Où mon esprit prend-il toutes ces gentillesses ?

Je serois tenté de croire, qu'il n'a entré dans tout le détail qu'il fait des mouvements de la langue, que pour placer le joli mot d'écope. Revenons à la question.

Notre Auteur veut expliquer dans le long Article, que vous venez de lire, comment la langue réünit la salive & s'en charge. Il semble d'abord qu'il veut dire, qu'elle le fait de deux differentes façons, dont l'une est de se creuser en forme d'écope, & l'autre de s'applatir,

en faiſant toucher ſes bords à toute la circonference des dents ; mais il ſemble auſſi, que ce n'eſt pas cela qu'il veut dire, puiſque, quand la langue ſe creuſe & s'applatit de la maniere qu'il prétend, ce n'eſt que pour ſoûtenir la ſalive réunie & la porter au palais ; mais non pas pour s'en charger & la réünir.

Ainſi notre Auteur a tort de nous donner l'enfoncement de la langue & ſon applatiſſement pour deux manieres de réünir la ſalive ; puiſqu'après que cette partie l'a réunie réellement & s'en eſt chargée, ſi elle s'applatit, ou ſi elle ſe creuſe, ce n'eſt que pour conſerver la ſalive, que des mouvemens précedents lui ont procuré & en commencer la déglutition.

Au reſte il faut ſçavoir, ſi,

IV. LETTRE.

quand la langue forme ce creux, la ſalive eſt déja ſur l'endroit qui ſe doit creuſer. Si elle y eſt, il falloit dire comment la langue a fait pour l'y raſſembler & s'en charger, puiſque c'eſt préciſément l'action de la réünir & de s'en charger, que notre Auteur entreprend d'expliquer, car la ſalive ne ſe trouve pas d'elle-même ſur cet endroit : pluſieurs Anatomiſtes n'oſent dire qu'il s'en ſépare dans la langue.

D'ailleurs, les parties de la langue, qui ne ſont pas en repos, dans le même tems, qu'elle paroît le moins en mouvement, l'élevation de ſon milieu, l'applatiſſement dans ſes bords, qui font ſa ſituation ordinaire, tout cela fait tomber dans la cavité de la bouche le peu de ſalive, qui peut ſuinter de la

langue & des glandes du palais, & empêche qu'il ne s'en réuniſſe ſur la langue en aſſez grande quantité, pour qu'elle ait beſoin de ſe creuſer pour la contenir.

Mais peut-être que la langue ſe creuſe ainſi depuis ſon milieu juſqu'à ſa pointe pour ſervir de réſervoir à la ſalive qui s'y ramaſſe inſenſiblement? Belle précaution de faire ainſi tenir la langue en ſentinelle long-tems dans une ſituation gênante, pour empêcher la ſalive, qui peut ſuinter de ſa partie anterieure & de quelques glandes du palais qui y répondent, de tomber dans la cavité de la bouche, d'aider à y porter la fraîcheur & l'humidité; & pourquoi? ſeulement pour avoir occaſion de faire la déglutition. C'eſt là tout ce que pourroit

faire un enfant qui badine.

IV. LETTRE.

Notre Auteur continuë ainſi : * *Ou bien la langue ramaſſe la ſalive entre elle & la voûte du palais, en s'applatiſſant & faiſant toucher ſes bords à toute la circonference des dents & des gencives avec tant d'exactitude, qu'elle empéche que la liqueur ne s'y échappe.* Cet ou bien, par où commence cette phraſe, qui nous annonce l'explication de la ſeconde maniere dont la langue réünit la ſalive & s'en charge, eſt un trompeur : car tout ce qui le ſuit, ſuppoſe que la ſalive eſt réünie, & que la langue en eſt chargée ; puiſqu'il n'y eſt parlé, que de la maniere dont elle conſerve cette ſalive, & dont elle la tient entre elle & le palais, ainſi que je l'ai déja dit.

* Endroit de l'Article rapporté.

Immediatement après, notre Auteur ajoûte ; * *mais pour placer*

* P. 15. l. 20.

cer ainsi les liquides, la langue faisant de differens mouvements, &c. Il semble, nonobstant tout ce que notre Auteur vient de de dire, & la maniere dont il l'a dit, il semble, que ce soit par ces *differens mouvements* dont il va entreprendre l'Histoire, que la langue réünit la salive & s'en charge. Mais il se rencontre une difficulté ; tous ces mouvements ne tendant qu'à un même but, & ne faisant que se suivre les uns les autres pour une fin unique, ne constituent qu'une sorte de réünion de la salive ; & par l'article qui suit, on voit, qu'il en a dû parler de deux, puisqu'il entreprend l'explication d'une autre maniere, qu'il appelle la troisiéme.

Examinons presentement les mouvemens qu'il fait faire à la

IV. LETTRE.

langue. 1°. *Elle applique*, dit-il, *son bout à la partie posterieure des dents de devant de la machoire inferieure, ensuite elle baisse son bout au dessous depuis l'extrémité des dents jusqu'à la racine du filet, & pressant toutes ces parties, elle oblige la salive qui étoit dessous, de monter dessus; pour lors par un mouvement tres-prompt elle revient en pressant & balayant, pour ainsi dire, les mêmes parties, non seulement depuis la racine du filet jusqu'aux dents de la machoire inferieure, mais même jusqu'aux bords des gencives de la machoire superieure.*

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, quelque chose de bien imaginé dans l'espece d'exercice, ou l'ordonnance les mouvements, que notre Auteur vient de faire à la langue? Cela ne vous charme-t-il pas? Mais...

dites-moi . . . . en concevez-vous bien toute la beauté ? Si vous êtes connoiſſeur, il eſt impoſſible que vous ne vous écriyez pas,

IV. LETTRE.

Belle imaginative
Qui ne cede en valeur à perſonne qui vive.

L'Etourdi.

Mais ce qui augmente le prix de ce que vous venez de lire, c'eſt que tout part du cerveau de notre Auteur ; je vais vous faire voir dans le moment qu'il n'y a rien de ſemblable dans la nature.

En effet, quand, afin de faire revenir de la ſalive dans la bouche exprès pour l'avaler, on eſt obligé de promener le bout de la langue depuis les gencives juſqu'au filet, & enſuite depuis le filet juſqu'aux gencives en preſſant les parties ſur leſquelles il paſſe, il faut qu'alors le

IV. Lettre.

gozier ſe trouve bien ſec ; car s'il y avoit de la ſalive dans la bouche, tous ces mouvements ne ſeroint pas neceſſaires. Or c'eſt s'adreſſer aſſez mal, & le gozier court riſque de n'être pas fort bien humecté ; car le bout de la langue, en preſſant les environs du filet, nepeut exprimer que tres-peu de ſalive & d'un petit eſpace ſeulement ; encore même ne profite-t-on gueres des glandes maxillaires & ſublinguales, dont les canaux excretoires s'y ouvrent. Il n'y a que l'orifice de ces canaux, & une tres-petite portion du corps des ſublinguales, qui ſe trouvent comprimez. Un autre que notre Auteur, au lieu d'imaginer de certains mouvements de la langue, qui ne furent jamais bien propres à procurer de la ſalive, ainſi qu'il

eſt facile de s'en convaincre, eût dit ſimplement après avoir conſulté l'experience, qu'une legere inſpiration dans le tems que la bouche eſt fermée, fait couler dans la bouche de tous côtez des ruiſſeaux de ſalive.

En ſecond lieu, la langue ne peut gueres enlever la ſalive qu'elle a exprimée par ſon frotement: 1°. Parce que dans le tems que la partie anterieure de la langue qui eſt repliée en deſſous, part de la racine même du filet pour revenir vers les dents, ſes parties laterales ne touchent point aux endroits du deſſous de la bouche qui leur répondent, elles ne *balayent* donc point ces endroits; ainſi la ſalive s'y logera. 2°. A meſure que le bout de la langue avance vers les dents, ces mê-

IV. LETTRE.

mes parties laterales sont deux especes de voutes, qui servent de retraite à la salive. Ainsi combien de mouvements que la langue a fait se trouvent inutiles ? Que de peines perduës ?

IL EST un avantage en critiquant l'Auteur du Livre des Maladies des Os. On est exempt de descendre dans des artifices bas, cependant trop ordinaires à ceux qui attaquent les Ouvrages des autres : Il n'est pas besoin de chercher par des détours subtils à l'interpreter du mauvais côté & à l'attirer, pour ainsi dire, dans l'erreur ; il s'y trouve naturellement tout porté ; & par une fecondité étonnante, il a attaché autant de nouvelles fautes à ses passages qu'ils sont susceptibles de differentes explications.

La réfutation que je viens

de faire du dernier article dans toutes les manieres qu'on le peut entendre, épargnera à la bienveillance que vous faites paroître pour notre Auteur la peine de chercher un ſens où il ſoit irreprehenſible ; ce n'eſt pas que je veüille le priver de tous les effets de votre bonté; & pour vous le prouver, je n'entreprendrai point de rendre raiſon de la confuſion qui ſe trouve dans le ſtile de l'article que je viens d'examiner ; dites-nous vous-même, pourquoi il n'a pas donné de ſon meilleur ; je veux dire de ce ſtile élevé & châtié, dont il peut, ainſi qu'il en fait modeſtement confidence au Lecteur dans la Préface de ſon Livre, ſe ſervir quand il veut, depuis ſurtout qu'en s'éloignant de ſa jeuneſſe il a penſé qu'il ne devoit plus être * *ſimple*. Reſerve-t-il

* Voyez la Préface du Livre des Maladies des Os.

IV. LETTRE. ce beau ſtile pour une plus favorable occaſion ou pour des auditeurs plus dignes ? Je ne ſuis pas aſſez méchant pour lui imputer une telle penſée. Dieu me garde de lui faire cette injure. Je ſuis même perſuadé, qu'il aimeroit mieux, qu'on crût, qu'il a manqué de jugement, que de reſpect & de reconnoiſſance envers ces illuſtres Academiciens, qui l'ont honoré juſqu'au point de lui permettre de s'aſſeoir avec eux.

» Une troiſiéme façon, dit
Page 16. » notre Auteur dans l'article » ſuivant, de ramaſſer & réünir la ſalive, eſt de fermer » exactement les machoires, & » les lévres, de faire toucher la » langue à tout l'eſpace de la » voûte du palais, à toutes les » dents, les gencives, & l'endroit du deſſous de la bouche

» fermé

» fermé par la machoire infe- IV. LETTRE.
» rieure, enſuite de retirer la
» langue en arriere, en ſe ſer-
» vant d'elle comme d'un piſ-
» ton; pour lors la ſalive doit oc-
» cuper la place que la langue
» aura quittée.

1°. Quand on veut boire en pompant, on a ſoin de faire occuper exactement l'ouverture des lévres par la liqueur pour empêcher que l'air n'entre dans la bouche : C'eſt pour la même raiſon, que lorſqu'on veut pompre de la ſalive on rapproche les lévres l'une contre l'autre ; ce qui ſuffit, ſans qu'il ſoit beſoin *de fermer les machoires.*

2°. Je doute qu'on puiſſe faire remplir par la langue toute la capacité de la bouche, enſorte qu'elle s'y applique exactement de tous côtez. Pour moi j'ai reconnu, après y avoir fait

IV. LETTRE.

attention, car on s'y peut facilement tromper, que ma langue ne touche pas à la partie moyenne du palais, pendant qu'elle occupe entierement le dessous de ma bouche. D'ailleurs ce n'est point une condition nécessaire. On peut pomper de la salive, & l'on peut boire en pompant, après avoir beaucoup écarté les machoires l'une de l'autre, & même après avoir avancé le bout de la langue au-delà des dents. Or il est hors de doute, quoiqu'alors les jouës rentrent en dedans, que l'extrémité de la langue, de quelque maniere qu'elle se grossisse, ne pourra jamais exactement toucher & le dessous de la bouche & la voûte du palais en même tems.

CE SOIN que notre Auteur prend de faire ainsi remplir par la langue tout le creux de la

bouche lorſqu'on pompe, me feroit preſque ſoupçonner, qu'il s'imagine que l'action de pomper ne ſe peut faire de la part de la bouche, s'il y reſte de l'air. En ce cas il ſe tromperoit ; on peut pomper de l'eau avec une pompe dont on aura déja auparavant conſiderablement élevé le piſton, & elle pompe comme une autre, à cette difference près, que l'eau n'y pourroit pas monter à trente-deux pieds. Il en eſt de même à l'égard de la bouche ; la langue en ſe retirant y laiſſe un air moins condenſé, & qui par conſequent doit ceder à l'air exterieur ou au liquide qu'il y pouſſe.

IV. LETTRE.

SI NOTRE Auteur ignore les conditions qui permettent de pomper, il ignore auſſi celles qui en empêchent. Il dit à la fin de la page 16 & au com-

IV. LETTRE.

mencement de la ſuivante, que la langue pompe la ſalive en retirant ſon bout vers ſon milieu ou une partie laterale ſur l'autre: c'eſt ce qui ne ſe peut abſolument; il faut qu'elle ſe retire juſqu'au-delà de la valvule; autrement l'air que la bouche contient & qui eſt en aſſez grande quantité, ſur tout lorſque les machoires ſont beaucoup écartées, prendroit la place que la partie de la langue qui ſe remuë, quitteroit, & par conſequent il ne ſe feroit aucune diminution de reſiſtance. D'ailleurs, ſuppoſons que la langue occupe tout l'eſpace de la bouche dans le tems que les dents inferieures ſont exactement rapprochées des ſuperieures; en ſe remuant d'un côté ſur l'autre elle ne feroit que frotter les parties de la bouche. Il

faut que pour pomper, la langue retire en arriere jusqu'au-delà même de la valvule, sa partie posterieure qui en s'avançant en devant étoit venuë grossir l'anterieure pour lui faire ainsi remplir toute la bouche. IV. LETTRE.

POURQUOI notre Auteur ne nous parle-t-il pas de la situation de la valvule lorsqu'on pompe? Il avoit promis dès le commencement de son premier Mémoire de rapporter quel est l'usage de chaque partie dans l'execution des fonctions de la bouche. Que ne nous dit-il donc que la valvule alors abaissée sur la langue, empêche que l'air, qui se trouve dans le gozier & dans les narines, de communiquer avec la partie anterieure de la bouche, & d'y entrer lorsque la langue s'en retire, ce qui rendroit les mou-

vements de cette partie inutiles.

IV. LETTRE.

JE NE VEUX PAS laiſſer paſſer la derniere occaſion qui ſe préſente de vous dire ce que je penſe ſur l'action de pomper avec le ſeul ſecours de la bouche. Elle n'eſt pas fort en uſage ; & on pourroit je croi aſſurer, que tel buveur de profeſſion n'a peut-être pas bû pendant tout le cours de ſa vie un ſeul verre de vin de cette façon. Quand on boit, ou on verſe la liqueur dans la bouche, on l'y fait entrer en inſpirant. L'autre maniere eſt trop lente, pour être miſe en pratique : car la langue ne ſe pouvant pas retirer bien loin, & ainſi la réſiſtance de l'air qui eſt contenu dans la bouche ſe trouvant trop peu diminuée, il ne peut monter que tres-peu de liqueur à chaque coup de piſton.

Il ſemble que cette maniere de faire faire à la bouche l'office de pompe aſpirante devroit avoir beaucoup lieu, lorſqu'on boit avec un biberon ou un ſyphon : Mais comme il faut commencer par pomper l'air, qui ſe trouve dans le tuyau avant que la liqueur monte juſqu'à la bouche, il arrive que, ſi le tuyau eſt long, on ſera ennuyé dès les premiers mouvements qu'on aura fait faire à la langue, parce qu'ils n'auront ſervi qu'à introduire de l'air dans la bouche : on ne les continuëra pas long-tems, & on leur ſubſtituera une legere inſpiration, de laquelle on ſentira auſſi-tôt l'efficacité par l'abondance de la liqueur dont elle remplira la bouche.

On peut dire que M. Boſſuet en découvrant que la bouche

IV. LETTRE.

eſt en état de faire la fonction d'une pompe aſpirante, en a en même-tems annoncé l'uſage le plus ordinaire, qui eſt lorſque les Enfans tétent.

Cependant cette découverte peut être encore d'une autre utilité. Si notre Auteur ne pouvoit pas en homme ſcrupuleux s'approprier ce qui appartient à M. Boſſuet, il pouvoit en bon Phyſicien en profiter, je veux dire en faire de juſtes & de belles applications. Une des plus grandes queſtions qu'on agite en Phyſique, c'eſt de ſçavoir ſi le fœtus ſe nourrit par le moyen du cordon umbilical ou par la bouche. L'un & l'autre ſentiment a de grands défenſeurs. Ceux qui attribuent cette fonction au cordon umbilical, avancent qu'il eſt impoſſible que le fœtus avale de la liqueur

contenuë dans lammios. On n'oppoſe à cette difficulté que des raiſons foibles & incapables de la détruire. Notre Auteur en donnant un moyen de réſoudre cette objection, ne ſe ſeroit-il pas fait un honneur mille fois préferable à la fauſſe gloire qu'il ſe promettoit du vol? S'il eût été homme propre à faire des reflexions & à prendre les choſes du bon côté, il eût fait une bonne application de la découverte de M. Boſſuet, en diſant, que quoique le fœtus ne reſpire pas, il peut cependant faire entrer de la liqueur de lamnios dans ſa bouche en retirant ſa langue en arriere, c'eſt-à-dire, en ſe ſervant d'elle comme d'un piſton. Cette liqueur étant une fois dans ſa bouche, elle n'a point beſoin d'air pour entrer dans

I V. LETTRE.

l'œſophage, la langue en ſe repliant ſur elle-même ſuffit pour l'y pouſſer. Le ſeul deſſein des deux Mémoires de notre Auteur, qui ſont ſur les fonctions de la bouche, ne le devoit-il pas naturellement conduire à faire des réflexions ſur celle du fœtus ? Il n'eût pas à la verité, par l'explication que je viens de donner, décidé la grande queſtion; mais il eût peut-être levé un des grands obſtacles qui s'oppoſent à ſa déciſion. C'eſt toujours quelque choſe. Des réflexions faites à propos réünies à celles qu'on a déja & avec d'autres que le tems & de nouveaux examens fourniront, nous procureront ou à nos neveux des lumieres ſur les matieres qui ſont encore les plus obſcures.

L'ACTION de pomper de la

ſalive en faiſant ſervir la langue de piſton, n'eſt pas, à mon avis, auſſi fréquente que celle qui ſe fait en inſpirant, dont notre Auteur ne parle point. La bouche étant fermée, & la valvule laiſſant une libre communication entre la bouche & les narines, ſi la poitrine ſe dilate, l'air qui vient par le nez, & celui qui eſt dans la bouche le plus voiſin de la trachée-artere, prendront le chemin du larinx : ainſi les tuyaux excreteurs des glandes parotides, maxillaires, ſublinguales, linguales, labiales, palatines, & buccales ſeront pompez ; parce que l'air qui eſt reſté dans la bouche s'eſt trouvé affoibli pendant un moment. De cette façon mille ruiſſeaux de ſalive coulent de tous les côtez.

Il n'y a pas lieu de craindre

IV. Lettre.

que la ſalive entre avec l'air dans la trachée-artere, car l'air même de la bouche le plus voiſin de la glotte ne commence à y entrer, & le plus éloigné n'en approche qu'à proportion qu'il vient de la ſalive remplir l'eſpace que celui-ci quitte. S'il étoit poſſible que la valvule, pendant cette inſpiration fermât tellement l'ouverture des narines, qu'elle ne cedât pas à toute la force de l'athmoſphere, qui la preſſeroit pour l'obliger de s'abaiſſer, ou ſi le nez étoit bouché, l'air contenu dans la bouche ne deſcendroit dans la trachée-artere que juſqu'au point, que celui qui ſeroit dans les poulmons & celui qui reſteroit dans la bouche ſe trouvaſſent en équilibre l'un avec l'autre.

Pendant le tems de cette inſ-

piration la langue étant plus ou moins applatie, mais ayant toujours ſon extrémité anterieure un peu élevée, afin de ne pas boucher les ouvertures des glandes ſublinguales & maxillaires, & de celles qui ſont auprès, recevra le liquide pompé.

Il eſt encore une maniere de faire couler de la ſalive dans la cavité de la bouche, mais en beaucoup moindre quantité. C'eſt ſimplement de preſſer les jouës & les lévres contre les machoires & les dents : de cette façon les glandes qui ſont dans ces parties, donneront la liqueur qu'elles contiennent & qui coulera ſur la langue qu'on tiendra pour cet effet applatie ſur le deſſous de la bouche.

Comme il ne paroît pas clairement, que notre Auteur ſe ſoit engagé de rapporter toutes

IV. LETTRE.

les differentes façons dont on peut faire venir de la salive dans la bouche, il seroit excusable de n'avoir pas fait mention de celles dont je viens de parler, si elles n'étoient aussi frequentes & aussi réelles que les deux dont il parle pag. 13 de son Memoire, sont mal fondées.

NOTRE AUTEUR DIT pag. 17 l. 4 ce qui suit : » Pour pom» per la salive, &c. . . . . ce n'est » pas dans cette seule occasion » qu'on pompe quelque endroit » de la bouche ayant les lévres » ouvertes ; on le peut faire pour » débarasser les dents des ali» ments qui y sont restez, & » cela peut servir non seulement » pour le dedans des machoires, » mais même pour le dehors, en » faisant passer la langue entre » les machoires, & la tournant » dans tous les endroits de l'in-

» tervale que les lévres & les » joües peuvent laiſſer entre » elles & les dents. IV. LETTRE.

Je n'ai pas beſoin de faire de longs raiſonnements pour prouver, qu'il eſt impoſſible de pomper, les lévres étant ouvertes, un petit morceau d'aliment, de la façon qu'il appelle *en dedans des machoires*; puiſqu'alors l'air peut venir librement de tous côtez occuper l'eſpace que la langue quitte en ſe retirant.

Je conviens, que ce que notre Auteur avance, peut être vrai; mais dans un ſens ſeulement, qui certainement n'eſt pas celui qu'il a eu dans l'eſprit, comme il eſt facile de voir. Le voici. On ferme les lévres exactement, excepté ſeulement, qu'à l'endroit qui répond préciſément à l'interſtice

IV. Lettre.

des dents, entre lesquelles est retenu le petit morceau d'aliment, on éleve un peu une petite portion de la lévre superieure, ou on abaisse une petite portion de l'inferieure, suivant qu'il se trouve entre les dents superieures ou les inferieures : Ensuite on inspire ou on retire la langue en arriere; ainsi la résistance, qui est dans la bouche étant diminuée, l'air se hâte d'y entrer par la petite ouverture des lévres, & y pousse avec force le petit corps étranger : Et si ce petit corps n'occupe pas entierement l'interstice des dents entre lesquelles il se trouve, l'air en y passant avec d'autant plus de rapidité, que le passage est plus étroit, & que le mouvement de la langue ou l'inspiration ont été prompts, il emportera avec

lui

lui dans la bouche cette petite partie.

S'il y en a encore de ces petits corps dans differents interstices des dents, on travaille à les en ôter les uns après les autres de la même façon ; c'est-là la maniere la plus ordinaire de débarasser les dents, lorsqu'on n'employe point de secours étranger.

Ce que je viens de dire, regarde seulement la premiere partie du Passage que j'ai cité. Quant à la seconde, dans laquelle notre Auteur prétend, que la langue peut, les lévres étant ouvertes, en passant entre les joües & les machoires, pomper les petites parties qui se trouvent entre les dents : Tout ce que je puis dire de moins désavantageux pour lui, c'est qu'il ne s'est pas suffisamment expliqué.

IV. LETTRE.

Lorsque pour pomper je porte la langue entre les dents & la lévre superieure, par exemple ; les lévres peuvent être ouvertes, mais la superieure s'applique tellement aux environs de la langue, qu'elle ne laisse aucune entrée à l'air exterieur pour occuper la place que quitte la langue lorsqu'elle descend, & ainsi l'air de la bouche peut pousser dans ce nouvel espace le corps étranger.

Quand on fait avancer la langue d'un côté ou de l'autre entre les dents & les joües, comme on ne peut ordinairement fermer à l'air exterieur tout le passage, les lévres étant toujours supposées ouvertes, on y pompe plus difficilement ; quoiqu'à dire vrai, tant dans ce dernier cas, que dans

le premier même, cette action s'y fait bien imparfaitement ; car l'air exterieur oblige les lévres & les joües à se coler aux gencives & aux dents à mesure que la langue se retire : ce qui empêche les petits corps étrangers de sortir entierement de l'interstice des dents.

Le plus grand secours que nous puissions retirer de la langue, par rapport aux parties d'aliments engagées entre les dents, c'est qu'elle pince entre elle & les dents la partie de ces petits corps étrangers qui les déborde, & par cette compression qu'elle continuë en se remuant de differents côtez, elle les emporte.

Quoique toute cette matiere de la déglutition soit facile à entendre à un homme qui connoît un peu la structure des

IV. LETTRE. parties qui y ſervent ; il n'eſt pas également aiſé de réfuter les mauvais raiſonnements qu'on fait à ſon occaſion ; parce que cela demande de trop grands détails Je finirai donc ici l'examen de ce ſecond Mémoire : ce n'eſt pas qu'il n'y ait encore des fautes ; mais ce que vous en avez vû juſqu'ici ſuffit pour vous faire juger de ſon mérite. Paſſons préſentement aux autres Mémoires de notre Auteur.

Voici le titre de ceux qu'il donna à l'Académie en 1716.

Deſcription d'un Fœtus difforme.

Proprietez & deſcription d'une Machine de nouvelle invention, ſervant à réduire les Os caſſez & démis ; enſemble la maniere de s'en ſervir.

Obſervation ſur un Ulcére

carcinomateux & fistuleux, qui perce le fond de l'estomac en dedans, & les tégumens de la région umbilicale en dehors.
IV. Lettre.

En 1717 il n'en donna point.

Voici ceux qu'il a donné en 1718.

De l'ὑδροκέφαλον HUDROKEPHALON *Hydrocephale* ou tumeur aqueuse de la tête.

D'un nouvel Instrument de Chirurgie.

Description d'une Boëte de nouvelle invention pour le pansement des fractures compliquées de la jambe.

Parmi les Mémoires de 1719 on n'en trouve point de notre Auteur.

Dans ceux de 1720 on n'en trouve point encore, non plus que dans ceux de 1721.

Dans le Volume de 1722, il y en a trois.

IV. LETTRE.

Obſervation ſur la rupture des Tendons d'Achilles.

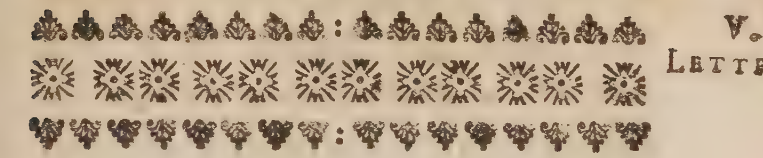
Obſervation Anatomique & Pathologique ſur les Chutes qui cauſent une luxation de la Cuiſſe, dont les Auteurs n'ont point écrit.

Pluſieurs Obſervations ſur une Maladie des Os nouvellement connuë.

L'EXAMEN de tous ces Mémoires demande bien encore une Lettre. Remettons-le donc, s'il vous plaît, à une autre fois. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur ***



V. LETTRE.

DISSERTATION

EN FORME DE LETTRES,

SUR LES MEMOIRES donnez à l'Académie Royale des Sciences par l'Auteur du Livre des Maladies des Os.

CINQUIÉME LETTRE.

MONSIEUR,

LES MEMOIRES de notre Auteur ſur les fonctions de la Bouche, nous ont occupé plus

V. LETTRE.

long-tems que ne feront ensemble tous les autres qui me restent à examiner ; car ou les matieres que ceux-ci contiennent, ou ne sont point de Physique, ou elle ne sont point traitées physiquement.

REFLEXIONS
SUR LE MEMOIRE
qui a pour Titre :

DESCRIPTION D'UN FOETUS DIFFORME.

Volume des Memoires de l'Académie de 1716. p. 89.

NOTRE AUTEUR nous dit, que ce Fœtus n'avoit ni peau, ni muscles à la partie anterieure de l'abdomen; que ses deux uretheres n'aboutissoient point à une vessie, mais qu'ils s'ouvroient en dehors. Il ajoûte, qu'*il n'avoit pas les fesses bien marquées*, *LA*

RAYE

RAYE ETANT ENTIEREMENT EFFACE'E, que les gros inteſtins lui manquoient, &c.

V. Lettre.

Quoique nous ayons un aſſez grand nombre d'Hiſtoires de Fœtus mal conformés, pour en remplir plus d'un Volume ; & quoi qu'aujourd'hui ceux qui ont les formes les plus bizarres ne ſoient pas capables d'étonner la moindre perſonne, tant on ſçait combien la nature ſe jouë ; on ne doit pas négliger de les examiner encore à preſent ; car ils peuvent donner matiere à des réflexions, autant utiles, que curieuſes, s'ils tombent entre les mains de quelques-unes de ces perſonnes, qui ſçavent tout mettre à profit pour les Sciences, qui ont eu le bonheur de s'attirer leurs ſoins & leurs attentions. Ce qui eſt le plus imparfait porte ordi-

V. LETTRE.

nairement le plus de marques de la maniere dont il eſt formé. Souvent ne découvrons-nous pas la néceſſité de certaines parties, laquelle nous verions bien-tôt ſi elles manquoient. Dans l'état naturel tout eſt ſi bien lié, qu'il reſte quelquefois peu de jour pour faire des découvertes. Nous appercevons mieux l'intention de la nature & ſa manœuvre, lorſqu'elle manque ſon coup, que lorſqu'elle réüſſit. Si jamais on parvient à découvrir de quelle maniere ſe forme & ſe dévelope l'animal, ce pourra bien être à quelque fœtus défectueux qu'on en aura obligation.

C'eſt apparemment cette découverte, ou quelqu'autre conſidérable ſur l'Oeconomie animale, que notre Auteur

aura faite, à la faveur du fœtus dont il parle. Il n'en faut pas douter ; car de ſçavoir que dans le mois de Janvier de l'année 1716, il eſt né un enfant, qui porte, comme un millon d'autres, des marques du caprice, pour ainſi dire, de la nature, il n'y a rien d'utile & d'intereſſant pour l'Académie & le Public. Il n'y a même rien de nouveau que la datte. Voyons donc quelle eſt cette découverte.

V. LETTRE.

Notre Auteur, après nous avoir dit ce qu'il a crû en commençant la Diſſertation de ce Fœtus, & ce qu'il n'a pas crû: ce qu'il a fait, & ce qu'il n'a pas fait: où il a été d'abord embaraſſé, & où il ne l'a pas été: de quelle façon il s'y eſt pris, & de quelle façon il ne s'y eſt pas pris; il fait le détail de

V. LETTRE. ce qu'il a trouvé dans ce Fœtus.

Juſques-là, il n'eſt encore que l'Hiſtorien de ce Fœtus; ce n'eſt encore que le diſſequeur qui a parlé: Voici le Phyſicien, voici l'Académicien qui parle. Ecoutons. De tout ce qu'il a apperçu, on en peut déduire quatre importantes Réflexions.

Ce Fœtus n'étoit ni fille ni garçon, *parce qu'il n'avoit ni matrice, ni ovaire, ni teſticules ni proſtales, ni veſſicules ſeminales*, & parce que notre Auteur *ignore ſi un petit corps ſpongieux qu'il appercevoit, étoit une verge ou un clitoris*. Premiere Réflexion.

P. 94. l. 7.

Comme cet enfant a vêcu quatre heures, *on peut douter que les muſcles du bas ventre ſoient auſſi eſſentiels qu'on dit*

P. 94. l. 33.

qu'ils le ſont, à la reſpiration. V. LETTRE.
Seconde Réflexion. Mais qu'il me ſoit permis auſſi d'en faire une à l'occaſion de celle-ci. Ceux qui diſent que les muſcles du bas ventre ſervent à l'expiration, ne nient pas que les cartilages des côtes, la tendence des poumons à ſe retrecir, &c. n'y contribuent auſſi; & par conſéquent que la reſpiration ſe puiſſe continuer ſans le ſecours des muſcles du bas ventre : mais d'une maniere à la verité plus gênante pour l'animal. C'eſt-là tout ce qu'avancent ceux dont parle notre Auteur; & s'ils diſoient quelque choſe de plus il ne ſeroit point beſoin d'un Fœtus pour leur apprendre qu'ils ſont dans l'erreur; il ſuffiroit de les faire reſſouvenir, qu'un animal, à qui on a coupé les muſcles du bas

V. LETTRE. ventre, ne meurt pas tout d'un coup.

Une troisiéme Réflexion est, P. 94. l. 36. *que comme il paroît assez vraisemblable, que les muscles du bas ventre servent effectivement aux fortes respirations que nous faisons dans nos actions* VIGOUREUSES, *dans le chant, le jeu des instrument à vent, dans la toux, & dans les cris : peut-être cet enfant ne seroit-il pas mort, s'il eût crié un peu plus tard :* Ne trouvez-vous pas que notre Auteur a eu raison de placer là un *PEUT-ESTRE*? Car combien d'enfans, qui ont les muscles du bas ventre, & dans lesquels il ne se trouve aucun des défauts qui étoient dans celui-ci, périssent comme lui dans le jour qui les a vû naître ? Et combien de choses peut-être plus puissamment que ses cris, ont pû obli-

ger la mort à hâter ſes pas ? Il faut croire que la nature qui avoit été aſſez avare à ſon égard pour lui refuſer des téguments, des muſcles, une veſſie, de gros inteſtins, des ſphincteres, & des parties qui lui euſſent donné place dans une des deux claſſes qui compoſent tout le monde, ne lui avoit pas prodigué les moyens d'entretenir une longue vie.

V. LETTRE.

La quatriéme Réflexion & la plus importante eſt celle-ci. Mais pour en bien comprendre toute l'étenduë & la délicateſſe ; redoublez, Monſieur, votre attention, s'il vous plaît. Je vous ai dit, ou du moins j'ai dû vous dire, que les ureteres de ce Fœtus ne s'ouvroient point dans une veſſie, mais en dehors, ſans être garnis de ſphincteres, & que

V. LETTRE.

l'anus n'avoit point non plus de ſphinctere, de là il ſuit, écoutez bien, de là il ſuit, prenez bien garde, de là il ſuit, *que s'il eût vecu* (a) *il eût rendu l'urine goute à goute & involontairement* (b) & *les excrements ſtercoriaux* auſſi *involontairement*.

(a) Pag. 94. l. 14.
Ibid. l. 20.

Je viens de trouver encore une autre Réflexion, mais qui n'eſt pas comme les autres à la ſuite de l'Hiſtoire du Fœtus, mais dans le milieu. La voici. Les arteres iliaques étoient beaucoup plus petites qu'à l'ordinaire; *il n'étoit pas néceſſaire*, dit notre Auteur, *qu'elles fuſſent plus conſidérables, puiſque ſes cuiſſes & ſes jambes étoient beaucoup moins groſſes qu'elles ne devoient être*. Mais, Monſieur, notre Auteur n'auroit-il point deviné auſſi juſte, s'il eût dit, que les extremitez inferieures

P. 90. l. 22.

n'avoient pas beaucoup profité, parce que les arteres iliaques, qui leur devoient fournir la nourriture, étoient très-petites?

V. LETTRE.

REFLEXIONS

SUR LE MEMOIRE

Qui a pour titre :

DESCRIPTION D'UNE BOETE DE NOUVELLE INVENTION POUR LE PANCEMENT DES FRACTURES COMPLIQUE'ES DE LA JAMBE.

CETTE BOETE ne peut être que commode à ceux qui seront assez malheureux pour en avoir besoin.

Volume des Mémoires de l'Académie de 1718. pag. 312.

Les Chirurgien Confreres de notre Auteur ne s'en servent point ; ils affectent même de n'en pas parler dans le détail

V. LETTRE.

qu'ils font des Inſtruments de Chirurgie. C'eſt peut-être l'effet d'une baſſe jalouſie. Mais au reſte quelques raiſons qu'ils puiſſent avoir, on peut cependant dire, & ſans trop le flater, ce dont je croi vous ne me ſoupçonnerez pas, qu'elle eſt préferable à celle qui eſt en uſage.

Elle tient la jambe du Malade un peu fléchie, & c'eſt la ſituation la plus avantageuſe qu'elle puiſſe avoir, on peut même ſans s'expoſer à rien déranger, tantôt la lever & tantôt l'abaiſſer, ce qui n'eſt pas peu utile; car la ſituation la plus commode ne peut être que gênante ſi-tôt qu'un Malade eſt obligé d'y reſter long-tems.

C'EST CETTE BOETE, un porte-éguille, & pluſieurs autres petits riens en apparence, mais

qui ſont de quelque utilité par les moyens qu'elles donnent aux Chirurgiens d'operer avec plus de facilité & de promptitude, par les petites commoditez qu'elles ménagent aux Malades, par la durée & la vivacité des douleurs qu'elles diminuent ; ce ſont ces petites choſes, dis-je, de l'invention de notre Auteur, qui ont fait dire aux Approbateurs de ſon Livre des Maladies des Os, qu'il avoit donné des marques de ſolidité en pratique, de dexterité en Chirurgie & de fertilité en invention.

V. LETTRE.

Mais en vous faiſant reſſouvenir de l'Approbation que l'Académie Royale a donné à ſon Livre, ne croyez-vous point que ce ſoit vous fournir des armes contre moi-même ? Ne vous imaginez-vous point que Meſſieurs de Littre & Winſlow

V. LETTRE.

qui avoient été commis pour l'examiner, en disant, que son Auteur a donné des marques d'industrie en Méchanique, de clarté en démonstration & d'habileté en Anatomie, ont voulu faire entendre qu'il possedoit cette partie de la Physique, qui par le secours de la Géometrie, fait connoître la disposition & le jeu des machines, le rapport de puissance entre differens corps qu'on y applique; qu'il démontroit géometriquement ce qui peut être démontré de la sorte, & qu'il possedoit parfaitement l'Anatomie. Si vous croyez que ce soit là l'idée de ces deux Academiciens, je vous avouërai que vous n'êtes pas le seul de ce sentiment. Mais aussi comment penser que les deux hommes du monde qui semblent les moins propres à tromper, ayent

cherché à le faire aux dépens de leur conſcience, de leur honneur, de ce qu'ils doivent au Public & à l'Académie ſur tout, en abuſant de la confiance qu'elle avoit en eux ?

DANS LES COURS publics d'Anatomie ſe trouve un Medecin: il eſt le Profeſſeur; c'eſt lui qui fait le diſcours, qui parle ſur la formation, l'arrangement, la diſpoſition & l'uſage des parties. Il a à ſon côté un Chirurgien qui eſt chargé du ſoin de faire voir à l'Aſſemblée les mêmes parties; on appelle ce Chirurgien Démonſtrateur, & l'action de montrer ſe nomme démonſtration. Or comme il eſt une certaine maniere de faire que tous ceux qui ſont préſents voyent ces parties, & que notre Auteur s'en acquitte paſſablement; voilà ce qui a fait

V. LETTRE.

dire aux deux Academiciens qu'il démontroit avec clarté.

Quand ils ont avancé qu'il donnoit des marques d'industrie en Méchaniques, ils n'ont pas plus voulu dire qu'il sçût les Méhaniques, que l'illustre M. de Fontenelle a voulu faire entendre que M. Sauveur, dans le tems qu'il n'avoit pas encore sept ans, possedoit cette science lorsqu'il dit que deslors il construisoit de petits Moulins, qu'il faisoit des Siphons avec des chalumeaux de paille & qu'il étoit Machiniste. Ces Messieurs n'ont reconnu dans notre Auteur, non plus que M. de Fontenelle dans le petit Sauveur, qu'un esprit d'invention ; ce que les Siphons de paille, les jets d'eau ont fait dire de l'un : la boëte & le porte-éguille l'ont fait dire de l'autre & dans le même sens. Car l'ex-

Histoire de l'Académie des Sciences de 1716. p. 79.

plication de la *force* de la poulie, qui eſt dans le Livre qu'ils avoient à examiner & mille termes d'uſage dans les Mathematiques, mais ſi mal appliquez dans ſes Ouvrages, ne laiſſent pas même ſoupçonner qu'il ait la moindre teinture de la Geometrie, ſans laquelle on ne peut cependant ſçavoir les Méchaniques.

V. LETTRE.

Quant aux marques d'habileté en Anatomie, que les Approbateurs du Livre de notre Auteur diſent qu'il a données, je vous avouë que je n'en apperçois aucune. Ce qui me paroît plus vrai-ſemblable, c'eſt qu'en parlant de la ſorte, ils auront moins penſé à notre Auteur, qu'à la Place qu'il occupe.

V. Lettre.

REFLEXIONS
SUR LE MEMOIRE
qui a pour Titre :
Un nouvel Instrument de Chirurgie.

Volume des Mémoires de l'Académie de 1718. p. 199.

NOtre Auteur au resſouvenir de tout ce qu'il doit à la Chirurgie, pouſſé par un eſprit de reconnoiſſance, fait dans le commencement de ce Mémoire, des vœux pour la perfection de cet Art, afin de rendre les Inſtruments, qui en ſont une partie aſſez conſiderable, tels qu'ils devroient être. Il voudroit que les Chirurgiens s'attachaſſent aux Méchaniques ; il voudroit encore que les Sçavants Méchaniciens jettaſſent quelquefois

fois les yeux ſur les Operations chirurgiques.

V. LETTRE.

Je ne puis m'empêcher de loüer ſon zéle & de dire qu'il a raiſon ; mais je croi que la Chirurgie ſe trouveroit mieux de l'accompliſſement de ſon dernier ſouhait que de l'accompliſſement du premier.

L'INSTRUMENT dont on ſe ſert ordinairement pour comprimer les vaiſſeaux dans le tems qu'on fait une amputation, eſt un lac circulaire, qu'on paſſe autour de la partie qu'on veut couper, & qu'on reſſerre plus ou moins par le moyen d'un petit bâton.

Ce tourniquet aſſez ſouvent pince la peau & cauſe une douleur vive : c'eſt une raiſon pour chercher à le corriger. Comme il faut une perſonne pour retenir ce bâton, c'eſt une incommo-

V. LETTRE.

dité ; qui à la verité n'eſt pas bien grande, parce qu'on peut placer cette perſonne où l'on veut ; d'ailleurs, n'ayant beſoin que d'une main pour arrêter ce bâton, elle ne gênera point celui qui aſſujettit la partie.

Notre Chirurgien à la place de ce tourniquet en propoſe un autre. C'eſt par le moyen d'une vis & d'un écrou que le nouvel Inſtrument comprime & relâche. Notre Auteur avoit d'abord fait cette vis & cet écrou fort petits ; ainſi on employoit beaucoup de tems pour faire plusieurs tours, ce qui étoit un inconvenient conſiderable. Etant donc ou mieux conſeillé ou ayant penſé plus juſte, il a rendu ces parties beaucoup plus groſſes ; de ſorte qu'avec un quart de tour, on en fait plus

qu'on n'en faiſoit auparavant avec quatre tours entiers.

De tous les cas où le nouveau tourniquet peut être plus utile, c'eſt lorſqu'on eſt obligé de le laiſſer après l'Operation, dans la crainte d'une hémorragie.

Dans le tourniquet ordinaire la compreſſion ſe fait ſentir ſur toute la partie du membre où le lac eſt appliqué. Le tourniquet de notre Auteur ne comprime que ſur la route des gros vaiſſeaux, ce qui eſt ſuivant lui une cauſe de préference. Cela paroît d'abord aſſez juſte ; mais on penſe autrement, quand on a fait réflexion que la compreſſion totale empêche, lorſqu'on coupe les chairs, le ſentiment de douleur, lequel eſt des plus vifs, & qu'on doit par conſéquent épargner au patient.

V. LETTRE.

Il eſt vrai qu'on pourroit empêcher ce ſentiment en reſſerrant fortement la bande par le moyen de laquelle on a aſſujetti les chairs ; mais s'il arrivoit que les vaiſſeaux en fuſſent comprimez, en vain on lâcheroit le tourniquet pour les appercevoir & en faire la ligature, il faudroit attendre qu'on lâchât cette bande ; ce qui ralentiroit un peu la promptitude avec laquelle il convient que ces ſortes d'Operations ſoient faites.

Notre Auteur avertit dans le commencement de ſon Mémoire qu'un peu plus de Chirurgie que de Méchanique lui a fait naître l'idée du nouveau tourniquet. Je ſuis perſuadé qu'on n'a point de peine à le croire.

REFLEXIONS SUR LE MEMOIRE

qui a pour Titre :

De l'ΥΔΡΟΚΕΦΑΛΟΝ, Hudrokephalon. Hydrocephale, ou Tumeur aqueuse de la teste.

Ce Memoire ne remplit que deux pages, on peut cependant dire, qu'il eſt encore trop long. Il contient une deſcription de ce que notre Chirurgien dit avoir vû dans la diſſection de quelques hydrocephales. Mais cette deſcription eſt peu intereſſante. Ce qu'on lit dans les Auteurs qui ont écrit ſur cette maladie & dans le ſepulcretum Boneti eſt plus étendu & plus circonſtancié. On y trouve des faits plus variez, & des cas plus particuliers.

Volume des Memoires de l'Académie de 1718. p. 98.

V. LETTRE. Puiſqu'il ne dit rien que ce qu'ont déja dit ſur cette maladie Blanchard, Bruner, Willis, Veſale & tant d'autres, peut-être veut-il que ſon autorité ajoûte un nouveau poids à leurs obſervations.

Il auroit tort de le prétendre; leurs obſervations même ſont une preuve qu'on ne doit pas beaucoup ſe fier aux ſiennes. Car dans toutes les Hiſtoires que ces Hommes illuſtres nous ont fait de la diſſection d'un nombre tres-conſiderable d'hydrocephales, on y lit que les glandes du plexus choroide, ou du moins ce qu'on prend pour elles, ſe trouvent tumefiées, que la glande pineale eſt malade; & ne devons-nous pas croire que notre Auteur, qui ne fait mention d'aucunes de ces deux circonſtances, a examiné peu de

cadavres d'hydrocephales, ou qu'il les a mal examinez ? V. LETTRE.

POURQUOI notre Auteur a-t-il mis en Grec, en François & en Latin le Titre de ce Mémoire ? Ne peut on pas demander,

Quis expedivit psitaco suum χαῖρε?

Parmi tous les Académiciens ausquels ces Langues sont familieres, aucun, je croi, ne s'est encore servi de mots Grecs dans des Memoires, & notre Chirurgien qui peut-être est le seul qui ignore le Grec & le Latin en fait parade inutilement & fort mal à propos. Car on ne peut pas dire que le terme d'hydrocephale soit ou peu connu ou équivoque, & que le terme Latin & le Grec en déterminent la signification. Quelle peut donc être sa raison ?

V. LETTRE.

Cherchons-là dans sa vanité, & nous la trouverons infailliblement. Se flattant que son nom mêlé avec les noms d'Académiciens que le tems respectera, passeroit à la posterité la plus reculée, il a voulu que quelqu'un dans cette posterité, en se rappellant les découvertes dûës à ces grands Hommes, eût occasion de dire un Jean Loüis . . . . . Maître Chirurgien Barbier, ancien Prevôt de sa Communauté & qui sçavoit le Grec, avoit une place parmi eux.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que celui à qui il s'est adressé pour joüir par son moyen du titre & de la qualité d'homme GREC, a voulu rire à ses dépens, en rendant le mot ΥΔΡΟΚΕΦΑΛΟΝ en Latin dans celui d'houdrokephalon,

lon, & non pas d'hydrochephalon, l'Υ des Grecs se changeant en Latin dans l'Y.

V. LETTRE.

REFLEXIONS
SUR LE MEMOIRE
Qui a pour Titre :

OBSERVATION ANATOMIQUE ET PATHOLOGIQUE SUR LES CHUTES QUI CAUSENT UNE LUXATION DE LA CUISSE DONT LES AUTEURS N'ONT POINT ECRIT.

NOUS NE POUVONS mieux sçavoir quelle est la chute & la luxation dont notre Auteur veut parler, qu'en rapportant ce qu'il en dit.

Volume des Mémoires de l'Academie de 1722. p. 117.

» C'est une luxation d'une es-
» pece particuliere, que les
» coups & les chutes ne produi-

V. LETTRE.

» ſent point d'abord, mais dont » elles ſont cauſes occaſion- » nelles ; c'eſt pour y avoir été » trompé moi-même & avoir » réfléchi ſur les cauſes de mon » erreur, que je l'ai connuë, » & que j'en donne l'obſerva- » tion, afin qu'à l'avenir le » nombre des boiteux ne ſoit » pas ſi grand.

» Lorſqu'en tombant, conti- » nuë notre redreſſeur des tors, » le grand trochanter eſt frap- » pé, la tête du femur eſt vio- » lemment pouſſée contre les » parois de la cavité de l'iſ- » chium ; & comme elle rem- » plit exactement cette cavité, » les cartilages qui recouvrent » l'un & l'autre, les glandes » de la ſinovie & le ligament » rond qui attachent ces deux » parties, doivent ſouffrir une » violente contuſion, laquelle

V. LETTRE.

» ſera ſuivie d'inflammation &
» de dépôt. La ſinovie ſe dé-
» poſera en plus grande quan-
» tité, remplira la capſule ou
» tunique ligamenteuſe & tou-
» te la cavité de l'articulation ;
» ce qui ſera peu à peu ſuivi de
» la luxation. Puiſque cette ſi-
» novie, qui s'épanche toujours,
» & même alors plus que dans
» l'état naturel, n'eſt plus diſſi-
» pée par les mouvements de la
» partie, elle chaſſera la tête
» de l'os avec d'autant plus de
» facilité, qu'ayant relâché les
» ligaments, elle les met hors
» d'état de réſiſter non ſeule-
» ment aux efforts qu'elle fait
» pour chaſſer l'os de ſa boëte,
» mais même à ceux que font
» les muſcles pour la tirer en
» haut : ainſi l'alongement du
» ligament rond ſe fait peu à
» peu, ainſi la douleur aug-

V. LETTRE.

» mente & ne diminuë que » quand ce ligament tout-à-» fait relâché ou rompu, aban-» donne la tête de l'os à tou-» te la puiſſance des muſcles qui » la tirent en haut.

Je ne ſçai pourquoi notre Auteur appelle la cavité qui reçoit la tête du femur, *cavité de l'iſchium* ; c'eſt un nom qui ne lui convient pas plus, que celui de cavité de l'os pubis, ou de cavité de l'os des iſles : car ces trois os concourent à la former.

Je ne vous parlerai point du ſentiment de notre Auteur au ſujet de la ſinovie, laquelle chaſſe la tête du femur hors de ſa cavité : car outre que je ne pourrois vous rapporter que les raiſons, dont un illuſtre Medecin s'eſt ſervi pour faire voir qu'une telle doctrine eſt peu

conforme à l'experience & à la bonne Physique, c'est que mon amour propre souffriroit trop de la comparaison, que cela pourroit vous engager de faire, entre l'élegance du stile de ce judicieux critique, & la négligence du mien.

V. LETTRE.

Notre Auteur dit dans la suite de son Mémoire, » que lorsque la sinovie éloigne la tête » du femur d'une ligne du fond » de la cavité, les muscles tirent d'une ligne la cuisse en » haut . . . . de maniere que si » la tête est chassée de quatre » ou cinq lignes, la cuisse se trouvera plus courte de quatre ou » cinq lignes. Pour que cela fût vrai, c'est-à-dire, pour que le chemin que la tête fait en haut étant tirée par les muscles, fût égal au chemin qu'elle eût fait étant simplement

V. LETTRE.

poussée en dehors par la sinovie, il faudroit que la partie de la cavité comprise entre le milieu de son fond & le point le plus élevé de son grand bord, fût en ligne droite & inclinée à l'horison de 45 dégrez.

Ce seroit suivant cette ligne droite, que la tête par l'action de la sinovie & des muscles sortiroit de sa cavité.

Imaginons présentement un triangle, dont la portion de cette ligne, sur laquelle la partie superieure de la tête fait son chemin pour sortir, soit un côté; que le second côté soit la ligne parallele à l'horison, suivant laquelle la sinovie seule eût chassé la tête du femur; qu'à l'extrémité de ce second côté il s'éleve une ligne verticale qui ira faire angle avec la ligne que nous avons supposée d'abord;

ce troisiéme côté sera le chemin que les muscles ont fait faire à la tête après que la sinovie l'aura poussée en dehors. La premiere ligne faisant avec la ligne parallele à l'horison un angle de 45 degrez & le triangle étant rectangle comme il paroît, le troisiéme angle sera aussi de 45 degrez : ainsi le côté horisontal & le vertical qui répondent chacun à un angle de 45 degrez, seront égaux : Et alors, *si la teste est chassée de quatre ou cinq lignes, elle sera élevée de quatre ou cinq lignes.* Mais si la premiere ligne faisoit un angle de plus de 45 degrez avec la ligne parallele à l'horison, le côté opposé à cet angle qui est la ligne verticale, seroit plus grand que le côté parallele à l'horison. Et si au contraire la premiere ligne

V. LETTRE.

étoit inclinée à l'horiſon moins de 45 degrez, le côté vertical qui répond à cet angle, ſe trouveroit plus petit que le côté horiſontal qui répondroit à un angle plus grand que 45 degrez.

Mais, comme il s'en faut beaucoup, que la partie la plus ſuperieure de la cavité cotiloïde ſoit, ainſi que nous l'avons ſuppoſé, élevée ſur l'horiſon de 45 degrez, puiſqu'elle eſt preſque parallele à l'horiſon, il ſuit évidemment lorſque la tête du femur fait cinq lignes de chemin en s'écartant du fond de la cavité, qu'il s'en faut beaucoup qu'elle remonte de cinq lignes.

Quand notre Auteur a avancé cette égalité de chemin, il n'a pas penſé aux circonſtances dont je viens de parler, leſquelles ſe devoient trouver pour

que ſa propoſition fût vraye. Quoique ces circonſtances ne ſoient pas des choſes bien relevées, je ne lui fais pas un crime de ce qu'il les ignore; mais il eſt blâmable de n'avoir pas fait les réflexions ſuivantes, qui, quoique bien ſimples, ſuffiſoient pour lui faire connoître la vérité.

V. LETTRE.

1°. *La teſte* du femur eſt preſqu'entierement renfermée dans la cavité cotiloïde, parce que cette cavité ſe trouve augmentée par une eſpece de cartilage trés-fort, qui regne autour de ſon rebord : la circonference du bord libre de ce cartilage eſt non ſeulement plus petite que la grande circonference de la tête du femur, mais encore que toutes les circonferences paralleles à cette derniere & éloi-

V. LETTRE.

gnées d'elle de plus de dix degrez de chaque côté : de là il suit que la tête du femur ne commencera point à monter que toutes ces circonferences ne soient sorties de la cavité ; c'est-à-dire, que la tête ne se soit éloignée du fond de la cavité de plus de sept ou huit lignes.

2°. *Supposons* que cette espece de cartilage puisse ceder dans sa partie superieure, à cause de la force avec laquelle les muscles tirent en haut le femur, la tête montera plûtôt que je ne le viens de dire, mais non pas autant, à beaucoup près, qu'elle s'écartera du fond de la cavité. Car la tête qui la remplit exactement à cause du cartilage dont l'un & l'autre sont enduits : la forme de cette cavité presqu'également large à son fond que dans son bord : la partie supe-

rieure de cette cavité, qui est presque horisontale : Tout cela rassemblé prouve qu'il s'en faut beaucoup *qu'autant * que la teste fait de chemin pour sortir, autant la cuisse perd de sa longueur.* V. LETTRE.

* Paroles de notre Auteur.

Notre Auteur dit immediatement après les dernieres paroles que je viens de rapporter, » que quand la tête sera entie» rement sortie, son sommet, » qui dans l'état naturel, ré» pondoit au centre de la cavi» té, se trouvera au bord su» perieur de cette cavité, & » la cuisse sera plus courte de » la moitié du diamétre de la » tête. Dans ce petit Passage il y a plusieurs fautes. 1°. Il n'y faut pas prendre le mot de *centre de la cavité*, suivant sa signification ordinaire ; car notre Auteur ne veut pas que ce soit le point, duquel toutes les li-

V. LETTRE.

gnes menées à ſa concavité ſont égales ; mais c'eſt ſelon lui le milieu du fond de la cavité. 2°. Il n'eſt pas vrai que le ſommet de la tête du femur réponde dans l'état naturel au centre (je parle comme lui) de la cavité. 3°. Quand la tête eſt entierement ſortie, ſon ſommet eſt plus haut qu'il ne le dit.

LORSQUE LA TESTE eſt entierement ſortie, notre Auteur dit qu'elle ſe tourne le plus ſouvent en arriere ; quoique les ſignes par leſquels on reconnoît cette ſituation, ſoient les mêmes que ceux qui ſe rencontrent dans la luxation, qui eſt l'effet d'une chute ; cependant pour ne rien laiſſer à deſirer, il les rapporte tous dans l'ordre & la maniere qui ſuit.

1°. La teste du femur est sur la surface externe de l'os des isles, & la cuisse est plus courte. V. LETTRE.

2°. Il y a une tumeur sous les muscles fessiers.

3°. La cuisse, le genou & le pied sont tournez en dedans.

4°. La cuisse peut estre portée en dedans, & non en dehors, sans de grandes douleurs.

5°. Le côté luxé ne peut approcher de la terre qu'avec le bout du pied.

6°. Le pli de la fesse est plus haut.

7°. Il semble qu'il y ait une corde tenduë depuis le pubis jusqu'au milieu de la cuisse.

Vous venez de lire quels sont les signes de la luxation du femur en haut & en arriere ; mais il faudroit sçavoir leur explication. Notre Chirurgien prévoyant que ce pourroit être inu-

V. LETTRE.

tilement que les Académiciens & ceux qui lisent les Mémoires de l'Académie, travailleroient à la chercher, il a bien voulu la donner lui-même. Aussi immédiatement après l'énumeration que vous venez de voir, on lit dans le milieu d'une ligne le mot Explication mis en gros caractere, & l'on trouve ensuite des chiffres qui répondent aux chiffres des difficultez, & qui en précedent la solution. Vous eussiez peut-être ignoré toute votre vie, pourquoi la tête étant entierement sortie de sa cavité & se trouvant plus haut de deux pouces ou environ que dans l'état naturel, la cuisse est alors plus courte. Reconnoissez donc toute l'obligation que vous avez à notre Auteur qui va vous l'apprendre.

EXPLICATION.

1°. *La cuiſſe eſt plus courte, parce que l'os eſt remonté.*

2°. *La tumeur ou boſſe eſt cauſée par la préſence de l'os déplacé.*

3°. *La cuiſſe, le genou & le pied ſont tournez en dedans, parce que les muſcles feſſiers ſont relâchez, & que les triceps ſont tendus.*

4°. *La cuiſſe peut eſtre portée en dedans, & non en dehors, ſans douleur: parce que les muſcles triceps ſont trop tendus.*

5°. *Il ne peut approcher la terre qu'avec le bout du pied, parce que la cuiſſe étant racourcie, le malade tâche de la rendre plus longue en étendant le pied.*

6°. *Le pli de la feſſe eſt plus haut, parce que la cuiſſe eſt remontée.*

7°. *La corde que l'on ſent depuis le pubis juſqu'à la partie moyenne de la cuiſſe, vient de ce*

V. LETTRE.

que les muscles triceps sont dans une grande tension.

Notre Auteur avance dans sa 3e, 4e & 7e Explication que le femur étant luxé en haut, & sa tête tournée en arriere, les muscles triceps sont tendus ; il est vrai qu'alors l'endroit de la cuisse où ils sont attachez, se trouve plus posterieur qu'il n'étoit auparavant : cependant comme il est en même-tems beaucoup remonté, il est devenu plus voisin de leur autre attache. Ainsi ces muscles doivent être extrêmement relâchez. Mais, Monsieur, comme l'a fort bien remarqué un ancien, *In magnis tentasse sat est* : c'est pourquoi, si dans les sept points que notre Chirurgien a voulu expliquer, il y en a trois où il a fait des fautes, la difficulté de l'entreprise le rend excusable.

On

ON TROUVE vers la fin du Mémoire de notre Auteur un » Avertiſſement que voici. L'e- » xamen que j'ai fait des dif- » ferentes articulations m'a don- » né lieu de faire pluſieurs ré- » fléxions ſur la route des vaiſ- » ſeaux qui y portent la nour- » riture, ſur les graiſſes & ſur » les ligaments intérieurs des » jointures. Dans la ſuite j'au- » rai l'honneur de les préſen- » ter à la Compagnie.

V. LETTRE.

Nous ſommes malheureux que notre Auteur n'ait pas encore accompli cette promeſſe qu'il a faite il y a plus de trois ans. De combien de belles connoiſ- ſances ſon ſilence ne nous pri- ve-t-il pas ? Tout homme qui a veritablement du goût pour l'Anatomie, doit attendre avec impatience qu'il le ceſſe. O ! vous, genie, qui préſidez à

V. LETTRE.

cette ſcience, faites le reſſouvenir de ſa parole. Qu'il ſe hâte de publier toutes les belles choſes, que l'examen qu'il a fait des articulations, lui a découvert. Que n'avons nous point lieu d'en attendre, ſi c'eſt à ſa faveur qu'il a reconnu, que le ligament, qui attache la tête du femur à la cavité cotiloïde, eſt rond ?

Ce n'eſt pas là la ſeule preuve qu'il donne dans ce Mémoire de la beauté de ces découvertes, en voici encore » une autre. Je donne aujourd'hui, dit-il, une remarque, » en attendant les autres, ſur » l'échancrure de la cavité co» tiloïde ; on ſçait qu'elle eſt » bouchée par un ligament qui » laiſſe un pont, ſous lequel » paſſent & ſont à l'abri les » vaiſſeaux qui ſe diſtribuent au

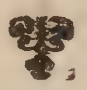
V. LETTRE.

» ligament rond, aux membra-
» nes, aux glandes & aux graiſ-
» ſes de l'interieur de cette ca-
» vité. J'ai remarqué que l'ar-
» cade qui forme cette eſpece
» de pont, eſt vingt fois plus
» large qu'il n'eſt néceſſaire
» pour le paſſage des vaiſſeaux;
» & que dans les mouvements
» violens, le ſurplus de cette
» arcade ſert de refuge aux
» gros vaiſſeaux & aux mem-
» branes qui ſemblent fuir &
» ſe cacher deſſous pour éviter
» la compreſſion.

Quoique notre Auteur ne ſoit pas le premier, qui ait remarqué, que *l'arcade* qu'on trouve à la cavité cotiloïde, ſoit beaucoup plus grande qu'il n'eſt beſoin pour donner paſſage aux vaiſſeaux qui vont aux membranes & aux glandes, &c. il eſt toujours vrai que ſa

V. LETTRE.

remarque eſt juſte. Quant à la raiſon qu'il veut donner de la grandeur de cette arcade, il faut avoüer qu'elle n'eſt pas fort bonne. Lorſque je remuë ma cuiſſe en maniere de fronde par exemple, mais avec lenteur, la tête de mon femur va préciſément dans les mêmes endroits, que ſi je faiſois le même mouvement avec la vivacité la plus grande : de ſorte que ſi les graiſſes & les membranes n'ont point beſoin de ſe refugier ſous l'arcade dans le premier mouvement, elles n'en ont pas davantage beſoin dans le ſecond.



V. LETTRE.

REFLEXIONS

SUR LE MEMOIRE

qui a pour Titre :

OBSERVATION SUR LA RUPTURE DES TENDONS QUI S'INSERENT AU TALON, QUE L'ON NOMME TENDONS D'ACHILLE.

Volume des Mémoires de l'Académie, de 1722. p. 51.

LA RUPTURE des tendons d'Achille est une chose, que plusieurs personnes ne peuvent croire. Pour moi je ne soûtiendrai pas avec opiniâtreté qu'elle soit impossible : Je n'avancerai pas non plus qu'elle soit fort possible. Tout ce que je puis dire, c'est que j'aurois besoin d'autres preuves que celles que notre Auteur en donne, pour la croire. Ne cherchant que la vérité,

V. LETTRE. sans me mettre en peine par quel canal elle vient, je la trouverois avec plaisir, non seulement dans notre Auteur, mais dans un ennemi même. Ainsi rien de personnel ne m'oblige à parler comme je fais.

Il est impossible de ne pas connoître si les tendons d'Achille sont rompus en passant simplement le doigt sur la peau qui les cache. Quand notre Auteur avance que ceux de Cochoix ont été rompus; si cela est contraire à la vérité, ce n'est ni ignorance, ni négligence, ni méprise qui le lui fait dire: il faudroit l'accuser de mauvaise foi, ce que je n'ai garde de faire.

Il est également impossible de ne pas connoître avec le doigt seul, quand ces tendons ne sont pas rompus, ainsi quand M. Ge-

rard Chirurgien ſoûtient qu'il a trouvé les tendons d'Achille du même Cochoix ſans aucune diviſion après les avoir examinés ; s'il ne dit pas vrai, ce n'eſt non plus ni ignorance, ni négligence, ni mépriſe qui le lui font dire ; il faudroit qu'il fût de mauvaiſe foi, ce que je n'ai garde de penſer. Voulez-vous opter, Monſieur ?

Vous ferez quel uſage il vous plaira de l'Hiſtoire ſuivante.

Un Chirurgien qui eſt en place, dit en préſence de M. Reneaume Medecin de la Faculté de Paris & de l'Académie des Sciences, qu'il avoit reconnu par l'examen qu'il en avoit fait, que les tendons d'Achille de Cochoix n'avoient point été rompus. Quelque tems après M. Reneaume s'étant trouvé dans une maiſon où l'on par-

V. LETTRE.

loit de Cochoix, il voulut, mais inutilement, faire repeter au même Chirurgien qui étoit présent, ce qu'il lui avoit déja dit: celui-ci ne fit paroître que du trouble, & ne parla point.

VERS LA FIN du même Mémoire de notre Auteur on » y trouve ce qui suit : Je finis » cette Observation par l'expli- » cation de trois Phenomenes » trés-singuliers. Le premier » est que le Malade, l'instant » d'après la rupture de ses ten- » dons, étendoit & fléchissoit » ses pieds; le second, c'est » qu'il ne pouvoit se tenir de- » bout; le troisiéme; &c. . . . . » il pouvoit fléchir les pieds, » parce que le mal n'étoit point » aux fléchisseurs. Je ne sçai pourquoi notre Auteur appelle la fléxion du pied, après la rupture des tendons d'Achille, un *Phenomene*

Phenomene ſingulier. C'eſt préciſément la même choſe, que ſi quelqu'un diſoit, lorſqu'on a coupé le bras droit à un homme, qu'il eſt *ſingulier* qu'il remuë le bras gauche. Certainement le bras droit n'eſt pas plus néceſſaire pour le mouvement du gauche, que les tendons d'Achille pour la fléxion du pied. V. LETTRE.

» Cochoix pouvoit étendre » ſes pieds, continuë notre Au » teur, quoique les tendons d'A- » chille fuſſent caſſez ; parce » que les muſcles jambier & pe- » ronier poſterieurs, qui n'é- » toient point rompus, ſont ſuf- » fiſans pour faire l'extenſion, » comme je l'ai experimenté » depuis ſur un cadavre à qui » j'ai coupé le tendon d'Achil- » le. » Si les muſcles peronier & jambier poſterieurs étoient inconnus, il paroîtroit ſurpre- P. 55.

V. LETTRE.

nant que Cochoix pût étendre les pieds ; mais comme il n'eſt pas un ſeul Garçon Chirurgien qui ne connoiſſe ces muſcles ; ce Phenomene n'aura du merveilleux que pour notre Auteur.

Je ne ſçai quelle pouvoit être l'intention de notre Auteur, en faiſant ſur un cadavre l'experience dont il parle. Doutoit-il que les muſcles jambier & peronier poſterieurs fuſſent ſituez de maniere à pouvoir étendre le pied ? Je ne croi pas qu'il ignore l'Anatomie au point de ne pas ſçavoir de pareilles choſes.

Il cherchoit donc à connoître, ſi la force de ces ſeuls muſcles ſuffit pour étendre le pied. Mais l'exemple de Cochoix qu'il avoit devant les yeux, lequel faiſoit l'extenſion

de ſes pieds avec le ſecours de ces deux muſcles, (puiſqu'il avoit, ainſi que le ſoûtient notre Auteur, les tendons d'Achille rompus) mettoit la choſe entierement hors de doute, & prouvoit évidemment que ces muſcles ſuffiſoient pour ce mouvement : car apparemment il ne le faiſoit point par la vertu de la baguette dont il ſe ſervoit pour joüer des gobelets.

V. LETTRE.

Je connois des perſonnes qui, ſi elles euſſent fait attention à cette circonſtance, n'euſſent pas manqué de dire, que ſi notre Auteur eût vû qu'un homme vivant, malgré la rupture de ſes tendons d'Achille étendoit le pied, il n'eût pas été les couper dans un Cadavre, pour s'aſſurer de la poſſibilité de ce fait.

V. LETTRE.

Pour revenir à l'experience de notre Auteur, je voudrois bien sçavoir de quelle maniere il l'a faite; le moyen étoit d'examiner la structure du peronier & du jambier posterieurs & la direction de leurs fibres : de comparer ensuite leur masse avec celle de quelque autre muscle d'une pareille structure, & dont la force est connuë. Par là il auroit déterminé la force de ces muscles, qu'il eût bien-tôt reconnuë, eu égard à leur situation & à celle de leurs tendons, être ou suffisante ou trop petite pour élever le poids du corps.

N'allez pas croire que notre Auteur s'y soit pris de cette façon. Ces mots dont il se sert : » J'ai experimenté sur un cadavre, que les muscles jambier » & peronier posterieurs sont

» ſuffiſans pour faire l'extenſion » du pied » me font croire qu'il aura fait ſoûtenir un cadavre debout, & qu'enſuite ayant tiré à chaque jambe ces deux muſcles en haut, il aura vû que ce cadavre aura été élevé ſur le bout de ſes pieds.

V. LETTRE.

Il n'eſt pas beſoin que je vous diſe que la force avec laquelle on tiroit en haut ces muſcles, peut être bien differente de celle qu'ils ont ; & qu'ainſi l'experience de notre Auteur a été tres-mal executée.

On peut faire quelques réfléxions ſur la maniere dont notre Auteur veut que Cochoix ſe ſoit rompu les tendons d'Achille. Voici ce qu'il dit : » La » table ſur laquelle Cochoix » ſautoit, ſe trouva trop haute ; » ſon élant ne l'éleva pas aſſez, » il n'y eut que les bouts de ſes

V. LETTRE.

» pieds qui toucherent ſur le » bord de la table, ils n'y ap- » puïerent qu'en gliſſant, & la » ligne de gravité ne tombant » point ſur la table, le ſauteur » tomba droit à terre ſur la poin- » te de ſes pieds ſi étendus alors, » que les tendons d'Achille fu- » rent, pour ainſi dire, ſurpris » dans leur plus forte tenſion par » le poids du corps, auquel la » chute de plus de trois pieds » ajoûta une force plus que ſuf- » fiſante pour les rompre.

Si les tendons d'Achille ſe rompent, je ne nierai pas que cela n'ait pû arriver lorſque Cochoix de deſſus la table tomba à terre : mais je croi qu'ils ont également, pour ne pas dire plûtôt, pû ſe rompre dans le tems que les extrémitez de ſes pieds étoient appuyées ſur le bord

de la table.

Lorſqu'un homme, ainſi que Cochoix, s'élance pour ſauter ſur une table; s'il n'y a que les pointes de ſes pieds qui y atteignent, qu'arrive-t-il alors? Il veut malgré le poids de ſon corps qui l'emporte en bas & en arriere, ſe redreſſer, & ſe soûtenir ſur la table. Tout ſe tend chez lui; tout ſe roidit, les muſcles des gras de jambes ſurtout, car c'eſt d'eux qu'on a la plus beſoin. Le poids du corps précipite en bas les talons; ce ſont ces muſcles qui font effort pour les relever; ils entrent pour cela dans la plus vive & la plus forte contraction dont ils ſont capables. Avec quelle force n'agit point un furieux? L'eſprit d'un homme dans la ſituation dont je parle, ne veut pas avec moins de violence, d'em-

V. LETTRE.

portement, de rapidité. Ces muscles agissent de même. Si leur force quoique grande, quoique redoublée, ne peut pas surmonter l'effort contraire du corps; ils seront dans l'état d'une corde moüillée, laquelle contrainte par toute la force de l'atmosphere de se racourcir, & se trouvant trop foible pour élever le fardeau auquel elle est attachée, doit se rompre.

Ce sentiment ainsi exposé vous paroît, je croi, aussi probable que celui de notre Auteur. Voyons présentement s'il n'a point quelque chose de plus vrai-semblable.

Il faut, suivant l'explication de notre Auteur, & comme il le dit lui-même, que les muscles des gras de jambe de Cochoix fussent, quand il tomba sur ses pieds, dans la contrac-

tion la plus violente qu'il eſt poſſible. Il faut encore qu'ils ſe ſoient opiniâtrez, pour ainſi dire, dans la même contraction après ſa chute. Quelles raiſons avons-nous pour croire que cela ſoint arrivée ainſi ?

V. Lettre.

1°. Lorſqu'un homme s'élance pour ſauter ſur une table, quand il y arrive, ſes pieds ne ſont point étendus, parce qu'il eſt naturel de chercher à les porter le plûtôt qu'il eſt poſſible ſur la table ; parce qu'il faudroit qu'il ſautât plus haut que la table même de toute la longueur qu'aquereroient ſes extrémitez inferieures par l'extenſion de ſes pieds; & parce que Cochoix qui n'avoit pû placer ſes pieds entierement ſur la table, à cauſe qu'il ne s'étoit pas élevé aſſez haut, y avoit cependant ſes ex-

V. LETTRE.

trémitez. Ainsi la forte contraction qu'on suppose dans les muscles des gras de Cochoix, lorsqu'il tomba à terre, n'a commencé que pendant sa chute.

2°. Notre Auteur dit que les bouts des pieds de Cochoix glisserent de dessus le bord de la table ; or pour cela il est nécessaire qu'ils fussent fléchis, ou tout au moins, dans un état moyen entre la fléxion & l'extension, autrement ils n'eussent pas glissé. Les muscles des gras de jambe de Cochoix n'ont donc recommencé leur contraction que dans le tems qu'il tomboit. Quelle raison a-t-il pû avoir, ou plûtôt quel jeu de la machine a demandé que ces muscles se contractassent ou les a fait se contracter si fort ?

3°. Lorsque Cochoix se trou-

va sur le bord de la table, la ligne de gravité passoit derriere ses talons. Il fût tombé sur le dos, si par un petit effort de ses pieds contre la table, il ne les eût poussé, & le bas de son corps à côté à peu près de l'endroit où tomboit la ligne de gravité, (supposé que ses tendons ne se soient rompus sur la table) on doit donc regarder Cochoix tombant, comme s'il sautoit de dessus la table en bas. Pourquoi les extenseurs de ses pieds auroient-ils dans ce tems-là entré dans une si violente contraction ?

4°. Quand on saute de haut en bas, on étend les pieds, afin qu'en tombant sur leur pointe, le mouvement se perde dans les articulations, & que le corps ne reçoive pas une trop violente secousse : alors les mus-

V. LETTRE.

cles des gras de jambe se relâchent d'eux mêmes & avec promptitude. On saute tous les jours de plus de trois pieds de haut. Il n'y a pas longtems que M. Delisle Astronome & de l'Académie Royale des Sciences, tomba de vingt pieds sur ses jambes. Le poids du corps & la vîtesse avec laquelle on tombe, & qui est dans ces exemples & dans le dernier surtout, beaucoup plus grande que celle qui se trouva dans la chute de Cochoix, *ne surprend point les tendons d'Achille dans leur plus forte tension*: il est permis aux muscles jumeaux & solaire de sortir de leur contraction. Après cela croira-t-on que dans un sauteur de profession, que l'usage a rendu souverainement maître de ces parties, lesquelles sont, pour ainsi dire, instrui-

tes à prendre d'elles-mêmes avec toute la facilité & la promptitude possible, les situations nécessaires & à faire les mouvemens qui conviennent ? croira-t-on, dis-je, que ces parties se soient mises mal à propos dans la plus violente contraction, & qu'ensuite malgré le poids du corps & la velocité de la chute qui demandoient, lorsque les bouts des pieds se trouverent à terre, qu'elles se relâchassent, elles s'opiniâtrent à persister dans leur extrême contraction ; ce que ces mêmes parties ne font pas dans les gens les plus pésans, & chez lesquels elles sont le moins en usage.

V. LETTRE.

5°. S'il est vrai, comme le dit Ambroise Paré, qu'on se soit cassé les tendons d'Achille en montant à cheval ; certes cela n'est pas arrivé, parce

V. LETTRE.

que les muſcles jumeaux & le ſolaire ont alors été ſurpris dans une forte tenſion par le poids du corps tombant avec vîteſſe; mais parce que leur partie tendineuſe n'a pû reſiſter à la force avec laquelle elle étoit tirée en haut par la portion charnuë, & en bas par le poids du corps.

REFLEXIONS

SUR LE MEMOIRE

Qui a ponr Titre :

PLUSIEURS OBSERVATIONS SUR UNE MALADIE DES OS NOUVELLEMENT CONNUE.

Volume des Mémoires de l'Académie de 1722. pag. 229.

AFIN DE NE PAS ALTERER dans la moindre circonſtance l'idée que notre Auteur veut donner de cette Ma-

V. LETTRE.

ladie, je vais vous rapporter jusqu'aux termes dont il se sert pour la caracteriser. »Dans cette » Maladie, dit-il, la substance » des Os est entierement chan- » gée; elle perd sa dureté, ces fi- » bres ne paroissent plus fibre os- » seuse, les Os ont la consistance » de chair, & l'on pourroit dire, » qu'ils sont devenus chair, pre- » nant ce mot dans la significa- » tion générale pour toutes les » substances de notre corps qui » sont saignantes, quand on les » coupe, & se laissant couper » avec facilité, j'appellerai cet- » te Maladie la Carnification » des Os, j'en rapporte ici quel- » ques Observations, &c.

Il faut être bien novice en Medecine & avoir bien peu lû, pour regarder cette Maladie comme nouvelle. On pourroit presque dire, qu'elle est aussi

V. LETTRE.

ancienne que la Medecine même; du moins on en trouve l'Hiſtoire dans les plus anciens Monuments que nous ayons de cette Science. Il en eſt parlé dans les Ouvrages d'Hippocrate. On en trouve encore des exemples dans Fernel, Oligerus, Jacobæus, Foreſtus, Zacutus, Bartholin, Wormius, Petrus à Caſtro, Hollier, Schenkius & dans pluſieurs autres. Je ne les tranſcrirai point ici, cela me meneroit trop loin. Je ne vous dirai rien non plus de cet homme de Sedan, dont les Os étoient devenus ſi mols, qu'au rapport de Pruttenius, on plioit toutes les parties de ſon corps de la maniere dont on vouloit.

On doit au moins connoître la conformation & la nature des parties, dont on veut décrire & expliquer les Maladies.

Ainſi

V. LETTRE.

Ainſi il doit paroître ſurprenant, que notre Auteur qui a fait un Livre ſur les Maladies des Os, ſur les Exoſtoſes, &c, n'ait pas lû, ou ne ſe ſoit pas fait expliquer un petit Ouvrage Latin de Gagliargdi, qui avec celui de Clopton Havers, eſt un des meilleurs qu'on ait écrit ſur la formation & la compoſition des Os; il y eût appris qu'il s'en faut beaucoup, que la Maladie, qui fait le ſujet de ce Mémoire, ſoit nouvelle. » Non » ſolùm cartilagines, *dit cet* » *Italien*, oſſeam naturam nan» ciſci valent; verùm nec mi» nori metamorphoſi Oſſa ipſa » ut cartilagines & ulterius » etiam, emolliri plurimæ ex» eant Hiſtoriæ, ut apud Autho» res videre eſt : inter quas ſa» nè recenſeri meretur unica » quæ nuperrimè, &c. » Après

V. LETTRE.

avoir fait le détail des accidents, qui précederent la mort du Malade, il continuë ainsi : » » Aperto cadavere Offa primaria tam inferiorum quàm superiorum artuum adeo emollita » reperta sunt, ut quædam carne callosâ potiùs constructa » viderentur. N'est-ce pas là la *carnification des Os*, dont parle notre Auteur ?

Il pourroit dire (car il est des personnes qui ne veulent jamais avoir tort) que les Malades, dont il fait mention dans son Mémoire, avoient non seulement comme l'homme de Sedan & la personne dont parle Gagliargdi, les Os mols, mais encore tumefiez, ce qui caracterise la nouvelle Maladie dont il parle. Ainsi, Monsieur, ce ne seroit plus la *carnification* des Os qui seroit la Maladie

nouvelle, mais la tumeur des Os carnifiez.

V. LETTRE.

Si notre Auteur cherchoit un pareil détour, il faudroit qu'il ne se souvint plus, que dans le commencement de son Mémoire, il a caracterisé cette Maladie par la seule molesse des Os, qu'il n'y parle point d'autres circonstances, & que tout ce qui suit, ne contient que des Histoires de la Maladie qu'il annonce dans son Exorde. D'ailleurs, il est parlé de pareilles tumeurs dans les Auteurs que j'ai cité. Gagilargdi même dit, en faisant le détail des accidents qui survinrent à la personne dont les Os s'amollirent ; » At post modum pedibus ac » cruribus plus consueto tume- » factis diri cruciatus alleviati » videbantur; verum tamen no- » vum portentum subortum est

V. LETTRE.

» dum Ossa sponte sua inflecti
» cœperunt.

JE NE SÇAI, Monsieur, si vous avez fait attention au nom *de carnification*, que notre Auteur donne à la mollesse des Os. Si jamais terme a été peu juste, c'est celui-là. Car *carnificina* signifie la gêne, la torture ; *carnifex*, le bourreau : *carnificare* mettre à la torture : *carnificari* être à la torture, être entre les mains du bourreau, d'où dérivent directement & *carnifié* & *carnification*.

VOUS DIRAI-JE, Monsieur, que, lorsque notre Auteur lut à l'Académie l'endroit de ce Mémoire, où il dit, qu'il a trouvé avec M. Morand les condiles du femur & l'épiphise d'un tibia *carnifiés* ; vous dirai-je que M. Morand le fils, qui avoit en sa possession les Pieces

dont il étoit queſtion & qui en ſçavoit l'Hiſtoire, rioit de tout ſon cœur. Ce fut tout ce qu'un peu trop de condeſcendance pour notre Auteur lui permit de faire. Je puis vous répondre que je ſçai la choſe de bonne part.

V. LETTRE.

RE'FLEXIONS

SUR LE MEMOIRE

Qui a pour titre :

PROPRIETEZ ET DESCRIPTION D'UNE MACHINE DE NOUVELLE INVENTION SERVANT A REDUIRE LES OS CASSEZ ET DEMIS, ENSEMBLE LA MANIERE DE S'EN SERVIR.

AVANT QUE d'entrer dans l'examen de la Ma-

Volume des Memoires de l'Académie de 1716. p. 258.

V. LETTRE.

chine que notre Auteur propose, il est bon de remarquer, qu'il faut commencer par effacer la moitié des proprietez, qu'il lui donne dans le Titre de son Mémoire. Car puisque dans le Traité des Fractures, qui fait plus de la moitié de son Livre sur les Maladies des Os, il ne parle dans aucun endroit de l'excellence ni de la nécessité de sa Machine, il faut sans doute qu'il soit lui-même bien persuadé qu'elle n'y peut gueres servir.

VOICI de quelle façon notre Auteur commence son Mémoire. » Les Os se cassent & se » démettent si souvent, qu'il y » a lieu de s'étonner, que le » traitement de ces Maladies ait » été pendant plusieurs siécles » abandonné à des Charlatans » & ignorans. Ce n'est que de-

» puis cent cinquante ans ou » environ, que les Chirurgiens » methodiques ont commencé » de s'y attacher, & qu'ils s'y » ſont ſi bien perfectionnez, » qu'ils ont ſurpaſſé de beau- » coup les Grecs.

V. LETTRE.

Notre Auteur auroit un peu de peine à nous prouver cette derniere propoſition. Certes les Grecs n'ont point négligé cette partie de la Medecine. Lambi d'Hippocrate eſt excellent dans beaucoup de cas; & quoiqu'il ait des défauts, il eſt encore préferable à toutes les Machines, qui depuis *cent cinquante ans* ont été inventées pour la luxation du bras, & même *à celle de notre Auteur*,

Si le traitement des fractures & des luxations a été abandonné pendant pluſieurs ſiécles à des ignorans & à des Char-

V. LETTRE.

latans, ce malheur n'a commencé, que lorsque les Medecins confierent cette partie de l'Art de guérir, ainsi que tout le manuel qui y est attaché, à des mains étrangeres. Jusqu'alors le peuple avoit trouvé dans les personnes qui lui prescrivoient des remedes pour les Maladies internes, des secours contre celles qui attaquoient les Os; mais la Chirurgie ayant par je ne sçai quel malheur été négligée par ceux qui venoient de se charger du soin de la cultiver: quelques gens industrieux d'entre le peuple voulurent experimenter s'ils ne réüssiroient point à réduire des fractures & des luxations. Flattez par quelques heureux succès, qui étoient dûs au hazard, ils se donnerent pour habiles & ils gagnerent la confiance. Les

Medecins

Medecins qui connoissoient les abus dont l'ignorance de ces gens étoit la cause, jugerent à propos de créer de nouveaux Chirurgiens ; ils ne négligerent rien pour les instruire sur les fractures, sur les luxations & sur les autres parties de leur profession, & ils rédigerent en forme d'Art, ce qu'on ne pratiquoit plus que par routine. C'est ainsi que les Medecins rétablirent la Chirurgie. C'est à eux que sont dûs les progrez qu'on a fait dans l'Art de guérir les Maladies des Os. Il s'en faut encore beaucoup qu'on ne l'ait porté à sa perfection, non plus que les autres parties de la Chirurgie.

V. LETTRE.

Notre Auteur dit dans la premiere page de ce même Mémoire, que *pour traiter les Maladies des Os, il faut sçavoir par-*

V. LETTRE. *faitement l'Anatomie & les Méchaniques.* Si je me fuſſe reſſouvenu, Monſieur, de cet endroit, je me fuſſe épargné la peine de critiquer ſon Livre; Ces quatre mots ſuffiroient pour prouver qu'il ne vaut rien. Revenons à ſa Machine.

Sa Machine, telle qu'elle eſt décrite dans ſon Mémoire, eſt bien peu de choſe: tout ſon avantage, ſuivant notre Auteur même, eſt de tirer elle ſeule le bras & de retenir en même-tems le corps; mais qu'importe, Monſieur, que ces deux actions ſoient faites par une même cauſe, ou qu'elles ſoient faites par deux; deſlors qu'on peut également réüſſir.

Sans faire frémir un pauvre malade à l'aſpect du formidable appareil d'une telle Machine, ſi un homme ne ſuffit pas pour

faire l'extenſion, il faut ſe ſervir d'un lac, & le faire tirer par deux hommes; dans ces circonſtances de tels ſecours ne manquent pas. Quant à la contre-extenſion, s'il eſt beſoin de beaucoup de force, on peut paſſer ſous l'aiſſelle du Malade une ſerviette en double qu'on coupera; ſi c'eſt une femme, à l'endroit de la mamelle, & on en fera retenir les deux bouts par pluſieurs perſonnes, ou on les arrêtera par le moyen d'une corde à quelque point fixe. Voilà ce qui pourra faire autant que toute la nouvelle Machine: *& le corps ſera retenu avec une force égale à celle avec laquelle il ſera tiré.*

Mais ce que je viens de propoſer, auſſi-bien que la nouvelle Machine, eſt ſujet à un inconvenient, que notre Auteur

V. LETTRE.

n'a apperçû que depuis qu'il a donné son Mémoire à l'Académie des Sciences. 1o. C'est en tirant le bras, l'effort se fait, non seulement sur les muscles qui unissent l'humerus à l'omoplate, mais encore sur les muscles qui attachent l'omoplate aux vertebres. Ainsi on fait souffrir ces derniers muscles mal à propos. 2o. C'est que le muscle grand pectoral & la partie antérieure du deltoïde, ou le grand dorsal (suivant le cas) qui se sont déja allongez pour permettre à l'omoplate de s'avancer en dehors, lorsqu'on a commencé à tirer le bras, sont obligez de s'allonger encore autant qu'il y a de distance entre l'endroit où se trouve la tête de l'humerus luxée & la cavité glénoïdale. La moitié de la difficulté se-

roit donc levée, si on trouvoit le moyen de fixer l'omoplate. Pour cela notre Auteur s'est servi dans ces derniers tems d'un morceau de couti percé en boutonniere, dans laquelle on passe le bras du Malade. Il fait ensuite entrer les deux bras d'une des extrémitez de sa Machine dans deux poches, qui sont à chacun des bouts du couti. Voilà de quelle façon il dit dans son Livre sur les Maladies des Os qu'il a corrigé sa Machine ; mais il l'a renduë par là sujette à un nouvel inconvenient ; car pendant que les muscles grand d'orsal & grand pectoral, sont tirez par la Machine, suivant la direction où se trouve alors le bras, le bord inférieur de la boutonniere pousse avec une force égale ces mêmes muscles du côté du

V. LETTRE.

corps. Ainſi ils ſont obligez de s'allonger beaucoup plus qu'ils ne devroient, & au lieu de la ligne droite, ſuivant laquelle ils ſont à l'endroit où ce bord de la boutonniere les coupe, ils font alors une ligne courbe.

Mais comme ce n'eſt que dans ſon Livre, & non pas dans ſon Mémoire qu'il parle de ce couti, je ſors de mon ſujet en examinant ſon utilité ou ſes déſavantages. Pour ne donc parler que de ſon Mémoire, la Machine qu'il y propoſe ne vaut rien. Car 1°. ce qui la rend plus eſtimable aux yeux même de ſon Auteur, c'eſt la force avec laquelle elle eſt en état de faire l'extenſion, or avec le ſeul cordon de cette Machine, en mettant un ou deux hommes à le tirer, on peut faire toute l'extenſion néceſſai-

V. LETTRE.

re. 2°. Parce qu'avec une serviette tirée par deux hommes, ou attachée, ainsi que je l'ai dit, à quelque chose de fixe, rend la contre-extension égale à la force qu'on employe dans l'extension. 3°. Sa Machine, telle qu'il l'a donnée à l'Académie, ne fixe point l'omoplate, ce qui est, ainsi qu'il le remarque lui-même dans son Livre, un défaut trés-considérable. 4°. Elle fait elle seule l'extension & la contre-extension; mais c'est ce que l'on peut faire sans le secours de sa Machine avec une égale facilité, comme je l'ai dit plus haut & avec des circonstances moins rebutantes pour un Malade.



V. Lettre.

REFLEXIONS
SUR LE MEMOIRE
qui a pour Titre :

Observation sur un Ulcere carcinomateux et fistuleux, qui perce le fond de l'estomac en dedans et les teguments de la region umbilicale en dehors.

Volume des Mémoires de l'Académie de 1716. p. 312.

Le sieur La Gloire Chirurgien, pança, jusqu'à ce que mort s'en ensuivît, une femme, dans la region umbilicale de laquelle il avoit ouvert deux ou trois tumeurs. Notre Auteur fut prié de se trouver à l'ouverture de ce cadavre. Jugeant qu'il trouveroit dans l'histoire de cette Maladie une ample matiere

pour un Mémoire Académique, il emporta la piece malade de la façon que je le dirai plus bas, avec l'estomac, dans lequel se trouva un ulcere noirâtre & trés-fœtide, dont il fit part à l'Académie.

V. LETTRE.

Comment croiriez-vous que notre Auteur s'y soit pris pour couper les teguments? a t-il fait une section circulaire, ovale, ou quarrée? commença-t-il par le haut ou par le bas? fut-ce du côté droit ou du gauche? Comme c'est une chose importante à sçavoir, il n'a pas manqué d'en instruire le Public, sans oublier la moindre circonstance: » Je coupai, dit-il, » en ligne droite la peau, les » muscles & le peritoine, depuis » deux doigts au dessous de la » playe la plus basse, jusqu'aux » Os pubis. Je portai un doigt

V. LETTRE.

» dans le ventre, avec lequel
» je conduiſis mon biſtouri de
» façon à couper toujours deux
» doigts plus loin que l'adhe-
» rance des parties ; ce qui me
» fit faire juſtement une inci-
» ſion circulaire & ſéparer des
» teguments tant propres que
» communs une PIECE RON-
» DE, &c.

Au milieu de l'ulcere, qui étoit dans l'eſtomac, ſe trouvoit un trou, qui communiquoit avec l'ouverture des teguments. De plus, l'eſtomac étoit adherant aux teguments par une de ſes extrémitez. De ces deux circonſtances notre Auteur en va déduire la maniere dont ſe fait la chilification. » Le chile de la Malade
» étoit crud, dit-il ; en effet
» comment broïer exactement,
» lorſqu'une adherence retient

» les parois qui doivent mou-
» voir en s'approchant « ? Vous qui êtes triturant, Monſieur, vous croyez ſans doute avoir cauſe gagnée, deſlors que notre Auteur ſe déclare de votre parti : mais continuez de lire ; vous verrez qu'il incline autant de notre côté que du vôtre. » Ou comment faire une digeſ-
» tion parfaite dans un matras
» percé « ? Il eſt vrai que ce n'eſt pas le tout-à-fait dire ; que le chile ſe produiſe par la fermentation ; mais c'eſt du moins par une operation chymique.

V. LETTRE.

Je me mettrois bien volontiers en colere contre l'eſprit de l'homme. Les choſes les plus ſimples, ſont celles, que nous comprenons le moins. Combien y a-t-il de tems qu'on diſpute ſur la chilification ? Combien les plus grands Hommes ont-

V. LETTRE.

ils proposé de differents sentimens ; & encore aujourd'hui on ne sçait à quoi s'en tenir. Cependant y avoit-il rien de plus facile, que d'imaginer, que le même mot de digestion signifiant une operation qui se fait dans un Laboratoire chymique, & signifiant aussi l'operation de l'estomac sur les aliments, ces deux sortes d'operations doivent nécessairement se faire de la même maniere ?

N'AVEZ-VOUS POINT été un peu embarassé, Monsieur, en lisant le Titre de ce Mémoire, *Observation sur un Ulcere carcinomateux & fistuleux, qui perce le fond de l'estomac en dedans, & les teguments en dehors.* Je croi que notre Auteur a cherché à frapper l'imagination du Lecteur par ces mots, *en dehors & en dedans*, qui ne veulent

rien dire, & par là lui faire voir plus qu'il n'avoit à lui montrer.

V. LETTRE.

MAIS, MONSIEUR, n'êtes-vous pas plus choqué du titre même de ce Mémoire, que de la maniere dont il est énoncé? Un Lecteur qui cherche dans les Ouvrages de l'Académie à s'instruire sur la Physique & sur les Mathematiques, n'est-il pas indigné de voir la suite des matieres qui meritent son attention, interrompuë par de froids récits d'un ulcere, d'un pancement *, d'une embrocation, de la maniere dont il a plu à un Chirurgien de placer la compresse nommée longuette, de l'assujettir avec des bandes, de les arrêter avec des épingles, & de faire mille autres choses, qui ne peuvent au plus servir qu'à l'instruction des *Fraters*. L'intention du Monarque, qui

* Volume des Mémoires de l'Academie de 1722. p. 53.

V. LETTRE.

a établi l'Académie Royale des Sciences, a-t-elle été d'en faire une Ecole de Chirurgie ? Si les faits de Pratique devoient avoir place parmi les Mémoires, au lieu d'un volume qui paroît tous les ans, il en pourroit paroître plus de dix; Car combien ces ſçavants Medecins, qui composent la moitié de l'Académie, ne pourroient-ils pas fournir d'Obſervations, qu'eux & leurs Confreres font tous les jours ? Notre Auteur eſt Chirurgien, il eſt vrai ; mais ce n'eſt pas comme tel qu'il a été choiſi, mais comme Anatomiſte. La Chirurgie ne fait point une Claſſe à l'Académie, il lui convient auſſi peu d'y venir parler Chirurgie, qu'il convien-droit peu aux illuſtres Peres Reyneau & Sebaſtien d'y lire des Mémoires ſur la Theologie &

ſur les cas de Conſcience qui ſe peuvent préſenter à eux. Les Mémoires de l'Académie ſont faits pour apprendre les découvertes que font en Mathematiques & en Phyſique les perſonnes de France les plus habiles dans ces genres ; mais ont fait des Livres de Chirurgie, pour y parler * d'ulceres (a) carcinomateux & autres, pour apprendre à ceux qui ſe deſtinent à cet Art la maniere de réduire (b) une luxation, de rapprocher (c) des tendons rompus, & de faire (d) un bandage convenable, de pancer (e) une fracture compliquée de la jambe ou quelqu'autres, d'arrêter le ſang (f) dans les amputations, &c.

* Ce qui ſuit fait la matiere de tous les Mémoires de de notre Auteur.

Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences (a) page 312, volume de 1716. (b) page 258, volume de 1716. (c) pag. 51, vol. de 1722. (d) pag. 53 ibid. (e) pag. 309, vol. de 1718. (f) pag. 199, ibidem.

V. LETTRE.

Que notre Auteur cultive & perfectionne l'adreſſe qu'il a reçûë en partage. Qu'il s'inſtruiſe ſur les façons les plus ſures, les plus commodes de faire les operations : qu'il caracteriſe toutes les differences des Maladies Chirurgicales : qu'il apprenne aux jeunes Chirurgiens la maniere de les guérir : qu'il faſſe un Livre ſur les Maladies des Os auſſi bon, que le ſien eſt mauvais : qu'il entaſſe Obſervations ſur Obſervations : qu'il donne à la Chirurgie une perfection qu'on n'oſeroit eſperer de pluſieurs ſiécles : A la bonne heure. Je feliciterai alors ſa Patrie du bonheur qu'elle aura de poſſeder un homme ſi utile & ſi rare. Mais ſi avec tous ces avantages il n'a point d'autres lumieres & d'autres connoiſſances, je ne le regarderai pas

comme plus propre à remplir une place d'Académicien, que moindre des Chirurgiens.

L'Académie des Sciences aime les faits ; elle les recherche avec avidité : mais ce n'est qu'autant qu'ils peuvent être utiles, ou donner quelques lumieres à certains points de la Physique. On voit tous les jours des ulceres, qui se trouvent ou dans la region umbilicale ou ailleurs : qu'est-ce qu'on en déduit de particulier par rapport à l'œconomie animale ? Il est des Académies qui sont destinées à recueïllir tous les faits, sans qu'elles s'embarassent de leurs causes ni des consequences qu'on en peut tirer. Les Mémoires qu'elles produisent sont une espece de Gazette, qui contient les effets de la nature ; mais ces Académies different

V. LETTRE.

autant de l'Académie Royale des Sciences, que celle-ci differe de l'Académie des Médailles.

Mais pourquoi donc, me demanderez-vous, trouve-t-on les Mémoires de notre Auteur parmi ceux de l'Academie, puiſqu'ils ſont ſi peu conformes aux vûës & à l'établiſſement de cette Compagnie, & qu'outre cela ils ſont remplis de fautes ſi groſſieres? Je me ſuis fait à moi-même pluſieurs fois cette objection: je l'ai même faite à un des plus illuſtres d'entre ces Académiciens preſque tous illuſtres (la reſtriction ne s'étend pas bien loin) La perſonne, dont vous me parlez, me répondit-il, eſt entrée à l'Académie avec le titre d'Eleve de M. de Littre, elle ſe trouve obligée de fournir des Mémoi-

res, & qui doivent, comme ceux des autres, paroître & être imprimez ; il faut donc, que comme il eſt hors d'état de donner quelque choſe ſur l'Anatomie & ſur la Phyſique, il faut que nous recevions ce qu'il nous donne ſur la Chirurgie ; & il faut auſſi que nous le laiſſions tel qu'il le donne, parce que ſi nous en ôtions les mauvaiſes raiſons, les fautes & l'inutile, il ne reſteroit que bien peu de choſe. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble
Serviteur ***

APPROBATION du Censeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit, qui a pour Titre : *Dissertation en forme de Lettre au sujet des Ouvrages de l'Auteur du Livre sur les Maladies des Os*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui en empêche l'impression. A Paris ce 15 Mars 1725.

CASAMAJOR.

Fautes à corriger dans la Dissertation.

PAge 14. ligne 8. à sept *lis.* à cinq. Page 13. ligne 24. *lis.* Ruisch. Pag. 18. l. 4. *lis* Zigomatique. P. 41. l. 22. 42. l. 19. 44. l. 13. & 88. l. 12. *lis.* Masseters. P. 54. l. 6. *lis.* Fabricius. P. 75. l. 16. *lis.* Genio-pharingien. l. 17. *lis.* Milohyoidien l. 22. *lis.* Stiloglosse. P. 77. l. 25. *lis.* larinx. P. 83. l. 8. *lis.* lacis. P. 89. l. 18. & 155. l. 11. *lis.* paroits. P. 93. l. 3. *lis.* doit être. P. 100. l. 14. & 223. l. 7. *lis.* sphincters. P. 176. l. 24. *lis.* sert. P. 182. l. 21. font *lis.* sont. P. 185. l. 2 faisant de. *lis.* fait. P. 186. l. 23. *lis.* fait faire. P. 193. l. 1. *lis.* formé. P. 198. l. 15. *lis.* ou on. P. 240. l. 24 *lis.* Hudrokephalon. P. 241. l. 1. *lis.* Hydrokephalon. P. 232. l. 16. & 17. *lis.* art. afin. l. 20. *lis.* être, il. P. 236. l. 4. *lis.* assujettit. P. 275. l. 10. *lis.* soient point. P. 281. l. 21. exeant. *lis.* extant. P. 291. l. 10. *lis.* coupera, si. P. 296. l. 5. *lis.* on rend. P. 296 *lis.* 16. l. s'ensuivit. P. 305. l. 3. *lis.* le moindre. *item.* l. 22. Gazette *lis.* Registre.

LE CHIRURGIEN MEDECIN,

OU

LETTRE

AU SUJET DES CHIRURGIENS qui exercent la Medecine;

Adressée à l'Auteur de la Dissertation en forme de Lettres, touchant les Ouvrages de l'Auteur du Livre de la Maladie des Os.

Par M. A. R. D. E. M.

Avis du Libraire au Lecteur.

UN habile Medecin, que j'avois consulté sur *la Dissertation en forme de Lettre au sujet des Ouvrages de l'Auteur du Livre des Maladies des Os*, qu'on m'avoit envoyée, m'ayant conseillé de l'imprimer, il m'a depuis donné un Manuscrit contre les Chirurgiens qui exercent la Medecine. Comme il est adressé à l'Auteur de la *Dissertation*, j'ai crû qu'il étoit d'autant plus à propos de réünir ces deux Ouvrages, qu'ils feront ensemble un juste volume.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *Le Chirurgien Medecin, ou Lettre au ſujet des Chirurgiens qui exercent la Medecine*, dans lequel je n'y ai rien trouvé qui en empêche l'Impreſſion ; A Paris ce 13. Novembre 1725.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs ; Sénechaux ; leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il apartiendra, SALUT : Notre bien amé FRANÇOIS BABUTY, Libraire à Paris, Nous ayant fait ſuplier de lui acorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Livre qui a pour titre *Le Chirurgien Medecin*, Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit Babuty, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de *trois années* conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes ; faiſons défenſes à tous Libraires & Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance : A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ail-

leurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée és mains de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans soufrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre premission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-neuviéme jour du mois de Novembre l'an de grace mil sept cent vingt-cinq & de notre Regne le onziéme. Par le Roi en son Conseil.

DE SAINT HILAIRE.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 220. fol. 257. conformément aux anciens Reglements, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le premier Decembre mil sept cent vingt-cinq.

BRUNET, Syndic.



LETTRE
AU SUJET DES CHIRURGIENS QUI EXERCENT LA MEDECINE.


ONSIEUR,

Vous avez apprecié au juste l'estime qu'on doit faire du Livre des Maladies des Os & de

ſon Auteur ; votre zéle eſt loüable : mais votre travail, je l'oſe dire, eût été bien plus utile, ſi vous l'euſſiez employé à faire connoître quel eſt preſque tout le corps, dont cet Auteur fait partie.

Quels ſont les Chirurgiens qui exercent la Medecine.

De quatre ou cinq cent Chirurgiens, dont il eſt composé, à peine s'en trouve-t-il, de leur propre conſentement, vingt ou trente qui ſçachent leur Art auſſi bien qu'ils le doivent ſçavoir. Tous les autres, que la pareſſe ou un défaut de génie empêchent de réüſſir, ſe croyent en droit de joindre à leur Profeſſion, dont ils n'ont que quelques legeres teintures, une autre beaucoup plus difficile & qu'ils ignorent entierement. Tous ces Meſſieurs pratiquent la Medecine, parce qu'ils n'ont pû devenir de bons

Chirurgiens. Ainſi la Medecine, qui a été regardée comme de toutes les Sciences la plus difficile à aquerir, & comme ſi délicate à pratiquer par ceux mêmes, qui avec un eſprit vaſte en font une étude particuliere, devient l'occupation ou plûtôt la reſſource d'un vil rebut qui eſt dépourvû d'adreſſe & de lumieres au point de ne pouvoir réduire un Os luxé ou rompu, faire l'amputation d'une jambe ou l'extirpation d'une mamelle, pancer une playe comme il faut. Dans quelles mains le peuple ſi amateur de ſes jours, en confie-t-il le ſoin ?

Cette ſorte de Charlatans, non moins à craindre que ceux à qui on donne ordinairement ce nom, leur reſſemble en tous points. Comme eux ils n'ignorent rien : ils parlent de tout

avec une confiance que n'a pas même un homme qui ſçait véritablement : ils ne balancent jamais ; car dépourvûs de toutes les idées & de la pénetration que poſſede un bon Medecin, ils ne trouvent point de rapports à examiner, de répugnances à concilier, de motifs qui les ſollicitent ; comme ils ne connoiſſent ni les Maladies, ni leurs cauſes, ni leurs hiſtoires, ni leurs ſuites, quand ils voyent un Malade, au lieu d'avoir préſents à l'eſprit les accidents dont il eſt attaqué, des raiſons pour agir, d'autres pour ne rien faire, des motifs de crainte ou d'eſperance, qui gênent & demandent l'attention d'un bon Medecin, ils ſont d'abord exempts de ces réflexions importunes ; ils n'en ont point à faire ; & ſur quoi en feroient-

ils, puiſqu'ils ignorent entierement toutes ces choſes ? ils n'ont à conſulter que leur politique, leur hardieſſe, & les moyens de gagner la confiance des perſonnes qui ſont aſſez dupes pour s'adreſſer à eux.

Dans les Maladies qui ne ſont point de leur reſſort.

Il y a un préjugé en leur faveur répandu dans le monde. Ces gens-là connoiſſent, dit-on, le corps humain. Comme on ne voit point ordinairement le Medecin operer de la main en Public, & qu'on ignore ce qu'il fait en particulier pour s'inſtruire, on s'imagine, que l'Anatomie eſt dévoluë en propre aux Chirurgiens, & que ce n'eſt qu'à la faveur de leur ſcalpel que les Medecins connoiſſent le corps de l'homme.

On croit que les Chirurgiens ſçavent l'Anatomie.

On ne devroit pas laiſſer les honnêtes gens dans une erreur qui peut avoir pour eux-mêmes

Conſéquence de ce préjugé.

des ſuites ſi fâcheuſes. Il ſeroit important de les détromper. C'eſt ce qui n'eſt pas bien difficile.

On en prouve la fauſſeté.

En effet qui ſont les Chirurgiens Anatomiſtes ? Quelle découverte leur doit-on ? De quelle idée ont-ils enrichi la Phyſique ? Depuis tout le tems que la Chirurgie eſt ſéparée de la Medecine, il n'y a pas encore eu trois Anatomiſtes parmi les Chirurgiens, quoique leur nombre ſurpaſſe plus de trente fois celui des Medecins.

Détail des connoiſſances qu'ont les Chirurgiens en Anatomie.

Eſt-ce aſſez pour qu'un homme ſe croye habile en Anatomie d'en avoir mis un autre en pieces ? Suffit-il de ſçavoir qu'il y a dans l'homme des poumons, un foye, une rate ? que de ces parties les unes ſont à droit, les autres à gauche ; qu'elles ont * veines, nerfs,

* Façon de parler ordinaire des Chirurgiens.

arteres & vaiſſeaux lymphatiques: qu'il y a un muſcle nommé crural, grand dorſal, grand pectoral, petit rond, &c ? qui eſt aſſez novice en Medecine pour ignorer de telles choſes ? Voilà cependant toute l'Anatomie que ſçavent les Chirurgiens.

Comparaiſon des Chirurgiens qui diſſequent.

Quand je les vois le ſcalpel à la main, il me ſemble que ce ſont autant de manœuvres occupez à démolir un magnifique Bâtiment, qui renverſent les colomnes les plus ſuperbes, les marbres, les reliefs les mieux travaillez, les lambris les plus riches, les voûtes les plus hardies, & mille Chefs-d'œuvres des plus habiles Ouvriers, ſans en connoître l'uſage & le prix.

Ceux dont je parle ſont également deſtructeurs du plus ſu-

perbe Edifice qui fut jamais. Leurs profanes mains l'anéantiſſent, ſans que la découverte de ſa moindre magnificence, ni de l'Art de celui qui l'a conſtruit, ait preſque une ſeule fois rendu excuſable la hardieſſe qu'ils ont de les y porter.

Ce que penſe un Chirurgien qui diſſéque.

D'où partent la joye & la ſurpriſe de ce Chirurgien, qui vient de diſſéquer des muſcles? Croyez-vous qu'il admire leur ſtructure, l'Art avec lequel leurs extrémitez ſont attachées, la prodigieuſe varieté des mouvements qu'ils peuvent faire en s'aidant mutuellement? Non, ce n'eſt point cela; il ne penſe à rien moins; c'eſt lui-même qu'il admire; c'eſt l'adreſſe avec laquelle il les a dégraiſſé.

Qualitez d'un Anatomiſte.

Bien des choſes doivent concourir pour former un Anatomiſte. Il doit avoir un eſprit

ſublime, car il faut qu'il pénetre, pour ainſi dire, juſques dans les Conſeils mêmes du Créateur ; il doit l'avoir juſte, afin de n'atribuer à chaque partie que ce qui lui convient, & de démêler ce qui eſt eſſentiel d'avec ce qui eſt ſimplement utile ; il doit l'avoir pénetrant, pour découvrir des uſages, ſaiſir des choſes qui ont échapé aux yeux des autres, & ſuppléer même à la foibleſſe des ſiens propres ; il doit l'avoir orné des connoiſſances de la Phyſique, de la Geometrie, des Méchaniques, des Langues ; & enfin tres-vaſte pour renfermer avec ordre une infinité d'idées, afin de les trouver quand il en a beſoin, & qu'elles ſe préſentent ſans confuſion. Toutes ces qualitez ſe trouvent-elles dans des génies, qui ne ſont point cul-

tivez, ou qui le sont peu ?

Il n'y a que des Pédans qui se puissent faire un honneur de sçavoir le Latin. Cependant quels progrès, celui qui est dépourvû de cette connoissance peut-il faire en Anatomie ? Il est privé de toutes les lumieres, qui sont répanduës dans les Ouvrages des Anatomistes. Le travail de mille habiles gens est perdu pour lui. Il est hors d'état de s'instruire de leurs découvertes, & de puiser dans leurs Livres le goût & le génie d'Anatomiste.

Il n'y a point de bons Ouvrages d'Anatomie écrits en François.

En vain quelques Chirurgiens ont-ils voulu s'appliquer à l'étude ; leur esprit qui n'y a pas été formé dès l'enfance, ne peut dans la suite s'y accoûtumer. Un Chirurgien que je ne nommerai pas, prit un Précepteur pour ses enfans & pour

lui : quoiqu'il ne manque point d'eſprit, il eut le chagrin de voir, qu'il meritoit plus qu'eux, les punitions qu'on leur donnoit. Il fut contraint de quitter ſon entrepriſe.

Il y a des Chirurgiens qui ont eté élevez au College : mais cela ne ſuffit pas ; il faut cultiver les connoiſſances qu'on y a acquiſes, ou plûtôt il faut profiter des diſpoſitions à l'étude qu'on s'y eſt formées ; car, à proprement parler, ce n'eſt que la clef des Sciences qu'on y trouve. Il faut que celui qui ſe deſtine à l'Anatomie, s'en ſerve ſurtout pour la Phyſique, cette derniere ſcience doit être cultivée avec beaucoup de ſoin par un Anatomiſte ; car comment pourra jamais développer les reſſorts d'une Machine auſſi compoſée que le corps humain

& sçavoir l'usage de toutes ses parties, celui qui ne connoît ni la nature, ni ses mouvemens. Il faut l'avoir vûë ailleurs pour la reconnoître dans l'homme : Or de dire, que parmi les Chirurgiens on ne trouve pas la moindre teinture de Physique, c'est avancer une chose que leur conversation & la lecture des Livres qu'ils composent, font bien facilement connoître.

Comment pourroient devenir bons Anatomistes, des gens ausquels l'ignorance des Langues ne permet pas de s'instruire dans les bons Livres ? que l'envie de gagner de l'argent, qui les porte à vouloir être tout ensemble Medecins, Chirurgiens, Barbiers, Apoticaires, empêche de travailler en Anatomie ? & que la difficulté de s'appliquer & le défaut de

Physique empêchent même de profiter de leur propre travail.

L'Anatomie seroit encore dans l'enfance, si elle n'avoit été cultivée que par eux, aussi n'est-ce point des Boutiques de Chirurgiens que sont sortis Vesale, Fallope, Eustachi, Vedius-Vidius, Aquapendens, Willis, Riolan, Casserius, Spigel, les Bartholin, Malpighi, Glisson, Graaf, Nuck, Bellini, Peyer, Borelli, Reverhorst, Stenon, Valsalva, Schelhammer, Swammerdam, Lower, Verheyen, Hovius, Vieussens, De Littre, & tant d'autres, dont les noms seuls rempliroient un volume.

Quelques-uns de ces Anatomistes faisoient la Chirurgie ; mais ils étoient Medecins.

Quels Anatomistes compte-t-on à présent dans l'Europe : Un Ruysch, un Duverney, un Bartholin, un Chirac, un Winslow, un Heister, un Hel-

vetius, * un Petit, un Zambeccari, un Brunner, un Bianchi, un Leeuwenhoek, un Henninger, un Fanton, un Saltſman, un Morgagni, &c. Ces Hommes illuſtres ſont tous Medecins, & il n'y a pas à préſent dans toute l'Europe un Chirurgien Anatomiſte.

* M. Petit Medecin & de l'Académie des Sciences.

On peut même avancer & avec juſtice, que c'eſt aux ſeuls Medecins que la Chirurgie eſt redevable de ſes progrès, ainſi que de ſon établiſſement.

Le Manuel même qui caracteriſe le Chirurgien, lui vient des Medecins. L'Hiſtoire de l'établiſſement des Chirurgiens, que je vais fidellement rapporter, le prouve aſſez.

Lorſque par un caprice fatal à l'honneur de la Medecine & au

au ſalut public, les Medecins Arabes réſolurent de confier à des mains étrangeres, ce qu'ils regardoient comme méchanique dans leur Profeſſion, ils prirent le parti d'apprendre à leurs domeſtiques à étendre un onguent ou un emplâtre ſur la toile ou ſur le cuir, à pancer une legere playe, à ſaigner, à préparer un appareil. Ils apprirent à d'autres à connoître les plantes, pour les aller chercher dans la campagne, à les faire bouillir, & à en compoſer les préparations néceſſaires. Ce fut là où commença le Chirurgien & l'Apoticaire, & non pas la Chirurgie & la Pharmacie; puiſque les Medecins renfermoient l'une & l'autre. Ils leur enſeignerent enſuite à mêler les drogues, à pancer des playes plus conſidérables, à

Origine des Chirurgiens & des Apoticaires.

faire quelques Operations; ainsi les soins du Medecin se réduisirent principalement à connoître l'état de ses Malades. Il leur préparoit par le moyen de ses Ministres les secours qu'il leur jugeoit nécessaires. Ame de tous ces membres, il les faisoit mouvoir, ils agissoient sous ses ordres, ils travailloient sous ses yeux. Les grandes Operations ne leur furent pas confiées d'abord, non plus que les préparations des grands Remedes: On ne les leur fit executer qu'à proportion qu'ils réüssissoient dans les petites, & qu'ils y faisoient voir plus d'adresse.

Comme il y avoit déja longtems que les Medecins avoient foüillé dans les cadavres, pour connoître les ressorts par le moyen desquels s'executoient dans l'homme des mouvemens

ſi régulierement biſares, & comme ils avoient vû dès parties, dont ils avoient avec le tems pénetré les uſages, ils jugerent à propos de faire part à leurs Miniſtres de quelques portions de leurs découvertes, c'eſt à-dire, autant qu'il leur en falloit pour s'acquitter avec plus de ſureté du miniſtere qui leur étoit confié. Par ce moyen les Medecins n'avoient plus beſoin que de les aſſiſter de leurs conſeils, & de leur déterminer le tems & l'occaſion pour agir.

Ces nouveaux Chirurgiens chercherent avec empreſſement à s'inſtruire. Ceux de Paris avides des Leçons de la Faculté, lui demandoient, qu'elle leur donnât des Profeſſeurs. Ils ne furent pas moins jaloux de lui donner des marques de leur reconnoiſſance & de ſe maintenir

Harangue des Chirurgiens à la Faculté de Medecine.

dans leur devoir. *Nous venons*, direnr-ils, un jour qu'ils allerent en Corps trouver la Faculté assemblée dans ses Ecoles, *nous venons pardevers vous*, Messieurs, *à cause qu'on nous a dit, qu'on vous a rapporté, que disions par la Ville de Paris, que nous ne sommes point vos Escoliers ne subjets: Sçachez*, Messieurs, *que jamais nous ne pensasmes nier que ne fussiesmes vos Ecoliers, nous vous confessons tels & avons toujours fait: & si aviesmes songé le dire, nous irions nous coucher pour le désonger.*

Mais ces Chirurgiens bientôt poussez par un esprit ordinaire aux demi sçavans, parurent tous fiers des connoissances qu'ils venoient d'acquerir: comme s'ils en eussent entierement tari la source, ils refuserent d'écouter plus long-tems leurs Maîtres.

Qu'arrive-t-il ? Il eſt facile de l'imaginer. Ils oublierent peu à peu ce qu'ils avoient appris. La Chirurgie perdit tous les jours quelque choſe. Elle devint à la fin telle, qu'un Malade, qui s'adreſſoit à ces membres ſéparez de leur tête, trouvoit bien plûtôt la fin de ſon mal dans la mort, que dans leur adreſſe.

Gui de Chauliac Medecin du Pape Urbain V, fut un des premiers, qui chercha à remedier à un ſi grand déſordre ; il y travailla, & à ſon exemple pluſieurs de ſes Confreres. La Faculté de Medecine de Paris reſolut d'inſtruire de nouveaux Chirurgiens. Il parut bien qu'elle n'avoit donné aux premiers qu'une eſpece de revenu, dont elle avoit toujours gardé le fond, tant elle réüſſit dans ſes

projets. Elle choiſit des gens, de la lie du peuple, je veux dire les Barbiers, eſpérant que le reſſouvenir de leur état, leur inſpireroit cette docilité ſi néceſſaire à leur inſtruction, quoique dans l'établiſſement des premiers Chirurgiens les Medecins euſſent éprouvé le contraire. *

Mais l'amour-propre & la prévention, firent bien-tôt croire à ces nouveaux Chirurgiens, qu'ils n'avoient plus beſoin des leçons de la Faculté : ils ſe déclarerent même contre elle. Cependant les Medecins, cherchant plûtôt le bien public, qu'à les punir de leur ingratitude, leur ont pro-

Nota. Les Requêtes qu'ils préſentoient à la Faculté, étoient ainſi conſtruites ; à Noſſeigneurs les Maîtres Docteurs Régens de la Faculté : Suplient humblement les Jurez du Métier de Barbier, &c.

digué & leur prodiguent encore tous les jours des inſtructions, dont ceux-là profitent, mais d'une façon ſemblable à celle des animaux dont parle Æſope, qui mangent le fruit qu'ils trouvent ſur la terre, ſans regarder l'arbre qui l'a produit.

Après avoir fait l'Hiſtoire des Chirurgiens, & avoir prouvé qu'il n'eſt pas vrai qu'ils ſçachent l'Anatomie, un moyen encore aſſez efficace pour faire perdre au Public l'idée qu'il a mal à propos conçuë d'eux, ce ſeroit de lui faire enviſager la maniere dont ils ſont élevez, & celle dont ſont élevez les Medecins; ce ſeroit pour lui une preuve de ce que les uns & les autres doivent être dans la ſuite.

Education d'un Medecin.

On met au College dès l'enfance celui qui doit être un

jour Medecin. Il y apprend les Principes d'une Langue, avec le ſecours de laquelle il deviendra en état de profiter des lumieres de toutes les Nations, & de tous ceux qui l'ont précedé. Par la lecture des Livres les mieux écrits & les plus ingenieux, ſon eſprit s'orne, ſe fait, & ſa mémoire ſe forme.

Il paſſe enſuite à l'étude de la Philoſophie. Là il apprend l'Art de raiſonner, & il raiſonne. On lui dévoile les principes ſur leſquels la nature agit, les cauſes qui la déterminent, ſes effets, les rapports des uns avec les autres, en un mot toute la Phyſique, dont la liaiſon avec la Medecine eſt ſi intime, que le Medecin qui ne la poſſede pas n'eſt qu'un vil empyrique.

Lorſque le choix de ce jeune homme la tourné du côté de la

la Medecine, on lui fait faire l'application de la Physique à la connoissance qu'on lui donne des parties du Corps humain. Quels secours de cette union ? Il découvre leurs fonctions, leur nécessité, quelle part elles y ont les unes & les autres. Mais comme ce qui peut être examiné le scalpel à la main, n'entre pas seul dans l'execution de ces fonctions, aussi ne borne-t-il pas là la connoissance du Corps humain. Il y a des fluides, de la disposition desquels, aussi-bien que des parties solides, dépendent la santé & la maladie : il en faut connoître la nature, les Principes, la Fabrique, l'Histoire, & les changements qui leur peuvent arriver. Tout cela fait la matiere d'une longue & difficile étude, & dans laquelle il est impossible de réüssir sans

la connoiſſance de la Chymie & d'un million d'Obſervations qui ont été faites à l'occaſion des humeurs.

Voyons à préſent quelles eſperances l'éducation d'un jeune Chirurgien permet de concevoir de lui ?

Education du Chirurgien.

Après lui avoir appris à connoître les lettres de l'Alphabet, & quelquefois à former quelques caracteres, on attend pour le mettre en Boutique, qu'il ſoit devenu aſſez fort, pour porter tous les ſoirs & tous les matins les lourds ais, qui ſervent à fermer & à ouvrir la Boutique.

Exercices du Chirurgien.

Il eſt une choſe qu'on peut admirer dans tous les exercices auſquels il eſt occupé pendant ſon ſéjour chez chaque Bourgeois (les Fraters nomment ainſi le Perruquier ou le Chirurgien chez qui ils demeurent) c'eſt

l'ordre qui y regne.

A peine le Cocq, qui est le symbole que prennent les Chirurgiens sur les Enseignes de leurs Boutiques, par quelque ingenieuse allégorie sans doute ; à peine le Cocq a-t-il chanté, que le Garçon se leve pour balayer la Boutique & l'ouvrir, afin de ne pas perdre la petite retribution que quelque manœuvre qui va à son travail, lui donnera pour se faire faire la barbe en passant. Depuis ce tems jusqu'à deux heures après midi, il va chez cinquante particuliers, peigner des Perruques, atendre dans l'Anti-chambre ou sur l'escalier la commodité des *pratiques*, mettre les cheveux des uns en papillote, *passer* les autres *au fer* & leur faire le poil à tous.

En Province les Chirurgiens mettent un Coq sur leurs Enseignes.

Vers le soir, s'il est de ceux

qui ont envie de s'inſtruire, il prendra un Livre. Mais la fatigue & le dégoût que cauſe néceſſairement l'étude à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez, lui procurent bien tôt un profond ſommeil, qu'interrompt quelquefois le bruit d'une petite cloche ſuſpenduë à la porte, qui l'avertit de faire le poil à un païſan qui entre.

Qualitez des Garçons.

Quiconque ſçait ce qu'un Garçon Chirurgien, un Frater, un Compagnon Chirurgien, ou pour me ſervir dés termes uſitez par leurs Maîtres, un Serviteur Chirurgien, quiconque ſçait à quoi il eſt occupé un jour, ſçait tout ce qu'il fait pendant tout le tems qu'il eſt dans les Boutiques: excepté que tantôt il le fait dans les païs voiſins de la Garonne, où la plûpart ont pris naiſſance, &

tantôt dans quelque endroit éloigné : car la facilité qu'ils ont de voyager à peu de frais, est cause qu'ils parcourent beaude païs.

C'eſt ainſi que les Garçons Chirurgiens paſſent dix ou douze ans. On croiroit que chaque Boutique ſeroit pour eux une Ecole, que le Maître attentif à leur avancement ne néglige rien pour le leur procurer, qu'il les inſtruit avec bonté & d'une maniere familiere, qu'il leur fait faire les Opérations, qu'il leur montre les inconveniens qui ſont attachez à chaque méthode, & qu'il leur donne les moyens de les éviter. C'eſt ainſi qu'on penſe, quand on ne connoît pas ces gens-là ; mais outre que les Maîtres même ignorent ces choſes, ils agiſſent avec ces pauvres Garçons (comme dit le Proverbe) de Turc

à More. Jamais homme n'a exigé tant de respect d'un domestique, & jamais dans les Isles un *Blanc* n'a cherché plus avidement à profiter de l'argent, que lui coûte un Négre, qu'un Maître Chirurgien à profiter du pain & de l'eau qu'il donne à ses Garçons. Une autre après midi, que celle où ils ont congé, il ne leur permettra pas de sortir pour aler aux Leçons publiques, de peur de perdre l'argent d'une barbe, qui ne viendra peut-être pas. C'est pourquoi les Medecins poussez par un esprit de charité, faisoient à ces pauvres jeunes gens des Leçons de Chirurgie dès quatre heures du matin.

Charité des Médecins pour les Fraters.

Dans quelques momens que le poil du public ne les occupe pas, il font de la charpie, ils repassent leurs Rasoirs, ils mettent quelques Perruques en boucles.

Voilà quels sont les exerci-

ces de ces Messieurs : voilà par où ils préludent à la pratique de la Medecine : Voilà les gens à qui on ose confier sa vie. C'est en maniant le peigne, la lancette & le rasoir qu'ils deviennent Medecins ; le peigne, la lancette & le rasoir sont leur Grammaire, leur Philosophie, leur Hippocrate, leur Galien.

Ce qu'il faut faire pour devenir Maître.

Lorsqu'un Frater a fait cinquante ou soixante mille barbes, plus ou moins, il peut alors prétendre à la Maîtrise. S'il veut s'établir à Paris, on l'introduit dans la Salle de S. Cosme où sont assemblez tous les Maîtres. La premiere chose qu'il est obligé d'y faire, c'est de donner des preuves de sa mémoire, en recitant la Harangue que vous allez lire. Que ne puis-je, Monsieur, vous dépeindre la contenance & l'action de l'Ora-

teur. Pour vous en donner cependant quelque idée, repréſentez-vous * Petit-Jean de la Comedie de Racine qui plaide devant Dandin, & qui dit :

* Petit-Jean Portier de Dandin dans les Plaideurs de Racine.

* Harangue des Fraters qui ſe preſentent à S. Come, pour être reçû Maîtres.

» Meſſieurs, je ne ſçai dans » quelle vûë j'ai l'honneur de » me préſenter devant vous, » puiſque je n'ai ni les talens, » ni aucunes des diſpoſitions » de celles qui ſont néceſſaires » pour meriter d'être admis au » nombre de vos Diſciples ; c'eſt » donc, ſans doute, Meſſieurs, » *ſous le voile de l'eſperance* que » j'ai en vos bontez que j'en» treprens *avec témerité & har-* » *dieſſe comme un aveugle*, cette » démarche. J'eſpere, Meſ» ſieurs, que vous ne me refu» ſerez pas *cette grace*, & que » vous recevrez favorablement » ma trés-humble ſupplication, » *brûlant d'un deſir ardent de pro-*

» *fiter des rayons de vos sçavan-*
» *tes doctrines*, c'est ce qui me
» fait mettre tout en usage, pour
» être *éclairé d'une Profession* que
» vous possedez avec tant de
» connoissance, & que vous
» mettez en execution avec tant
» de sçavoir & de dexterité; ce
» qui vous fait passer par tout
» pour *divins*. Ainsi, Messieurs,
» si mon bonheur est assez grand
» d'être admis au nombre de
» vos Aspirans, je mettrai tout
» en usage pour m'en rendre
» capable & répondre aux dif-
» ferents interrogats qui me se-
» ront faits pendant le cours de
ce *redoutable Chef-d'œuvre*.

Le Frater aspirant à la Maîtrise, est encore obligé de reciter plusieurs autres Harangues

Nota. Les Harangues que doivent faire à S. Côme les Aspirans à la Maîtrise pendant leur Chef-d'œuvre, sont imprimées & se vendent à Paris chez la Veuve Horthemels.

pendant le cours de ſon *redouble Chef-d'œuvre.* Je ne vous en rapporterai plus qu'une, pour ne pas épuiſer votre admiration, car vous aurez encore beſoin, lorſque je vous parlerai des examens de S. Come.

* Autre Harangue que font les Fraters pendant leur Chef d'œuvre.

* » Meſſieurs, l'heureux ſuccez que j'ai eu juſqu'à préſent *de* mes Actes *précedentes*, » m'oblige à rechercher *ce que* » *l'éloquence a de plus beau & de* » *plus rare* pour vous témoigner » combien je vous ſuis redevable de tant de bontez ; mais » *comme la nature m'a été ingrate, & l'éloquence peu fructueuſe,* » c'eſt ce qui fait, Meſſieurs, » que je vous préſente plûtôt » un cœur*ſoûmis, qu'une bouche éloquente, qui a l'honneur de vous préſenter avec » empreſſement ſa trés-humble » ſupplication pour ſon premier

*L'Aſpirant preſente ſon cœur, qui preſente ſa Requête pour être examiné.

» Examen. Il joindra *cette grace*
» avec celles qu'il a déja reçûës
» de votre celebre *Académie* re-
» verée non ſeulement dans ce
» Royaume, mais encore dans
» toutes les Parties du Monde,
» tant par ſon * origine, que par
» le merite des perſonnes qui la
» compoſent.

* Voyez ce que j'ai dit ſur l'origine des Chirurgiens, p. 17.

Ce qui ſe paſſe dans les examens de S. Come.

Vous croyez peut-être qu'à S. Côme on demande ſimplement à un Aſpirant, ce que c'eſt qu'un Abſcez? combien il y a de ſortes de Tumeurs? comment on guérit les Ulceres? dans quel tems & de quelle maniere on opere &c. on lui fait vraiment bien d'autres queſſtions. On l'interroge ſur la Morale, ſur la Metaphyſique, ſur la Chymie, & ſur mille autres choſes. Aſſez ſouvent un Maître lui demande,

» Qu'eſt-ce que c'eſt que Phlegmes?

Si l'Aſpirant eſt bien inſtruit dans la doctrine qu'on debite à S. Côme, & s'il a retenu les Leçons des Chirurgiens, il répondra mot pour mot:

* Au lieu de dire le Phlégme.

* Un corps ovale & cylindrique.

* Phlegmes fixes & volatiles.

*„ Les Plegmes doivent ſe „ conſiderer comme des ſubſ- „ tances fluides & liquides, „ dont les parties ſont longuet- „ tes, & les bouts *ovales & cy- „ lindriques, ſe trouvent répan- „ duës dans tous les mixtes dans „ une certaine proportion, qui „ ſe recueïllent dans les diffe- „ rentes diſtillations que l'on en „ fait en ſe levant avec les eſ- „ prits les premiers, quand ils „ ſont fixes; au lieu que lorſ- „ qu'ils ſont * volatils, l'eſprit ne „ s'éleve qu'après eux, ſervant, „ comme il a été dit ci-devant, „ à la diſſolution des ſels & des „ alkalis, & à mieux macerer „ les autres principes dans les „ mixtes.

Le même Maître, ou bien un autre fait serieusement cette demande :

» Qu'est-ce que manger ?

A quoi le Disciple répondra, si la mémoire ne lui manque pas :

» C'est*un sentiment qui nous » oblige à prendre des aliments » solides pour les convertir en » chile . . . . . nous tirons ces » aliments solides des vegetaux » & des animaux . . . . soit que » les uns ou les autres soient ter- » restres, aquatiques ou amphi- » bies *, quadrupedes ou vola- » tiles ou reptibles. Tous ces ali- » ments se trouvent diverse- » ment préparez par les arts que » l'on nomme la Cuisine, la » Boulangerie, le Vinage, & » la Brasserie, quoiqu'il y en ait » dans le nombre qui peuvent » être pris en aliments sans au-

* Manger est un sentiment.

* Des Vegetaux quadrupedes volatils, &c.

» cune préparation, tels que
» ſont les fruits, les huîtres à
» l'écaille.

Je n'ajoûterai plus qu'une demande.

» Qu'eſt-ce que la rêverie ?

» La rêverie, répondra le
» ſçavant Frater, eſt un ſimptô-
» me de l'action principale qui
» conſiſte en dépravation.

Toutes ces demandes & ces belles réponſes ſont copiées mot pour mot du Livre intitulé, *Guidon ou Chef-d'œuvre de S. Côme, qui enſeigne les Matieres néceſſaires pour ſçavoir la Chirurgie par ſes véritables Principes; Méthode courte & facile par Demande & par Réponſe, comme il ſe pratique journellement à S. Côme pour être reçû Maître Chirurgien à Paris; par Nicolas* DE *Janſon Maître Chirurgien Juré à Paris.* Il eſt vrai qu'il eſt ſurvenu un démêlé à l'occaſion de ce Li-

vre entre ſon Auteur & les Maîtres Chirurgiens ; mais ce n'eſt point au ſujet de ſa doctrine, puiſqu'elle eſt préciſément la même, que celle qu'enſeigne le Sieur * Delon, auſſi-bien que les autres Maîtres Chirurgiens, qui ſe mêlent d'inſtruire les Aſpirans. Et puiſqu'à S. Côme dans les Examens on ne fait point d'autres queſtions, & qu'on ne reçoit point d'autres réponſes Au reſte j'ai pris à l'ouverture du Livre ce que je cite ; dans chaque page brille une ſemblable érudition.

* C'eſt celui des Maîtres Chirurgiens qui a le plus de réputation pour inſtruire les Fraters & qui a inſtruit pruſque tous les Maîtres d'aujourd'hui.

On pourroit dire, que la mémoire de ces Aſpirans devroit être bonne, pour retenir ainſi des choſes, auſquelles leur jugement n'a nulle part, s'ils n'alloient les réciter auſſi-tôt qu'ils les ont appriſes. Car chaque Maître qui doit les interroger leur com-

munique les demandes qu'il doit faire avec la réponse.

Après ces preuves de capacité que les Aspirans ont donné, les Maîtres Chirurgiens en exigent d'eux encore une ; c'est de faire voir qu'ils sçavent saigner. Alors finit le redoutable Chef-d'œuvre, alors ils perdent le titre de Frater, & alors ils entrent en possession de la qualité de Maîtres.

La veille qu'ils sont reçûs Maîtres, on leur fait faire des Saignées à S. Come.

Est-ce là ce qu'il faut faire pour être Medecin ? Oüi, sans doute, au compte des Chirurgiens, & ç'en étoit aussi assez, si on les eût voulu croire, pour les faire regarder comme Membres de l'Université, & comme une cinquiéme Faculté. Vous sçavez, Monsieur, tout ce qu'ils ont fait pour cela. De tout tems ils ont regardé avec jalousie les honneurs dont joüissent

Les Chirurgiens veulurent composer une Faculté dans l'Université.

joüiſſent les Medecins ; ils ſe ſont vûs avec chagrin releguez loin d'eux & des gens lettrez juſques parmi les Marchands, & même au-delà. Ils ont cherché les moyens de monter plus haut. Pour y parvenir, qu'ont-ils fait.

Mutemus clypeos, Danaûm-que insignia nobis aptemus

Dirent-ils ; ou plûtôt penſerent-ils quelque choſe de ſemblable. Ils commencerent donc par endoſſer la Robbe, eſperant de la changer un jour avec la pourpre & la fourrure des Medecins : ils prirent le Bonnet, & ils firent lire ſur la porte du lieu où ils s'aſſembloient ces mots, *COLLEGIUM CHIRURGORUM*. Ce n'eſt pas tout. On y prononçoit des Diſcours : on y ſoûtenoit des Theſes : on y

prenoit les Degrez de Bachelier, de Licentié, & de Docteur.

Conduite de l'Université à leur égard.

L'Université se trouva offensée par de telles démarches & par l'usurpation manifeste, que ces gens faisoient des droits, qui lui appartenoient à elle seule; elle rougit de se voir associée à des Barbiers, & elle porta ses plaintes au Parlement. » On voit les Chirurgiens, disoit-elle, sous prétexte que » quelques-uns sçavent un peu » de Latin, se vouloir mêler de » professer & d'enseigner publi» quement; & ceux d'entr'eux, » qui n'ont pas la moindre tein» ture des Lettres, paroissent » en Robes & en Bonnets, con» trefaisants des Graduez d'im» portance. « Je croi que cela n'étoit gueres moins plaisant, que de les entendre appeller

Ovide, un Poëte lyrique : ou commencer ainſi un Diſcours : *Le docte Fallope nous aprend qu'il y a dans le corps de l'homme de grands os & qu'il y en a de petits, &c.* Le Parlement atentif aux plaintes des Medecins, à celles de l'Univerſité, & du Recteur qui lui-même plaida ſa Cauſe, confirma la Sentence de Monſieur le Lieutenant Civil, qui avoit défendu aux Chirurgiens ſous peine de priſon, de ſoûtenir des Theſes & d'enſeigner publiquement ; il ne leur laiſſa point d'autre rang dans l'Univerſité, que celui d'Ecoliers des Medecins ; il ôta à ces Geays les plumes dont ils s'étoient ornez, & le mot de *COLLEGIUM*, dont leur vanité ſe trouvoit ſi fort flattée, parce qu'il étoit expoſé aux yeux des paſſans, fut éfacé de deſſus leur porte.

C'eſt ainſi que V... commença les démonſtrations ſur l'Oſtéologie à S. Côme, il y a deux ans.

Arrêt du Parlement qui rétablit l'honneur des Sciences.

Cet Arrêt qui rétablissoit l'honneur des Sciences, fut observé exactement par les Chirurgiens : il seroit à souhaiter qu'ils executassent de même cent autres Réglements qui ont été faits pour la sûreté de la vie des particuliers.

Ordonnance de Police.

Autrefois dans une des plus célébres Villes de France ; il étoit non seulement défendu, ainsi qu'il l'est dans le reste du Royaume, à tout homme qui n'étoit pas Medecin, d'exercer la Medecine ; mais ce qui étoit particulier à cet endroit, c'est que s'il se trouvoit un prévaricateur d'une Loi si sagement établie, la Police ordonnoit qu'on le fît sur le champ monter sur un Asne, & qu'on le promenât ainsi par toute la Ville, afin qu'il fût exposé à la risée publique.

Si la Police d'aujourd'hui, au lieu des amendes & de la priſon, prononçoit une ſemblable peine contre ceux qui attentent de la même façon à la vie des particuliers, on verroit quatre ou cinq cent Chirurgiens montez chacun ſur un Baudet, marcher avec ſon Compagnon de file par tout Paris. Ce ſeroit un Spectacle plaiſant : mais ce ſeroit auſſi une punition bien juſte ; par là ils feroient une eſpece de ſatisfaction au Prince, dont ils font perir tant de ſujets (ſi quelque choſe que la mort y pouvoit ſatisfaire) à la Juſtice dont ils ont violé les Loix, & aux Mânes de ceux que leur ignorance a précipité dans le tombeau.

Il arriveroit même un avantage de ce Reglement, ces Meſſieurs craindroient de monter

ſur l'Aſne, & plus ſenſibles à la perte de leur honneur, qu'à une amende. . . . Mais je n'y penſe pas. Eſt-ce que la peine de la priſon & de la hart, à laquelle les Apoticaires ſont condamnez par pluſieurs Arrêts, s'ils ne ſont pas leurs préparations avec tout le ſoin poſſible, s'ils n'y font pas entrer les meilleures drogues, & s'ils n'executent pas ſcrupuleuſement & à la lettre les Ordonnances des Medecins, eſt-ce que la peine, dis-je, de la priſon & de la hart empêchent les Apoticaires de manquer aſſez ſouvent à tous ces points, & ſur tout au dernier ? Il y a long-tems qu'on s'en plaint, & on a dit avant que je fuſſe au monde :

Réglement pour les Apoticaires.

D'autres Sçavans dans l'Art de donner des Cliſteres,
Font valoir le Métier par de ſecrets myſteres,

Ordonnent de leur chef pour malades & sains,
Et pour l'avoir ſongé deviennent Medecins ;
Contrôlent ſans reſpect avec outrecuidance ;
Des plus graves Docteurs la ſçavante Ordonnance ;
Renverſent leur avis, mépriſent leurs Statuts,
Et dans l'occaſion s'en font les Subſtituts.
Perſuadent les gens qu'ils ſont fort inutiles,
Qu'eux, ſans d'autres ſecours, ne ſont que trop habiles,
Et ſi on les en croit le juliep épiſſé,
Entre les recipez adroitement gliſſé,
Ou du fin cordial une doze en bouteille,
De votre gueriſon aura fait la merveille.
Ainſi tout s'y faiſant contre le droit des gens,
On eſt pis qu'en un Bois ou parmi les *Ser*gens.

C'eſt de la conduite des Chirurgiens auſſi-bien que des Apoticaires, dont vous allez encore lire un aſſez bon portrait.

Admirez de ces gens la ſage politique,
Et le tour délicat qui les met en pratique.
Le ſigne du ſalut avec le Crucifix
Entre deux chandeliers ſur la table eſt-il mis,
Lorſque les accidents portent par tout le trouble,
Que le danger allarme, & que la peur redouble,

Ils se garderont bien de manquer au respect ;
Et de rien avancer qui ne soit de leur fait.
Mais lorsque le Malade est en pleine assurance,
Qu'aucun succez douteux son destin ne balance,
Toujours le fin détour, toujours le contredit,
Auprès du patient fait valoir leur credit.
Toujours quelque bon mot dans l'entretien s'échape,
Qui va friser la barbe au prudent Esculape.
Entendez-les parler : *Si je n'avois pas sçû*
Tromper le Medecin, prescrire à son insçû
Ce remede excellent que le bon-homme ignore,
Et qu'à ses beaux avis nous en fussions encore,
Quoiqu'il soit honnête homme, & que j'estime fort,
Je le dis entre nous, le Malade étoit mort.
C'est un échantillon de leurs tours de souplesse,
Où dans l'occasion ils montrent leur adresse,
Et qui chez le Bourgeois, & gens de bonne foi,
Leur fait trouver accès & donner de l'emploi.

C'est quelque chose de plaisant que de voir un Apoticaire & un Chirurgien ensemble chez un Malade. Si le Chirurgien a été appellé le premier, c'est à

à lui à faire le Medecin, il commence par gêner sa contenance pour paroître grave ; c'est lui qui interroge, qui raisonne, qui prescrit, qui ordonne : l'Apoticaire n'a d'autre soin que celui d'approuver. Mais si en sortant de cette maison ils ont un second Malade à voir ensemble, chez lequel l'Apoticaire a été demandé le premier : c'est lui alors qui contrefait le Medecin ; ces deux Messieurs changent de personnage, ils sont sur un nouveau Theatre, c'est une nouvelle Piece qu'ils représentent, j'eusse dit une Comedie, sans qu'ordinairement la mort du Malade en fait le dénouëment.

Chirurgiens & Apoticaires qui se trouvent ensemble chez un Malade.

Il faut cependant avoüer qu'ils ne se trouvent pas toujours d'accord. Eutrapel nous a conservé avec exactitude l'hist-

Leurs diférens.

toire d'une diſpute qui s'éleva entre un Apoticaire & un Chirurgien. La voici.

* Eutrapel page 346. Edition de Hollande.

» * Meſſire Jehan de Monconis » malade par mechief, eut cu- » rioſité de s'enquerir de ſes maux » outrecuidants de Maître Jehan » Tronçon trés-digne Apoticaire » & de Maître Guillaumet le Bor- » gne honnête Barbier & Execu- » teux ès Operations Chirurgie- » nes. Iceulx acoſtez ſe prirent à » émouvoir grand debat, préten- » dants être chacun de leur offi- » ce à ramentevoir Sentences & » Aphoriſmes convenables au me- » chief de Meſſire de Monconis. » Or ſouloit dire Guillaumet le » Borgne qu'oncques ne fut licite » à aulcuns Apoticaires de met- » tre en bouche Sentences voir » même Aphoriſmes ou nom du » grand Hipocrat. Adonques » Tronçon à pleine tête crioit

qu'Apoticaires étoient perſon- «
nages non communs, que n'é- «
toit action deshonorable de «
mettre canule en cul, ains étoit «
choſe proufitable. Orez crioit «
ledit honête perſonage Jehan «
Tronçon vous Ribaults, nez «
en Vergoigne, ça & là cou- «
rants, flairants chemin de for- «
tune ainſi que chiens allant «
pourchaſſer Lievres & Re- «
nards, qui portes fauſſes ba- «
nieres du divin Eſculape. Et «
par tout faites montre, pour «
aucuper la publique bienveil- «
lance de raſoir & de lancette, «
ainſi que Frere Oignon allant «
à la quête, montroit outils Mo- «
nacals (or, Lecteur, enten- «
dez haires & diſciplines dont «
bien voudrois que maint Moi- «
nillons oiſifs frotaſſent leur «
échine) Adonques tous vous «
ſortis du Varletage où avez «

„ appris comme noble enseigne-
„ ment à mettre chaussure, pour-
„ point & gregues à vos Maî-
„ tres que serviez moult hum-
„ blement, à polir barbes, icelles
„ mettre en pointe ou en quarru-
„ re ou partager en deux bran-
„ dons, froter corps crasseux &
„ iceux baigner. Ja donc n'alliez
„ prétendants es dignitez Mede-
„ cinales, onques n'avez hanté
„ gens Galeniques ne leurs doc-
„ tes Oeuvres; si pretendez être
„ Anatomics & n'étes que gens
„ dissequants corps morts, ainsi
„ que font écorcheurs d'Asnes &
„ Chevaux. Or tant s'ébaubit &
„ si bouffit Maître Jehan Tron-
„ çon que Guillaumet le Borgne
„ apprehenda la seringue qu'avoit
„ apporté Maître Jehan Tronçon
„ & atteignant sur l'escalier ledit
„ honorable Apoticaire qui alloit
„ fuyant, lui seringua tout à tra-

vers la face ; or jura Messire de «
Monconis que plus n'apeleroit «
ne Barbier ne Apoticaire. «

N'est-il pas étonnant que les Chirurgiens & les Apoticaires, qui ne sont établis, que pour obéïr aux ordres des Medecins, & être les Ministres & les dépositaires des tresors de la Medecine, en veillent devenir les Maîtres & les dispensateurs ?

Devoir des Chirurgiens & des Apoticaires.

Mais qui est-ce qui a donné naissance à un abus si considerable ? comment s'est pû introduire une si pernicieuse coûtume ?

Corvos quis olim concavum salutare,
Picasque docuit verba nostra conari ?
Venter negatas artifex sequi voces.

C'est là à present ce qui fait que les Chirurgiens & les Apoticaires exercent la Medecine : mais l'origine de ce mal-

heur vient de plus loin.

Ce qui d'abord a engagé les Chirurgiens & les Apoticaires à faire la Medecine.

Le peuple raisonne assez puissamment sur tout ce qu'il apperçoit. Il s'adresse aussi volontiers à un Sergent ou à un Procureur, qu'à un Avocat pour avoir la décision d'un point de Droit, parce qu'il voit que les uns & les autres frequentent les endroits où se rend la justice. Il s'est de même imaginé, que les bourreaux devoient sçavoir remettre les os, parce qu'ils les cassent: voilà pourquoi à Paris & encore plus dans les Provinces on appelle ces gens-là pour traiter les fractures & les luxations. C'est par une bizarerie d'imagination tout-à-fait semblable, que ce même peuple voyant, que les remedes étoient renfermez dans des pots arrangez dans les Boutiques des Apotiquaires, & que les Chirur-

giens ſaignoient, pançoient & faiſoient des choſes qui ſont du reſſort de la Medecine en général, il a crû que ces Meſſieurs étoient en état de le guérir, & qu'il les pouvoit conſulter dans toutes ſortes de Maladies.

Laiſſons-là les Apotiquaires; je ne veux deſormais vous parler que des Chirurgiens; il en eſt, dira-t-on, qui poſſedent les Belles Lettres, qui ont profité des grandes diſpoſitions qu'ils avoient naturellement pour apprendre, qui moyennant plus de génie & plus de travail, ont laiſſé les autres bien loin d'eux. Je le ſçai. Mais toute l'étude, qui les diſtingue de leurs Confreres, les a-t-elle inſtruits ſur l'Hiſtoire naturelle, ſur la vertu des Drogues, ſur leurs differentes combinaiſons, ſur la Chymie? Leur a-t-elle appris

Habiles Chirurgiens.

à connoître le ſang, les liqueurs qu'il contient, leur état naturel, les vices qu'elles peuvent contracter, les moyens de les corriger ? les met-elle au fait de la nature des parties ſolides, de leur force augmentée ou diminuée, de la maniere de la rétablir au degré où elle doit être ? Qu'eſt-ce qu'a de commun avec toutes ces choſes l'Art de bien faire un bandage, de bien diſpoſer le linge pour un appareil, de manier avec adreſſe les ciſeaux & les autres inſtruments, de connoître quand un Abſcez eſt venu en maturité, dans quel endroit il le faut ouvrir, quand un Ulcere a aſſez ſuppuré, quand il faut travailler à faire la cicatrice, dans quel endroit il faut appliquer le trépan, de quelle maniere on coupe un bras, une

Occupation & maniere d'étude des Chirurgiens.

jambe, on pance une playe, on extirpe un Cancer, on arrache une dent, comment on étend un onguent ou un emplâtre, comment on réduit un os luxé ou rompu, comment on tire les esquilles ou balles du corps, comment on fait rentrer un intestin ou quelqu'autre partie ? Voilà les fonctions d'un Chirurgien ; voilà où il entreprend de réüssir : voilà le sujet de son étude. Y a-t-il rien là qui puisse former un bon Medecin ?

Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que ce ne sont pas ces Chirurgiens lettrez, ces gens sçavans dans leur Art, qui joignent à beaucoup d'adresse beaucoup de connoissances, & que j'estime autant que le reste de leurs Confreres, me paroît méprisable ; ce ne sont pas

Ce ne sont pas les bons Chirurgiens qui font la Medecine.

ceux-là qui pratiquent la Medecine. Ils ne quittent point une Profession où le goût qu'ils ont pour elle, l'étude qu'ils en ont fait les rend si utiles à leur patrie, pour en exercer une qu'ils n'ont point apprise. Ils sçavent que la vie du moindre des hommes est précieuse, & que c'est un crime horrible, je ne dis pas de la leur faire perdre, mais de les mettre en danger de la perdre. Ils n'ignorent pas, quelques progrès qu'ils ayent fait dans la Chirurgie, qu'ils ne sont point encore parvenus à sa perfection, qu'ils sont comptables au Public de toutes les lumieres que leurs grands talens leur peuvent faire aquérir. Mais par malheur le nombre de ces Messieurs est aussi petit, que celui de leurs Confreres, qui

n'imitent pas une si sage conduite, est grand ; ces derniers ne comprennent point qu'ils doivent tous leurs soins à la profession qu'ils ont embrassée : ils aiment mieux faire le personnage de mauvais Medecins, courir au-devant des Malades, par un zéle aussi interessé qu'indiscret leur promettre des secours qu'ils ne sont pas en état de leur donner, & les empêcher d'avoir recours à ceux, qui par une longue étude, par un exercice continuel, & par état, sont chargez du soin de leur vie.

Il s'en faut beaucoup que tous ceux qui sont reçûs à Saint Côme passent par les épreuves dont je vous ai parlé tantôt. Certaines Charges d'un prix modique & un examen communiqué, font tout d'un coup des Maîtres Chirurgiens. Des

Moyennant une Charge & un Examen, on est reçu Maître à S. Come.

Valets de Chambre qui ont paſſé par tous les degrez, où ces gens paſſent ordinairement, avant que d'approcher de ſi près leurs Maîtres, trouvent l'argent qui leur eſt néceſſaire dans la liberalité de ceux qu'ils ſervent, ou dans leurs gages de pluſieurs années; mais la ſcience, où la puiſent-ils? Dieu le ſçait. Ils ſe mêlent cependant de faire la Medecine ainſi que les*privilegiez; autre claſſe compoſée de gens qui ne ſçavent de même que les précedents, que raſer & que ſaigner. Les uns & les autres entreprennent avec hardieſſe la cure de toutes les Maladies. Ils ne ſont arrêtez, ni par la connoiſſance qu'ils ont de leur incapacité, ni par leur devoir qui les exclud non ſeulement du traitement des Maladies internes, mais même de

* Ce ſont des Fraters qui achetent des Veuves des Chirurgiens le droit de faire la Chirurgie.

tout ce qui regarde la diſpoſition, le vice & l'abondance des humeurs dans les Maladies Chirurgicales, en les bornant au ſeul manuel. C'eſt au Medecin à qui il appartient de diſſiper les congeſtions, de diminuer les inflammations, d'accelerer le cours des humeurs, de corriger leurs vices, d'appaiſer les douleurs, d'enlever les cauſes d'irritation, de réparer les forces, d'obſerver les tems & les mouvements de la nature, qui dans ces Maladies, ainſi que dans les autres, ſont ſi utiles ou ſi préjudiciables, & d'agir en conſéquence. C'eſt pourquoi les Medecins viſitent ceux qui ont des Maladies Chirurgicales dans les Hôpitaux & chez les particuliers, ſi ces particuliers, ou les Chirurgiens qui les traitent, ſçavent ce qui eſt du reſ-

Office des Medecins dans les Maladies Chirurgicales.

ſort de la Chirurgie & de la Medecine.

Diſcours que les Chirurgiens tiennent au ſujet de la Medecine.

Les Chirurgiens les plus avides d'exercer la Medecine, ſont ceux qui en parlent le plus mal ; les uns vous diſent qu'elle ne demande pas autant de ſcience qu'on le voudroit faire croire ; que la connoiſſance de quelques remedes avec un peu de routine, ſuffit. La politique de ces gens-là eſt bonne ; ils ont raiſon de chercher à rabaiſſer la Medecine ; c'eſt le moyen qu'on les croye capables de la faire.

D'autres Chirurgiens publient que la Medecine eſt conjecturalle, qu'elle n'a rien de ſûr, rien de fondé : qu'au contraire dans la Chirurgie tout eſt certain, tout s'y voit, tout s'y touche. On écoute volontiers un tel diſcours, parce qu'il ſe trouve d'accord avec les ſentimens

vulgaires, car le peuple s'imagine, que pour que le Medecin pût connoître une Maladie interne, il faudroit qu'il examinât avec les yeux & les mains les parties les unes après les autres qui composent le corps du Malade. Je demanderois avec un ingenieux * Auteur, aux personnes qui adoptent de tels préjugez, si un Astronome, à cause qu'il ne lui est pas possible de se transporter dans les Planettes, ne peut déterminer leur grandeur, la vîtesse de leurs mouvements, les lieux qu'elles occupent dans le ciel, leurs Eclipses, le moment de leur lever & de leur coucher, &c.

* Voyez l'Abregé d'Anatomie.

Certitude de Medecine, comparée avec la certitude de la Chirurgie.

Les signes propres à chaque Maladie, le vice des fonctions particulieres à telles & telles parties, & l'exacte connoissance

que l'Anatomie nous fournit de leur situation, nous assurent du siége du mal. Si une personne, par exemple, avec une grosse fiévre a une grande douleur dans l'hypocondre droit, qu'une couleur jaune se répande sur son corps &c. je suis aussi certain qu'il y a inflammation au foye, qu'un Chirurgien sera assuré, qu'il y a inflammation au bras d'un homme, où il appercevra une tumeur avec élancement, rougeur & tous les autres signes de cette Maladie: Si les accidents de mon Malade ne cessent qu'après le tems où la résolution a coûtume de se faire, si une petite fiévre avec quelques legers frissons leurs succedent, je pourrai dire qu'il est arrivé supuration, & j'en serai aussi certain que le Chirurgien qui verra couler le pus du bras

bras de ſon Malade. Quant aux remedes, le Chirurgien a-t-il trouvé leur vertu & la maniere de s'en ſervir écrites ſur les remedes mêmes ? il n'eſt déterminé, ainſi que moi, dans l'uſage qu'il en fait, que parce qu'il a vû ou qu'il a appris qu'ils réüſſiſſent en pareils cas. Il ſçait quel medicament il applique; je ſçai également quelle compoſition je preſcris ; mais a-t-il de plus fortes raiſons que moi pour en attendre un heureux ſuccez ? Bien plus, un Chirurgien voit & touche le bras qu'il va couper : mais comment ſçait-il que l'application d'un tel remede avec l'uſage interne de tel autre & quelques ſcarifications ne le peuvent pas guérir. ? Cela ſe voit-il ? Cela ſe touche-t-il ? Il n'y a que la raiſon & l'experience qui le déterminent à

l'amputation ; c'eſt auſſi la raiſon & l'experience qui me déterminent à traiter mon Malade plûtôt d'une façon que d'une autre.

Il eſt vrai que dans les Maladies qui attaquent les nerfs ou la maſſe des humeurs, il eſt trés-facile de prendre l'échange. C'eſt alors que le Medecin a beſoin de rappeller tout ce que l'uſage lui a fait connoître, tout ce que la raiſon lui peut ſuggerer, tout ce qu'une prodigieuſe lecture lui peut fournir : c'eſt alors que la diverſité des cas exige de lui qu'il cherche, qu'il tâtone & qu'il compare ; il arrive quelquefois que les plus habiles Medecins ſe trompent ; Mais que s'enſuit-il ? ſinon, qu'on eſt dans un peril manifeſte entre les mains de gens qui ne ſont point Medecins, & qui

n'ont lû que les Ouvrages de M. Tauvry, ou quelque mauvais Livre François. De combien de morts, de combien d'aſſaſſinats deviendront-ils Auteurs ? mais Auteurs d'autant plus puniſſables, que c'eſt en offrant aux Malades des prompts ſecours, qu'ils les empêchent de ſe confier à de plus ſçavantes mains.

Les Chirurgiens reconnoiſſent quelquefois la néceſſité de conſulter les Medecins.

Il n'eſt qu'un tems dans les Maladies où les Chirurgiens reconnoiſſent la néceſſité d'un Medecin & demandent ſa préſence. C'eſt lorſque le pitoyable état d'un Malade agoniſant ne laiſſe plus d'eſperance, ou qu'après lui avoir fait eſſuyer tout ce que leur ignorance leur a pû ſuggerer, ils ſont obligez de reconnoître leur impuiſſance ; hors de là, ſi on les en croit, les Medecins ne ſont que des ignorants, ou tout au moins

des gens inutiles, mais le peuple ne les croit que trop par malheur pour ſes jours : car autant qu'il aime la vie, autant eſt-il aveugle dans les moyens de la conſerver. En effet ne peut-on pas comparer ceux qui croyent trouver dans un Chirurgien un homme capable de leur donner du ſecours contre leurs * Maladies, ne les peut-on pas, dis-je comparer à Don Quichotte qui prend le baſſin d'un Barbier pour l'Armet de Membrin ?

* Qui ne ſont pas du reſſort des Chirurgiens.

Il ſe trouve quelques perſonnes qui donnent volontiers leur confiance à des Chirurgiens qui ont ſervi ſur terre ou ſur mer, ou qui ont été dans des occaſions dans leſquelles il étoit impoſſible d'avoir de Medecins, à cauſe que ces Chirurgiens ont fait la Medecine. Suivant un

tel raiſonnement, ces mêmes perſonnes devroient ſe fier encore davantage à quelque vieux Barbier de campagne qui aura ſervi de Medecin pendant quarante ou cinquante ans à tout ſon Village.

De toutes les Maladies dont le ſoin devroit être confié au Medecin, il n'en eſt point que les Chirurgiens ſe croyent plus en droit de traiter que les Maladies Veneriennes. Depuis que quelques François eurent apporté du Siége de Naples chacun une boëte de Pandore, ſource de nouveaux maux, qui ſe répandirent ſi rapidement de tous côtez, portez qu'ils étoient ſur les aîles de l'Amour & de la volupté, les libertins ſe ſont adreſſez aux Chirurgiens, aimant mieux les avoir pour confidents de leur débauche que

Pourquoi on s'adreſſe plutôt aux Chirurgiens qu'aux Medecins pour les Maladies Veneriennes?

des Medecins, parce qu'ils craignoient de trouver dans des perſonnes graves & reſpectables, des cenſeurs de leur mauvaiſe conduite.

Ces malheureux Malades payent bien cher l'avantage d'avoir pour guériſſeurs des gens commodes. Car les Chirurgiens, pour peu qu'ils ayent quelque réputation pour les Maux Veneriens, exigent des ſommes conſidérables. Auſſi bienheureuſe à jamais ſera chez eux la mémoire de Charles VIII. avec les Etendars duquel eſt entrée en France une Maladie ſi lucrative. Leur reconnoiſſance va ſi loin, qu'un d'entr'eux obligeoit chaque matin toute ſa famille * de ſe proſterner devant la figure de ce Roi. Oüi, ils ôteroient volontiers les Statuës de Henri IV. de Loüis

* Bernier, ſeconde Partie.

XIII. & de Loüis XIV. pour y placer celle de Charles VIII. Sous le Regne de ces trois Princes il a été défendu de se battre, & c'est sous Charles VIII. que la Verolle est venuë en France.

Quoique les Medecins, qui ont trouvé l'usage du Mercure & ses préparations, ayent bien détaillé la maniere de traiter les Maladies Veneriennes, il faut beaucoup de prudence & de sçavoir pour distinguer les occasions & en profiter ; voilà pourquoi les maisons des Chirurgiens ont été plus funestes à quantité de jeunes gens que les lieux mêmes de débauche. En effet, combien de feux, que ces prétendus Medecins éteignent mal, causent dans la suite de terribles incendies : combien de sources qu'ils tarissent trop promptement, produisent de

nouveaux maux : combien de fois le plus puiſſant * des remedes eſt-il devenu entre leurs mains un affreux poiſon ?

* Le Mercure.

Raiſonnement des Chirurgiens ſur les Maladies Veneriennes.

C'eſt quelque choſe de plaiſant que d'entendre ces Meſſieurs raiſonner ſur les accidents de ces Maladies, ſur leur nature & ſur l'action des remedes qu'on y employe ; il fait beau voir de quelle façon ils font combattre l'acide verolique par l'alkali du Mercure. On ne leur a point encore traduit ce qu'une connoiſſance plus exacte de ces matieres, ce que de nouvelles experiences & la Chymie, ont fait dire à d'habiles gens là-deſſus.

Le mot de traduire que vous venez de lire, ne m'échape point, que je ne me ſente de mauvaiſe humeur contre d'ignorans Medecins ou des gens oiſifs,

oisifs, qui se sont arrêtez à mettre en François des Livres de Medecine. * Si ces Livres regardent la Theorie ; les personnes qui sont en état d'en profiter, sont en état de les entendre en Latin, & s'ils regardent la pratique, n'est-ce pas mettre des armes entre les mains des enfans, que d'en faciliter la lecture aux Chirurgiens.

Conséquence de ces Traductions par rapport au Public.

Leur hardiesse en prescrivant des Drogues ne deviendra-t-elle pas plus grande, s'ils les ont vû prescrites dans les Livres de sçavans Medecins, d'où ils en auront tiré la Formule, sans apprendre la maniere, le tems & les circonstances où elles

* *Nota.* On ne veut parler, que de ceux qui traduisent des Livres Latins, de Medecine en François ; on ne peut que loüer ceux qui traduisent des Ouvrages écrits dans des Langues, qu'un Medecin n'est pas obligé de sçavoir.

doivent être employées, & mille autres choſes qu'il eſt même impoſſible d'apprendre dans ces Livres ? car quelques grands Praticiens qu'ayent été Ethmuller, Riviere, Sydenham ; & quoique leurs Ouvrages ſoient excellents, qui n'a lû qu'eux, qui n'a point puiſé ailleurs le goût & le génie de la Medecine, qui ne s'eſt point inſtruit plus à fond ſur l'œconomie animale, ni ſur la vertu des remedes, n'eſt pas plus ſçavant, mais beaucoup plus à craindre que celui qui ne les a pas lû.

Ceux qui traduiſent des Livres de Medecine en faveur des Chirurgiens même, ceſſeroient bientôt de le faire, s'ils penſoient que c'eſt leur fournir une matiere à diſtraction, & leur faire perdre un tems qu'ils pourroient employer plus utilement

à se perfectionner dans leur Art.

Mais pourquoi ces personnes zélées pour la Chirurgie, ne travaillent-elles pas à faire rentrer les Chirurgiens dans plusieurs parties de leur Art qui en sont séparées, plûtôt qu'à leur faire faire des usurpations ? Ce ne sont point des Chirurgiens qui traitent les Maladies des Yeux ; quelques-uns ne font point la Barbe, quoique ce soit une partie de leur Art, dans l'exercice de laquelle ils sont confirmez par une infinité d'Arrêts du Parlement, qui ne leur donnent point d'autre nom que celui de Barbiers-Chirurgiens ; on s'adresse à * Miton pour les Cors des pieds ; il y a des gens

* Cordonnier de la ruë S. Victor.

Nota. Le véritable nom des Chirurgiens est celui de Barbiers-Chirurgiens, ils n'en prennent point d'autres sur leurs Catalogues & dans leurs Procédures.

qui ſont connus pour les Hernies ; les Chirurgiens ont laiſſé paſſer à d'autres le ſoin des Dents.

[Les] Medecins ne devroient point écrire en François.

Les Livres de Medecine écrits en François cauſent les mêmes abus, que les traductions dont j'ai parlé. Il devroit être défendu aux Medecins d'écrire en Langue vulgaire. Ce n'eſt pas qu'on voulût rendre la Medecine une ſcience myſterieuſe, on ne cherche qu'à en écarter le peuple ignorant. Le bien du Public demanderoit une telle précaution ; il n'eſt pas bon que toutes ſortes de Livres ſoient entre les mains de tout le monde ; la néceſſité où chacun eſt de ſçavoir ſa Religion, n'empêche point les Directeurs de défendre à certaines perſonnes, certains Livres de Controverſe, quoique trés-orthodoxes ; ces

Ouvrages, ainſi que ceux de Medecine, ſont chacun dans leur genre des épées, qui maniées ſans adreſſe, tuent ceux pour la conſervation deſquels elles étoient faites.

La plûpart des Chirurgiens n'apprennent autre choſe dans les Livres de Medecine que les Formules d'un Purgatif, d'un Emetique, d'un Lavement, d'un Julep, d'un Apozéme. Lorſqu'ils ſont venus à bout de les retenir, ils ſe croyent en état de guérir toutes ſortes de Maladies.

Ce que les Chirurgiens apprennent dans les Livres de Medecine.

Comme ils n'en ſçavent pas plus que les Malades qui s'adreſſent à eux, auſſi n'ont-ils pas un préjugé de moins. La Formule qu'ils mettent le plus ſouvant en uſage, c'eſt celle du Sudorifique, car le peuple aime à ſuer; c'eſt ſurtout dans les

Les Chirurgiens aiment fort à faire ſuer.

grosses fiévres avec de grandes inflammations qu'ils ne manquent jamais de la placer.

Ils sont fort portez pour les évacuans.

Ils sont encore fort portez pour les évacuans. Il n'est point de cas, point de circonstances qui les empêchent de les donner, ils aiment fort à nettoyer les entrailles de leurs Malades.

Après l'action d'un vomitif ou d'un purgatif, ils assemblent toute la Famille autour du bassin du Malade. Alors s'applaudissant d'avoir sçû si bien placer leur remede, ils font remarquer la quantité des matieres & leur couleur, qui n'est pour l'ordinaire que l'effet des Drogues. *Voyez*, disent-ils, *combien il avoit de * vilanies dans le corps ; il eût infailliblement peri, le pauvre homme, si je n'eusse eu soin de les évacuer.* Qu'arrive-t-

* C'est le terme dont se servent les Chirurgiens, en parlant des évacuations par les selles.

il le plus ſouvent ? Le Malade meurt ; mais content en quelque ſorte, de ce qu'il n'emporte pas dans la biére de *vilaines* matieres. Les parens, qui peut-être ne le croyoient pas même en danger, reviennent bientôt de l'étonnement où les jette un accident ſi imprévû ; ils diſent qu'il falloit abſolument que la Maladie fût mortelle, puiſqu'un auſſi habile homme que leur Chirurgien n'avoit pû la guérir, ſurtout après avoir fait ſortir tant de *vilanies.*

Il ſeroit peut-être tems de finir ma Lettre : mais ce ſeroit la finir un peu trop vilainement ; d'ailleurs, Monſieur, je voudrois vous demander, ſi vous ſçavez ce qui a donné naiſſance à un bruit aſſez univerſellement répandu : les grands auſſi-bien

On dit que la Chirurgie a été portée à son plus haut point de perfection.

que les petits avancent (comme une chose dont il n'est pas permis de douter,) que la Chirurgie est bien differente de ce qu'elle étoit autrefois, & que les Chirurgiens de nos jours l'ont portée à son plus haut dégré de perfection.

Le Public ne peut prononcer là-dessus.

Quand on dit qu'on bâtit mieux à présent, qu'on ne bâtissoit il y a trois cents ans; c'est qu'on compare des Edifices de ce tems-là qui subsistent encore, avec ceux qu'on construit aujourd'hui, & qu'on apperçoit le bon goût dans ceux-ci & le mauvais dans ceux-là. Mais comme le Public ne sçait point de quelle façon opéroient les anciens Chirurgiens, & qu'il ne feüillete pas leurs Livres pour voir quelle étoit leur methode; il ne les peut comparer avec les Chirur-

giens modernes, ni prononcer par conséquent sur l'habileté des uns & des autres.

Les Chirurgiens sont les auteurs de ce préjugé.

Cette idée de préference des Chirurgiens modernes sur les anciens, ne s'est donc introduite dans l'esprit du Public, que sur le témoignage des Chirurgiens de nos jours. Mais à qui s'en rapporte-t-on ! Les loüanges qu'on se donne à soi-même doivent être suspectes, & de tous tems l'ignorance a été regardée comme la mere de l'amour propre.

Comparaison des Anciens, Chirurgiens avec les modernes.

Si je croyois que nos Chirurgiens eussent lû les Ouvrages Chirurgiques de Vesale, de Fabrice d'Aquapendens, de Severinus, de Fallope, de Magatus, de Fabrice de Hildan, &c. je leur demanderois, si du tems de ces habiles gens on traitoit moins bien une tu-

Pour les Playes & les Tumeurs.

meur, & ſi l'on pançoit moins bien une playe qu'à preſent; je leur demanderois encore, s'ils oſeroient ſe comparer aux anciens pour la cure des ulceres? Il s'en faut beaucoup que ces Maladies ſi frequentes dans la Pratique de la Chirurgie, & dans leſquelles on étoit autrefois ſi experimenté, ſoient traitées avec le même Art & la même habileté; la Chirurgie a infiniment perdu de ce côté, & en France ſurtout: C'eſt ce que les Chirurgiens étrangers reprochent avec juſtice aux nôtres. Quant à ce qu'on nomme plus particulierement les Opérations, nous n'avons aucune raiſon pour croire que les anciens Chirurgiens euſſent moins de dexterité que ceux d'apreſent. Les methodes d'opérer des uns & des autres ſont dans beaucoup de cas

Pour les Cures des Ulcéres.

Reproche que les Chirurgiens étrangers font aux notres.

Pour les Opérations.

ſes mêmes. On traite les Fractures & les Luxations comme on le faiſoit autrefois : du moins on ne les traite pas mieux. A la vérité on a rendu les inſtrumens moins compoſez qu'ils ne l'étoient ; leurs manches, que les ouvriers faiſoient ronds, ſont aujourd'hui à pans. Mais le nombre des changemens conſidérables n'eſt pas fort grand, & ils ne ſont pas tous dûs, à beaucoup près, aux Chirurgiens ; leurs mains ont ſouvent été conduites par des yeux plus clairvoyans que les leurs. Ils n'ont preſque pas fait une belle application des découvertes anatomiques à leur Art, quoiqu'à les entendre, il ſemble qu'ils ayent tiré une infinité de ſecours de l'Anatomie.

Pour les Fractures.

Pour les Inſtruments.

A qui ſont dûs les changemens utiles.

Suppoſons, cependant qu'on opere infiniment mieux qu'on n'opéroit autrefois ; à combien

de Chirurgiens appartiendroit cette gloire? Il y en a plus de cinq ou ſix mille dans les Provinces. *La rareté des occaſions permet à peine à ceux d'entr'eux qui ont plus de genie & de capacité que les autres, de s'inſtruire en gros ſur chaque Opération. De cinq cent Chirurgiens qui ſont à Paris, quatre cent cinquante ne font autre choſe que raſer, poudrer, friſer, & ſaigner. Parmi les cinquante autres, qui outre les occupations communes avec les premiers, ont quelques playes à pançer, on n'en compte que vingt ou vingt cinq qui ſçachent opérer; & de ces derniers quatre ou cinq ſeulement font les grandes Opérations, comme la Taille.

Les Chirurgiens des Provinces ne peuvent s'inſtruire.

Combien il y a à Paris de bons Chirurgiens.

* *Nota.* Dionis dans ſes Opérations, pag. 394. rapporte qu'à Marſeille en 1702. il n'y avoit pas un Chirurgien qui eût fait l'Opération du Cancer.

Quand j'entends donc une troupe de Barbiers, qui se récrient sur la perfection de la Chirurgie, & qui mandient une réputation qui n'est dûë qu'à un petit nombre de leurs Confreres, il me semble entendre les Aveugles qui joüent du Violon de porte en porte, s'écrier qu'ils sont d'habiles gens, parce que Baptiste tire un son mélodieux du même instrument dont ils écorchent les oreilles.

Comparaison.

Dans le petit nombre des bons Chirurgiens, il n'en est point qui ne soit redevable de son sçavoir à l'instruction particuliere de quelque Medecin, ou aux Leçons que les Medecins font publiquement & à leurs Livres. Tous les anciens Ouvrages de Chirurgie ont été composez par des Medecins.

Ce sont les Médecins qui ont formé les bons Chirurgiens.

Parmi les Ouvrages modernes sur cette matiere, ceux qu'on estime davantage, & qui sont également entre les mains des jeunes Chirurgiens & des Maîtres, doivent leur naissance à des Medecins. Ce sont là des preuves de la capacité des Medecins en fait de Chirurgie; si on en vouloit encore de plus récentes, votre Dissertation contre le Livre des Maladies des Os, la Lettre à l'Auteur de l'Article second du Journal de Mars 1724, le même Article du Journal & l'Examen de divres points d'Anatomie qui montrent les fautes d'un Chirurgien, qui s'est attiré l'admiration & la jalousie de ses Confreres, font assez connoître combien les matieres Chirurgicales gagnent entre les mains des Medecins.

Habileté des Médecins dans la Chirurgie.

C'est une vérité que les Chi-

rurgiens ne peuvent s'empêcher de ſentir ; auſſi copient-ils les Medecins autant qu'ils le peuvent. A.... eſt-il chargé de parler en Public ſur les Os & ſur leurs Maladies, il tâche de ſe rappeller ce qu'il a autrefois entendu dire à M. Duverney ſur la même matiere, & il le repete comme il peut ? V..... eût repeté Monſieur Winſlow, s'il eût pû l'apprendre. P....... debite pompeuſement une Traduction de quelques cahiers que M. Didier Profeſſeur en Medecine a dictés autrefois à Montpellier ſur la Phyſiologie & la Pathologie.

Chirurgiens qui tâchent d'imiter les Médecins.

Ce n'eſt pas qu'on veüille faire un crime aux Chirurgiens de ce qu'ils tâchent d'imiter

Nota. M. Didier a déſapprouvé les cahiers dont il eſt parlé.

les Medecins. On souhaiteroit seulement qu'ils les imitassent mieux & qu'ils retinssent plus fidellement les instructions qu'on leur donne. On souhaiteroit encore qu'ils pussent repeter ce qu'ils ont appris, & le faire entendre à leurs Eleves : car vous sçavez de quelle façon ils ont coutume de s'expliquer. Si leurs Harangues que j'ai copiées dans cette Lettre, & la lecture de leurs Livres ne vous l'avoient pas appris, la seule maniere dont ils annoncent ce qu'ils doivent dire, sufiroit pour vous faire voir de quelle façon ils le disent. Ils vouloient, par exemple, avertir le Public par une Afiche qui est encore aux coins des ruës, qu'un d'entr'eux parleroit sur la Physiologie & la Pathologie, ils y ont mis qu'*il tâcheroit de répondre à la certitude de*

Il seroit à souhaiter que les Chirurgiens pussent bien s'exprimer.

Afiches plaisantes des Chirurgiens.

de la Chirurgie par ses démonstrations. * Dans une Afiche encore plus recente on lit qu'un Maître Chirurgien de S. Côme *fera la démonstration des Parties du corps de l'*HOMME *sur un Cadavre* HUMAIN.

* Galimatias

Vous riez sans doute, Monsieur ; mais leur maniere de faire la Medecine meriteroit bien plus qu'on en rît, si les suites fâcheuses d'un tel abus laissoient place à d'autres sentimens, qu'à ceux de la pitié & de l'indignation. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & tres-obéïssant Serviteur,
M. A. R. D. E. M.

FIN.

Fautes à corriger dans le Chirurgien Medecin.

PAge 20. l. 19. tous *lis.* tout. P. 34. l. 5. vous *lis.* vous en. P. 36. l. 6. *lis.* phlegmes. P 40. l. 2. *lis.* & en même tems les réponses. Item l. 5. *lis.* données. P. 45. l. 16. quelque *lis.* quelque autre. P. 53. l. 10. veillent *lis.* veuillent. P. 54. l. 3. plaisanment. P. 66. l. 9. *lis:* le change. P. 67. l. 8. des *lis.* de.





